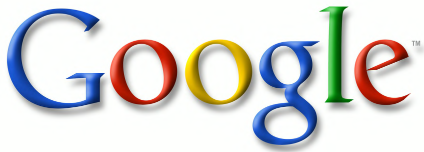


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

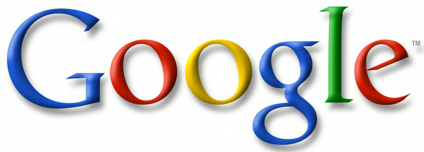
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

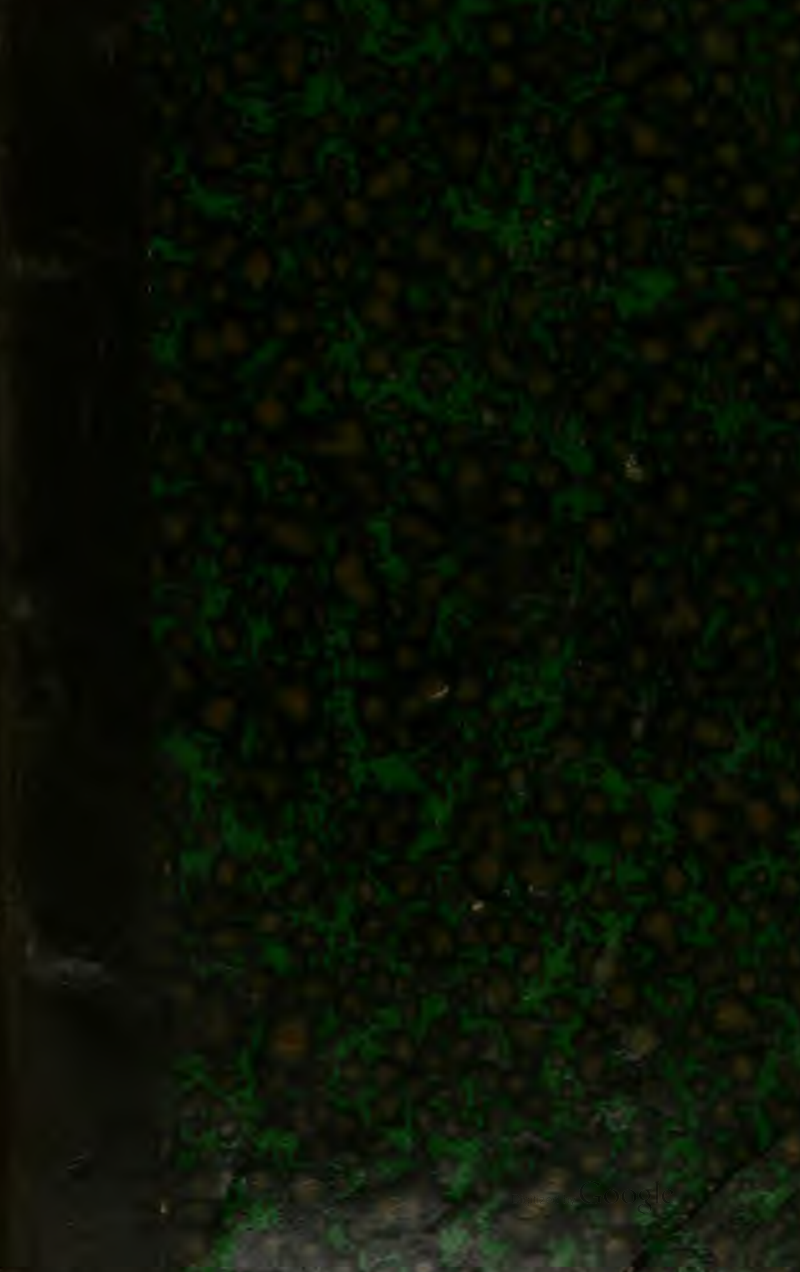
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3899

Digitized by Google



Digitized by Google

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3899

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Les Folies Amoureuses

Digitized by Google

Digitized by Google

CATULLE MENDÈS

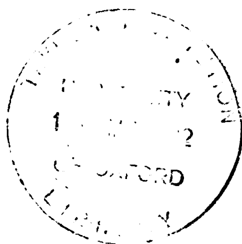
Les Folies Amoureuses

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDOUARD ROUVEYRE
ÉDITEUR
45, rue Jacob, 45
—
1885

Digitized by Google



Digitized by Google

LA

Petite Servante

Toute petite, chétive, roussâtre, en haillons, avec de grands yeux doux et bêtes, c'était elle qui portait au château, l'été, les œufs frais et le lait de la ferme. Elle disait en entrant dans la cuisine : « voilà » et se tenait près de la porte, debout, attendant qu'on lui répondît : « c'est bien, » considérant la batterie de cuisine dont le cuivre flambait au soleil, tordant ses doigts sur son tablier de cotonnade, effarée. Le cuisinier, de blanc habillé et grave, lui apparaissait comme un personnage étrange, presque imaginaire, et lointain, quoiqu'il fût là. Elle était la fille d'un homme qui travaillait à la ferme et d'une femme qui était morte. Peu de personnes savaient qu'elle s'appelait Germaine ; comme on la rencontrait souvent paissant des oies, la gaule à la main, dans les venelles bordées d'épiniers, on l'appelait la Gauleuse. Un jour, M. le

Digitized by Google

curé, son bréviaire sous le bras, était passé à côté d'elle et lui avait donné sur la joue, avec deux doigts, une petite tape, en disant : « hé! hé! » Cette tape et ce « hé! hé! » c'était à peu près toute son histoire; elle se la racontait tous les jours, s'y intéressant. Ses oies étaient très méchantes pour elle, l'une surtout, la plus grosse. Elle aurait bien voulu être bergère de moutons, parce que les moutons sont doux et qu'on peut sauter avec eux. Mais elle était trop petite. Plus tard, son rêve se réaliserait peut-être. Elle aurait huit ans, vinssent Pâques-Fleuries.

Une fois, le cuisinier lui dit : « Il y a du monde à dîner. Reste. Tu aideras. » C'était bien autre chose, cela, que la tape de M. le curé! Elle se sentit toute fière; elle comprit qu'elle entrait dans la vie, décidément. A l'office, où elle dîna, on lui fit boire du vin; c'était la première fois qu'elle buvait de « l'eau rouge, » comme elle disait. Elle fit la grimace et replaça le verre; mais le cuisinier, qui était un homme très gai sous son apparence solennelle, la força de boire deux ou trois fois, pour rire. Elle se grisa. Elle parlait, parlait. Elle racontait sa grande aventure avec M. le curé, et que les oies lui mordaient quelquefois jusqu'à l'os ses pauvres mollets nus. On la fit boire encore. Elle fut très malade; elle dut se coucher, dans la cuisine, sur deux chaises, laissant pendre ses mai-

Digitized by Google

gres bras. « Sotte! » dit le cuisinier. Elle avait la figure blême et les yeux fixes. Elle souffrait et geignait, ne comprenant pas. Lucien, le fils de la baronne, un bambin de dix ans, passa par là, et, voyant cette petite qui était malade, lui pinça jusqu'au sang l'un de ses bras rugueux et rouges. Elle poussa un cri et regarda. Il avait un habit de velours bleu, et une grande collerette de guipure, sur laquelle remuaient des boucles de cheveux blonds. Elle sourit, baissa deux ou trois fois la tête en signe de consentement, se souvint de ses oies qui étaient aussi méchantes, mais qui n'étaient pas aussi jolies, et, relevant jusqu'à l'épaule sa manche guenilleuse, elle caressa longtemps, avec plaisir, le mal qu'on lui avait fait.

Plus tard, la baronne s'intéressa à elle. Quand il eut été décidé qu'on l'emmènerait à Paris pour en faire une petite femme de chambre, elle fut très contente, à cause de Lucien, et très triste, à cause de ses oies. Elle les mena paître, une fois encore, très longtemps. Elle leur parlait : « Voilà, je vais à Paris et vous n'y allez pas. » Elle s'assit sur le bord de la route, parmi les branches épineuses qui la piquaient, les laissant faire, regardant les labours, les prairies, les trois peupliers droits et pointus au milieu de la plaine, et, là-bas, l'horizon. Elle disait adieu, inconsciemment. Elle alla boire à une flaque d'eau, derrière la haie. Elle prit sous une

Digitized by Google

branche un nid de rossignols de muraille, un nid vide, sec, de l'an passé, et l'emporta, comme un souvenir. L'une après l'autre, elle caressa les oies, songea que ce serait très joli, une oie qui aurait un habit de velours bleu et une collerette de guipure, et baisa sur le cou, tendrement, la plus grosse de ces bêtes, celle qui était très méchante.

A Paris, elle vécut dans l'embrasure d'une fenêtre, à côté de l'antichambre, marquant des mouchoirs, rapiéçant des torchons. On lui avait appris à coudre, mais on ne lui avait pas appris à lire. Lire, pour les personnes de la condition de Germaine, ce n'est pas salutaire. Lire porte à penser, et, une fois que l'on pense, on ne raccommode pas si bien les chemises. Les domestiques l'estimaient peu, parce qu'elle était silencieuse, obéissante et dévouée à sa maîtresse. Elle ne sortait jamais, si ce n'était le dimanche, pour aller à l'église. Elle se montrait très pieuse, sans comprendre. Chaque soir elle disait : « Notre père qui êtes aux cieux... » De Paris, elle ne connaissait guère que la rue qui était devant la fenêtre ; les passants lui semblaient des personnages extraordinaires, d'une espèce dont elle n'était pas ; les voitures, c'était étrange ; elle admirait les pavés. Pâques-Fleuries étaient passées deux fois. Elle cousait. Elle avait toujours ses grands yeux bêtes et doux. Jamais âme n'avait été aussi seule que la sienne. Elle n'était pas

Digitized by Google

triste pourtant. Elle voyait quelquefois son jeune maître, si fier, si bien mis. Quand il entrait dans la chambre où elle travaillait, assise du matin au soir, elle tremblait de tous ses membres, sans lever la tête, cousant toujours, précipitant les points, se piquant les doigts. Un jour, tout à coup, il lui dit : « Viens jouer. » Elle se dressa, stupéfaite, la bouche béante, comme devant un miracle. Il avait ce jour-là une veste de velours noir soutaché d'or. Ils jouèrent. Lucien était à califourchon sur une chaise renversée, que Germaine, à titre de cheval, tirait. Il était lourd déjà, elle était encore bien faible ; elle haletait, extasiée. Pour qu'elle marchât plus vite, il lui donnait des coups de poing dans le dos. « O mon Dieu ! ô mon Dieu ! » répétait-elle avec ravissement. Il lui dit : « Il me faudrait un fouet ; » elle courut à la cuisine et rapporta un très gros martinet qu'on employait à épousseter les habits. Lucien s'en servit. Il était déjà très fort. Il fouettait, elle courait, elle disait : « Ah ! monsieur ! monsieur ! » et pleurait de joie, meurtrie. Le soir, à la cuisine, après avoir dîné avec les domestiques, assise encore à table, elle ferma les yeux lentement, sourit, et on l'entendit murmurer : « Comme c'était bon ! » le cuisinier lui dit : « Gourmande ! »

Un jour, Lucien déroba dans le buffet une bouteille de vin d'Espagne. A cette époque, Lucien

Digitized by Google

fumait déjà la cigarette dans les coins. On l'interrogea, il répondit : « J'ai vu Germaine emporter une bouteille. » La baronne fit venir la petite servante. « C'est toi qui as volé la bouteille ? » Lucien interrompit : « C'est elle. » Germaine dit : « C'est moi. » La baronne donna un soufflet à Germaine. « C'est bien fait, » dit Lucien. « Oui, dit Germaine, c'est bien fait. »

Le temps passa. Elle était toujours mince et chétive, toute petite. Laide ? oui. Avec des taches de rousseur sur les joues, sur le nez, sur le front. Ses grands yeux, bons et vagues, étaient ceux d'une brebis. Elle avait une robe noire, étroite, qui tombait tout droit de l'épaule à la cheville ; la ceinture seule marquait la taille. Lucien était un jeune homme à présent. Il lui dit un soir ; « Maman ne veut pas qu'on me donne la clé de la grande porte. Je suis obligé de sonner, on s'aperçoit que je rentre tard et l'on me gronde. Écoute, ne te couche pas, je frapperai dans mes mains, tu viendras m'ouvrir sans faire de bruit. » C'était l'hiver. Elle restait, jusqu'au matin quelquefois, sans dormir, dans une chambre sans feu, guettant le signal. Puis elle descendait, une petite lampe à la main. Il fallait traverser la cour de l'hôtel. Quelquefois il avait neigé. Pour ne pas faire de bruit, elle ne mettait pas de souliers. Elle marchait pieds nus dans la neige. La bise l'enveloppait. Elle cla-

Digitized by Google

quait des dents. Elle prit un rhume qui ne la quitta plus. Elle ouvrait la porte, en retirant une grosse barre transversale qui lui glaçait les mains. Lucien disait : « Tu me fais toujours attendre; je gèle. » Une fois elle répondit : « A l'avenir je me tiendrai dans la cour. » Et elle fit ainsi. L'hiver était trés froid.

Il arriva qu'une nuit, Lucien, en rentrant, était gris. Il venait de quelque bal masqué. Il était vraiment fort beau dans son costume vert et rose, un costume de mignon. « Oh! » dit Germaine en élevant la lampe. Ils montèrent ensemble l'escalier de service. Il se heurtait à la muraille, il murmurait ce refrain d'une opérette alors en vogue : « *Un jour, passant par Meudon, une jeune Polonaise...* » et le reste. Elle écoutait, admirant. Il trébucha. En se retenant, il tourna la tête. Il regarda Germaine. Il était gris. C'était une femme. Bah! il la prit par la taille et la baisa brusquement sur les lèvres. Elle frémit tout entière, comme un oiseau qui secoue ses plumes, et tomba évanouie sur les marches, avec la lampe qui se brisa. « Au diable la sotte! » s'écria Lucien qui s'enfuit, craignant que le bruit n'eût donné l'éveil.

Elle ne travailla plus dans l'embrasure de la fenêtre, à côté de l'antichambre. Elle prit l'habitude de s'asseoir dès le matin sur une marche de l'escalier de service, toujours la même, et de cou-

Digitized by Google

dre là. Les domestiques se moquèrent d'elle; elle laissa dire. Elle était devenue étrange. Quelque chose s'était allumé dans ses yeux doux, moins vagues. A mi-voix, tout en cousant, elle chantait longtemps, longtemps, un air, toujours le même : « *Un jour, passant par Meudon, une jeune Polonaise*... » Elle chantait cela quelquefois très gaîment, très vite, quelquefois très lentement, avec une langueur profonde, détaillant les syllabes, prolongeant les notes. Ce flonflon, alors, était d'une tristesse infinie. « *Une jeune Polonaise me dit : Jeune homme, pardon*... » et, tout à coup, elle fondait en larmes. Elle se trouvait bien heureuse.

Lucien se rangea. Il fut question de le marier. La demoiselle, riche, était jolie. Il en devint amoureux. « Mariez-nous vite, » dit-il. On les maria, Germaine fut attachée au service des nouveaux époux, elle avait demandé cette faveur. Le jour des noces, elle était, dès le matin, dans l'appartement nuptial. Elle allait, venait, courait, mettait les meubles en place, disposait les fleurs dans les jardinières, souriait, disait : « C'est très joli ici, » et n'avait jamais été si contente. Elle portait une petite robe de soie noire que lui avait donnée la mariée. Elle répétait : « Monsieur Lucien... monsieur Lucien... bien heureux... bien heureuse... » Le soir, elle songea qu'à ce moment, à la noce, on dansait, et elle se mit à danser aussi

Digitized by Google

en chantant sur un rhythme de valse : « *Un jour passant par Meudon...* » Vers minuit, elle aida la mariée à se défaire. La chambre, aux tentures pâles, à peine éclairée, était mystérieuse et charmante. « Comme vous êtes jolie ! » dit-elle à l'épousée. Elle activa le feu, aligna soigneusement les deux oreillers du lit conjugal, baisa furtivement celui qui était le plus près du bord, et dit à Lucien qui entrait : « Bonne nuit, monsieur Lucien, » en riant.

Une heure plus tard, elle sortit de la maison. Elle marchait vite, droit devant elle. Dans les rues, personne. Il avait plu. Le ciel très bas, très sombre, avait çà et là de brusques éclaircies pleines d'étoiles ; la lumière des réverbères glissait sur les pavés humides. Elle allait, le long des maisons. Elle était fort gaie. Elle chantait en marchant. Elle marcha pendant plus d'une heure. Elle entendit un grand bruit doux et uniforme, celui d'une rivière qui coule. Elle s'engagea sur le Pont-Neuf. Au milieu elle s'arrêta, regarda autour d'elle, vit qu'elle était seule, et se mit à parler tout bas. Ce qu'elle disait, c'était une prière : « *Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié...* » Elle s'interrompait quelquefois de la prière pour reprendre la chanson. Elle monta sur le parapet, « *un jour, passant par Meudon....,* » regarda l'eau, retira son

Digitized by Google

tablier, en arracha le ruban, « *une jeune polonaise...,* » roula sa robe autour de ses petites jambes maigres, l'assujettit avec le ruban, comme si elle avait eu peur que d'en bas quelqu'un ne vît ses jambes, « *me dit : jeune homme, pardon... pardon... notre père qui êtes aux cieux.. pardon... pardon...* » et disparut dans l'eau qui, à cet endroit, reflétant une éclaircie céleste, était toute bleue et pleine d'étoiles.

Digitized by Google

IL NE FAUT PAS

Jouer avec la Cendre

Conte d'Automne

I

C'est au printemps qu'on désire, mais c'est en automne qu'on se souvient. Faites-vous du feu déjà ? Non, si vous avez vingt ans. Les jeunes gens s'obstinent à voir des feuilles encore aux arbres dépouillés, et le perpétuel mois de mai qui est en eux supplée au printemps disparu. Quant ils rêvent, — ils ont bien tort de rêver pouvant agir, — c'est à l'ombre des grands marronniers aimés de Chérubin. Plus tard, on trouve qu'il fait froid sous les branches, quand se lèvent les brumes d'octobre. La somnolence est si douce, le soir, au coin du feu, dans l'intimité de la chambre close. Qui tisonne grisonne. Est-ce à dire que madame Valentine de Terneuse ait atteint l'âge redouté qui fait apparaître dans les chevelures noires les premiers fils d'argent ? Point du tout. Elle est à ce moment de la vie où l'on est

Digitized by Google

« encore jeune » ; moment fâcheux, d'ailleurs, et comparable à celui où le condamné à mort, à qui l'on vient de faire sa dernière toilette, n'est pas encore guillotiné. Mais elle est jolie, quoique un peu grasse, avec des formes abandonnées. Si elle a refusé ce soir d'aller à la première représentation de la *Quenouille de Verre;* si, du bout d'une pincette, elle trace, sans y prendre garde, des carrés et des ronds dans la cendre du foyer, ce n'est point qu'elle ait vieilli outre mesure depuis trente-six ans qu'elle est au monde ; elle s'est sentie lasse, voilà tout, maussade, nerveuse, comme il vous plaira. L'automne a de ces jours languissants qui enfièvrent mollement et endorment. Elle a dit à son mari : « Vous êtes insupportable ; » elle a congédié sa femme de chambre, avec plus de douceur, et, résolue à mourir d'ennui, elle s'est laissée tomber dans un fauteuil profond, près de la cheminée, avec un petit bâillement.

Neuf heures viennent de sonner. La lampe, qu'elle a oublié de remonter, va s'éteindre. Le peu de clarté, qui rôde sur les plis des rideaux et se mire aux incrustations de nacre d'un chiffonnier-renaissance, descend d'une veilleuse allumée dans une sphère de cristal dépoli. Tout est endormi dans la chambre silencieuse, à l'exception de la pendule de Saxe, qui fait son petit bruit monotone, et de Valentine qui rêve, entortillée d'un

Digitized by Google

air boudeur dans un long peignoir de soie écrue où transparaissenr çà et là les blancheurs rosées d'une batiste plus intime. Élevant la jambe droite, elle appuie au velours de la cheminée, entre une coupe d'émail et un vase japonais, la pointe d'une mule de satin noir, d'où se dégage un talon nu, tout rose. Parfois elle remue lentement dans le fauteuil profond avec un joli bruit de soie et de chair froissées, et, bâillant encore, elle détend hors des étoffes ses deux bras las et pâles que les manches, en glissant, laissent voir jusqu'à la naissance grasse de l'épaule. Puis sa tête se pose de nouveau sur le dossier bas du fauteuil, parmi les cheveux dénoués, et Valentine rêve encore.

A son mari? Quelquefois, en passant, comme une abeille ne s'arrête qu'un instant sur une fleur qui donne peu de miel. A son amant? Elle n'en a point et n'en veut point avoir. Ce qui l'occupe c'est le passé. Il n'y a de charmant que ce qui n'est plus. Avant de s'appeler Valentine de Terneuse, elle s'appelait Valentine tout court; elle a été comédienne avant d'être comtesse. C'est une bien vieille histoire, qui fit du bruit autrefois, oubliée aujourd'hui. Elle seule y songe par instants. Elle se souvient comme d'un rêve des coulisses noires, des salles éclatantes, des rôles conquis par un sourire, des journalistes qui étaient

Digitized by Google

des imbéciles et de la claque qui avait raison. Elle n'avait jamais eu beaucoup de talent. Elle était demeurée honnête ou à peu près, de cette honnêteté relative qui suffit pour établir la bonne renommée d'une femme de théâtre. Puis M. de Terneuse était venu et l'avait épousée. Dans tout cela rien de brillant ni d'excessif, Qu'est-ce donc qui peut attirer et retenir Valentine parmi les choses du passé ? Un amour qu'elle a eu. Nous gardons tous, au fond de notre mémoire, un recoin triste et cher, sorte de refuge, qui nous accueille aux heures d'indifférence et d'ennui. Toute âme, si attristée, si déflorée qu'elle soit, est la vestale, inconsciente souvent, d'une flamme sacrée qui ne s'éteindra pas. Donc Valentine a aimé. Il y a longtemps de cela, bien longtemps, dix ans, douze ans, vingt ans peut-être. Toute jeune alors et peu célèbre, elle jouait les ingénues au théâtre des Batignolles, et les amoureuses dans la vie réelle. Lui, Aurélien, était employé dans une mairie. Il gagnait cent francs par mois et faillit être destitué parce qu'il écrivait des vaudevilles sur le papier de la municipalité. Aujourd'hui, il est illustre. Il a eu des succès de théâtre et des succès de boudoir. Pour l'amour de lui, une dame polonaise a brûlé la cervelle à son mari, dont il était jaloux, et il a fait de cette aventure une comédie qui lui ouvrira avant peu les portes de l'Académie française.

Digitized by Google

Autrefois, il avait pour souci principal de se faire ouvrir, la nuit, la porte de l'hôtel garni qui avait l'honneur de loger sa gloire future, encore insolvable, et n'y réussissait pas toujours.

Mais qu'ils étaient heureux, en ce temps de misère! Ils s'étaient rencontrés dans une petite crèmerie, à Montmartre. Ils allaient là, le matin. Elle mangeait une flûte dans une tasse de chocolat, et lui, économie notable due à l'amour, ne mangeait pas, tant il était occupé à considérer la grâce avec laquelle Valentine préparait les mouillettes de pain dur ou soufflait, d'un air très-grave, sur le liquide trop chaud. Le soir, claqueur unique, il allait au théâtre des Batignolles applaudir avec rage celle que, Scribe de l'avenir, il considérait comme une Rachel future. Oh! les belles promenades, après les représentations, sur les boulevards extérieurs, dans la boue, sous les étoiles! Comme ils s'aimaient! comme ils étaient jeunes! La pauvreté même, tenace et cruelle, servit à leur amour. Ils avaient souri ensemble, ils pleurèrent ensemble. La chaîne en devenant plus lourde devint plus solide. Le malheur rendit sérieux ces cœurs frivoles. Le caprice se fit passion. Une reconnaissance mutuelle des privations subies en commun les attacha profondément l'un à l'autre. Ils étaient tristes, découragés, malades, et délicieusement satisfaits. Ils furent, lui pour elle, elle

Digitized by Google

pour lui, ce débris de mât auquel le marin se cramponne dans le naufrage. Puis l'espoir les soutenait : il ferait un drame pour le Théâtre-Français, elle serait engagée à la Porte-Saint-Martin. Tout allait au plus mal, tout irait pour le mieux. Que de joies, d'ailleurs, au milieu des tristesses! Le dimanche, quand ils étaient riches, ils allaient au Vésinet. Il y avait alors, au Vésinet, de jeunes bois touffus, et çà et là des ravins où des chèvres paissaient. Ils dînaient dans une petite auberge, au bord d'un champ. Avez-vous remarqué que bien souvent tous les souvenirs de plusieurs années de bonheur ou de souffrance se résument en un seul souvenir heureux ou malheureux? On est comme un homme qui, après avoir vécu longtemps dans une forêt, ne se rappellerait qu'un seul arbre, qui serait pour lui la forêt tout entière. Une petite chambre, au premier étage de l'auberge, — l'auberge existe encore, mais les amoureux n'y viennent plus, — était pour Valentine le point unique et précis où confluaient tous ses souvenirs. Pourquoi? qu'avait cette chambre de si particulièrement charmant? N'avaient-ils été heureux que là? Elle ne savait, mais elle ne pouvait penser à Aurélien, — et elle pensait souvent à lui, — sans penser à cette chambre d'abord. Au tableau qu'elle évoquait il fallait ce cadre. Elle revoyait la porte de bois blanc, sans verrou, chose grave!

Digitized by Google

les murs d'où l'humidité avait détaché de longues bandes de papier peint, aux dessins confus, les deux chaises de paille, les carreaux déteints qui maculaient de rouge le bas de son jupon, et la petite table, et le petit lit aux courtines de calicot rose! Tout cela était bien pauvre et bien laid, mais la campagne verte riait au soleil à travers les vitres éclaircies par les dernières giboulées, et l'amour était en fleur dans leurs jeunes âmes. Dès que la servante était sortie après avoir reçu la commande d'un modeste repas, ils s'embrassaient avec fureur, lui voulant relever la voilette jalouse, elle résistant pour qu'il fût très amoureux. Ah! la belle, la douce, la bonne petite chambre! Comme Valentine voudrait bien y être encore, et comme il y a longtemps de cela, et comme elle est vieille à présent!

Vieille? Non. Elle se soulève sur son fauteuil, un peu, se regarde dans le miroir presque sombre, et sourit. Certainement, s'il la revoyait, il la reconnaîtrait tout de suite. Elle était assez maigre autrefois, elle a engraissé, voilà tout. Un peu d'embonpoint ne messied pas, au contraire. Elle serait curieuse d'entendre ce qu'il dirait en voyant sa jambe, qui est bien mieux maintenant. Mais à quoi va-t-elle songer? il y a tant de longues années qu'ils ne se sont pas rencontrés. Elle vit très retirée. Elle s'ennuie horriblement. Il est bien

Digitized by Google

heureux, lui, d'être célèbre et de courir partout. Elle devrait aller au bal, au théâtre; elle le verrait quelquefois. Est-il toujours beau? Elle jurerait que oui. «Allons, dit-elle, ne pensons plus à cela. M. de Terneuse est excellent. Voyez un peu s'il ne faut pas que j'aie perdu la tête pour songer, moi, vieille femme, à mes amours de petite fille. Le revoir! quelle extravagance! Et puis, d'ailleurs, c'est impossible». Là-dessus, madame de Terneuse sourit encore et continue à songer. «Impossible, non. Il n'y a rien d'impossible, d'abord. La vérité, c'est que je ne veux pas. Car il ne serait pas difficile de le retrouver. Il doit être à toutes les premières représentations. Quoi de plus simple que de le suivre ou de le faire suivre à la sortie? Mais je ne veux pas, par ce que je suis très attachée à M. de Terneuse; et je ne voudrai jamais. Quand on s'ennuie, on pense à mille choses. Je suis une honnête femme, et je vais me coucher, bien tranquillement, comme à l'ordinaire. Je parierais qu'il est aux Bouffes, ce soir. Cela me ferait un singulier effet de le revoir. Il est sans doute avec une femme. C'est cette lampe qui s'est éteinte qui est cause de tout. Il y a des revenants la nuit. Rosette, Rosette, de la lumière, vite! J'ai joliment bien fait de ne pas aller aux Bouffes.»

Là-dessus, madame de Terneuse, tendant le bras, sonne de toutes ses forces; Rosette appa-

Digitized by Google

raît une lampe à la main, et la première chose que Valentine aperçoit, c'est, dans la coupe d'émail, le coupon de la loge pour la première représentation de la *Quenouille de Verre*.

— Ah! ma foi, tant pis! Rosette, habille-moi! Dis qu'on attelle! Ma robe mauve, je vais au théâtre.

Un quart d'heure plus tard, madame de Terneuse était blottie au fond de son coupé, étonnée, effarée, heureuse, se pelotonnant de crainte dans sa robe et dans ses bras nus, et, toute troublée par son propre parfum, les yeux mi-clos, elle revoyait, là-bas, dans une chambre d'auberge, un petit lit aux courtines de calicot rose.

II

Ils s'étaient retrouvés. Il était toujours beau. Elle était encore jeune. Elle l'avait fait suivre après le théâtre. Elle lui avait écrit: « Si vous reconnaissez mon écriture, venez dimanche là-bas, où l'on s'aimait. » S'il avait reconnu l'écriture! Il l'eût reconnue entre mille. Lui aussi, il se rappelait la petite chambre au premier étage de l'auberge, la chambre au papier déteint, aux carreaux rouges; il devina que c'était là qu'elle l'attendrait. Rien

Digitized by Google

n'avait changé dans ce nid de leurs amours. Seulement la servante était devenue très vieille. Avec quel bon appétit, — l'appétit de leur jeunesse — ils mangèrent le pain bis et burent le vin bleu. « Comme tu es belle ! » lui disait-il, et il ajouta : « Tiens, on a mis un verrou. » Elle rougit et sourit. Tout ce qu'ils avaient fait autrefois, ils le refirent. Ils recommençaient leur vie. Ils auraient voulu être pauvres pour souffrir comme ils avaient souffert. Ils firent semblant de l'être. Ils allèrent dans la petite crèmerie, à Montmartre. Elle trempa sa flûte dans la tasse de chocolat, et lui ne mangea point, par économie et par amour. Elle lui disait : « Est-ce que tu liras bientôt ton drame au comité du Théâtre-Français ? » Il lui répondait : « On m'a promis de te faire débuter à la Porte Saint-Martin, dans la grande pièce de Ferdinand Dugué. » Ferdinand Dugué était un auteur dramatique, mort depuis longtemps, mais qui ressuscitait pour eux en même temps que leur amour. Le soir, ils allaient au théâtre des Batignolles. Aurélien applaudissait avec rage une Valentine imaginaire, tandis que la vraie Valentine, celle d'autrefois, celle d'aujourd'hui, celle de toujours, se serrait contre lui dans la baignoire. En sortant elle ne voulait pas prendre de voiture. Elle marchait dans la boue, sous les étoiles ; elle lui demandait : « Tu n'as pas payé ton terme, est-ce que

Digitized by Google

tu crois qu'on nous donnera la clé? » Ils revivaient. Jamais ils n'avaient été si tendres, si heureux. Que la vie était belle! qu'ils avaient bien fait de se chercher! et désormais leur lien serait indissoluble, et la mort elle-même n'oserait pas les séparer. Un soir que Valentine, tout habillée, et assise devant son feu, attendait, pour aller rejoindre son amant, un fiacre qu'elle avait envoyé chercher, Rosette entra et lui remit une lettre d'Aurélien. Elle trembla de joie à la vue de l'écriture. Ah! leur amour, leur jeunesse, ils avaient tout retrouvé, intact et délicieux. Voici ce qu'écrivait Aurélien :

« Tu mens et je mens. Nous souffrons à en mourir. Ne viens pas ce soir, ne viens pas demain, ne viens jamais plus. Si tu as quelque pitié pour moi et quelque pitié pour toi, retourne-t'en dans le passé et restes-y ensevelie. Tu es belle, c'est vrai; je suis jeune, c'est vrai; nous ne nous aimons pas. Nous sommes des morts qui parodient leur existence ancienne. En buvant, l'autre jour, au Vésinet, le vin de l'auberge, le sourire que j'ai essayé avait commencé par une grimace invisible. Tu avais froid aux pieds, l'autre nuit, pendant que tu te promenais à mon bras sur le boulevard extérieur; tu me disais : « Comme le ciel est beau! » mais tu pensais — ne me dis pas non, j'ai entendu la voix qui parlait en toi — tu pen-

Digitized by Google

sais : « Il va pleuvoir », et tu songeais à ton lit, à ton lit, pas au mien ! Va-t-en, te dis-je, nous en viendrions à nous haïr. Tu me trouves bête au moment même où tu t'écries : « Comme il a de l'esprit ! » Hier je t'expliquais combien tu as raison de ne pas mettre de parfums à tes cheveux ni à ta peau et en même temps je regrettais le patchouli de ma dernière maîtresse. Finissons cette comédie absurde ! Nous ne sommes plus ; n'essayons pas de nous galvaniser ; le peu de tendresse réelle qui persiste dans nos cœurs, est comme ce reste de sève vitale qui fait pousser la barbe et les cheveux des cadavres. Ah ! Valentine, rien ne se recommence. Pour l'homme, tout ce qui a eu lieu est fini. On n'a qu'un amour et qu'un printemps, qui ne reviennent jamais. Il n'y a que les lilas qui refleurissent tous les ans. Et, sache-le, en cherchant à me revoir, en t'efforçant de ranimer en nous les joies éteintes, tu n'as pas fait seulement une chose inutile et capable de nous faire souffrir dans le présent : notre malheur actuel a un effet rétroactif, et nous avons tué le passé. Voilà ce qui est vraiment horrible, et irrémédiable, hélas ! Il y a un mois encore, quand j'étais triste, je songeais à toi. Le souvenir de notre amour était mon refuge contre les tracasseries, contre l'ennui, contre le dégoût. Toi que je n'aimais plus, mais que j'avais aimée, tu me consolais. Quand tu

Digitized by Google

souffrais, je te consolais aussi, n'est-ce pas? Nous avions sans cesse en nous quelque chose de pur et de clair qui suffisait à nous rasséréner, et le passé rayonnait sur l'avenir. A notre âge on n'a plus d'illusions: ce sont les souvenirs qui en tiennent lieu. L'éloignement donne à la réalité ancienne assez de charmes pour qu'elle ressemble à l'idéal. Jeunes, les rêves nous précèdent; vieux, ils nous suivent. Eh bien! nous avons assassiné notre rêve, qui était notre seule ressource contre les amertumes de chaque jour. Nous avons voulu savoir ce qu'il y avait dedans. Maintenant le petit chien peut la traîner aux ordures; l'enfant ne veut plus de sa poupée brisée. Comme je me souvenais avec douceur de nos dîners amoureux, le dimanche, au Vésinet! toi seule aurais dû entrer dans la petite chambre de l'auberge où je t'avais tant aimée. Une autre femme y est entrée, cette femme c'est toi, mais ce n'est pas toi. Je t'ai trahie en essayant de t'aimer encore. On a beau avoir l'air de ne pas changer, on se modifie à chaque heure, à chaque minute. On devient peut-être meilleur que l'on n'était, mais on devient différent. Si je ne t'avais pas aimée autrefois, je t'aimerais peut-être aujourd'hui cent fois plus qu'autrefois. Mais je t'ai adorée telle que tu étais, et tu n'es plus celle que j'adorais. Tu as engraissé, cela te va bien, je t'aimais maigre. Tu as lu, tu es devenue savante,

Digitized by Google

j'aimais tes lettres sans orthographe. Tu es spirituelle, je t'aimais bête. Et maintenant, c'en est fait, nous ne pouvons plus demander au passé les consolations qu'il nous prodiguait. Quelque chose a rompu le charme qui nous liait aux jours évanouis. Entre toi et moi, quelqu'un s'est interposé, et, chose horrible, ce quelqu'un c'est toi. Quand je songerai à la petite crèmerie de Montmartre, ce n'est pas toi que j'y verrai assise à côté de moi, ce sera une autre femme moins aimée et n'aimant pas, et, raffinement de désespoir, cette autre femme, ce sera toi-même! Pour te revoir, il faudra que je te chasse. Nous sommes bien malheureux! car, ce que je sens, tu l'éprouves. Toi aussi tu souffres de notre illusion perdue, de notre idéal avili. Et sais-tu ce qui résultera de ceci? Sais-tu que, peut-être, nous n'avons pas seulement éteint en nous le souvenir adoré de notre premier amour, mais que nous avons tué aussi la puissance même d'aimer! Ton souvenir pour moi, c'est tout mon cœur. C'est en lui que je puisais la faculté d'être heureux, de sourire et de vivre. Je n'avais pas un bonheur qui ne fût une réminiscence. Je ne me croyais pas mort, me souvenant d'avoir vécu. Quand une femme me disait: « Je t'aime! » j'étais heureux, parce qu'elle me rappelait que tu m'avais aimé, et c'est parce que je t'avais aimée, que je me sentais la force de

Digitized by Google

l'aimer! Ah! qui donc, à présent, me persuadera que j'existe, quand ce qui me faisait exister n'est plus! Est-il temps encore de rendre au passé le charme qu'il a perdu? Pourrons-nous répudier la mémoire des quelques jours affreux et coupables qui viennent de s'écouler, et l'empêcher d'assombrir à jamais les joies ineffables de notre jeunesse? Tentons-le. Tout vaudra mieux, d'ailleurs, que l'épouvantable comédie que nous jouons. Adieu, pour toujours! Fuis-moi, je te fuirai, et tâchons d'oublier, afin de nous souvenir! »

Valentine laissa tomber la lettre; elle resta longtemps, comme sans pensée; seulement, du bout de la pincette, elle tourmentait dans la cheminée le feu qui allait mourir. Sous une arche de cendres, il y avait un tison qui brûlait encore. La cendre tomba, et le tison s'éteignit.

— Ah! dit-elle, il a raison; en jouant avec la cendre, nous avons éteint le peu de feu qui restait.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

Spectre d'un Portrait

Par la plus humide après-midi d'un pluvieux novembre, je marchais dans la boue d'une petite rue sordide qu'habitaient en grand nombre des marchands d'objets d'art anciens. Le matin même, Ingomar, peintre hongrois, m'avait fait présent d'une ébauche longtemps désirée; j'étais sorti, malgré le brouillard, dans le but d'acheter un cadre concordant aux dimensions de la toile, et j'allais d'étalage en étalage. En dépit de mon pardessus bien boutonné, le vent mouillé courait sur ma peau comme une sueur froide; il me semblait qu'il pleuvait dans ma tête à travers mon chapeau. C'était une de ces journées où l'on a l'hiver dans le corps, comme on dit. Je me hâtai d'acheter, sans trop le regarder, un petit cadre ovale encore muni d'une vitre poussiéreuse; quant au pastel que cette vitre abrita, le marchand l'avait, me dit-

Digitized by Google

il, vendu quelques jours auparavant. Puis, mon emplette sous le bras, le collet de mon pardessus relevé jusqu'aux oreilles, je me pris à courir vers ma maison, trôlant les piétons, frôlé des roues, éclaboussant, éclaboussé, et singulièrement maussade.

Renтré enfin, je plaçai le cadre contre un des pieds de mon piano et m'enfonçai dans un fauteuil, qui, plus heureux que moi, n'avait pas quitté le coin du feu.

Devant la flamme bienfaisante, une vapeur s'éleva de mes habits collés à mes membres par l'humidité; j'avais l'air d'un parapluie qui sèche; et bientôt les pieds sur les chenets, les mains croisées derrière mon cou, je sentis mes nerfs se détendre dans une dilatation béate.

Il était, je pense, cinq heures. Le soir venait, ce soir triste de Paris, qui prend la couleur des murailles le long desquelles il monte. Tout s'éteignait peu à peu dans ma chambre, à l'exception du cadre; mes regards se concentrèrent sur cette chose qui luisait encore.

J'avais eu la main heureuse. Quoique d'un dessin assez vulgaire, la boiserie dorée ne manquait pas de quelque agrément. Une guirlande de colombes aux becs amoureux courait à travers des branches circulaires, où s'épanouissait çà et là une fleur de sainte Gudule. Le fini de

Digitized by Google

l'exécution permettait d'attribuer cette sculpture à quelque habile artisan du dix-huitième siècle, en même temps que la profusion des ornements chers à madame de Pompadour, précisait plus particulièrement l'époque où mon cadre avait dû être destiné à faire ressortir le teint de perle rose de quelque jeune marquise. Car le front d'une aïeule, ou le profil d'un capitaine se serait mal accommodé d'un voisinage de colombes ou de fleurs languissantes. Qu'il avait dû être joli, l'original du portrait inconnu! Laide, on ne se fait pas peindre. Puis je crois volontiers à la beauté de celles qui vécurent jadis. C'est de charmants visages que mon rêve s'obstine à peupler les siècles passés ou les pays inconnus. De loin, je vois en beau. J'en arrivai à me demander sérieusement quels avaient été l'âge, le rang, le nom de celle qui avait permis à son image de sourire entre les ors touffus de la boiserie. « Vingt ans, pensai-je, elle avait vingt ans. Plus jeune, elle eût été moins jolie; plus âgée, elle aurait trop cru à sa beauté. A vingt ans, la grâce se complète d'un peu de candeur encore. Noble, elle l'était, je le jurerais. Son nom? ah! le joli nom qu'elle avait! Mais il ne faut pas le dire. Un mari? oui, oui, sans doute, on a toujours un mari. Un amant? fi donc, — deux. Je dois même avouer que l'on tenait sur son compte plus d'un

2.

Digitized by Google

propos assez vif. Pure calomnie, je le sais bien. Cependant, on affirmait qu'un jour, tenez, justement le jour où S. M. Louis XV faillit découvrir que madame de Pompadour..... »

Mais, au moment où j'allais raconter à un auditeur imaginaire une histoire de haut goût dont, à vrai dire, je ne savais pas le premier mot, il se passa quelque chose qui me fit pousser un cri et bondir sur mon fauteuil. Est-ce que je m'étais endormi? Pas du tout. Eh bien! j'avais vu, certainement, j'avais *vu*, et je *voyais* encore, à travers la pénombre de la chambre, jeune visage, au teint de perle rose, un sourire derrière la vitre poussiéreuse du cadre. Il s'agissait de ne pas devenir fou. Cloué à mon fauteuil par un étonnement assez voisin de l'épouvante, je pris ma tête dans mes mains et je raisonnai ainsi : « Je ne dors *pas*. Je suis *sûr* qu'il n'y avait pas de portrait derrière la vitre. *Personne* n'est entré ici depuis que j'y suis. D'ailleurs, il n'y a pas assez de place entre le cadre et le piano pour le passage d'un vivant. Donc j'ai mal regardé, ou bien j'ai aperçu dans la vitre le reflet d'un tableau accroché au mur. » Là-dessus, je dégageai ma tête, rassuré. J'allais, cette fois, ou ne rien voir ou me rendre un compte exact de ce que je verrais.

Je *revis*, comme dans un lointain pâli, la tête

Digitized by Google

et le sein nu d'une jeune femme aux cheveux poudrés, qui se tenait immobile derrière la vitre. *Impossible* de croire à une illusion momentanée, due à la faiblesse de mes sens énervés par l'automne, car la vision persistait; *impossible* de l'attribuer au reflet d'un tableau dans le verre, car je savais bien qu'il n'y avait autour de moi ni toile ni gravure, ayant le moindre rapport avec l'image qui me hantait.

Oh! oh! qu'était-ce que ceci? La vision délicieusement vague, me regardait en souriant. Je voyais les langueurs du pâle azur de ses yeux, sa joue décolorée, sa lèvre à peine rose. J'avais peur, mais ma peur était mêlée de délices, tant l'apparition était charmante. Ce n'était pas seulement l'effroi qui me retenait dans mon fauteuil, c'était le désir de ne pas effaroucher par un geste l'étrange visiteuse. Que voulait-elle? Me prouver, la coquette défunte, que je ne m'étais pas trompé en la supposant belle et jolie? ou me reprocher d'avoir tenu sur elle des propos hasardeux? Elle allait parler sans doute... mais non, le doux fantôme me regardait avec un sourire immuable. Je compris alors : ce que je voyais ne vivait pas, non, pas même de la vie posthume. Ce n'était pas une femme, c'était une peinture, — moins qu'une peinture même, et, après avoir longtemps considéré, dans le mystère du soir qui allait s'épais-

Digitized by Google

sissant, les teintes fanées et les lignes indécises de l'image, il me vint dans l'esprit que j'avais devant les yeux le spectre d'un portrait.

Cet assemblage de mots, qui ne paraîtra sans aucun doute qu'obscur et bizarre, était si absolument concordant à mon impression, que j'éprouvai, après le travail mental dont il fut le résultat, un soulagement analogue à celui dont s'accompagne dans l'esprit d'un mathématicien, la solution d'un problème. Exprimer, cela délivre. De là l'affaissement bienheureux qui suit l'enfantement poétique.

Cependant, le soir accumulait ses ombres dans ma chambre. Seul, devant mon feu éteint, dans mon fauteuil d'où je n'osais bouger, je contemplais avec avidité l'apparition lentement blémie par l'envahissement des ténèbres. Elle se faisait peu à peu plus étrangement vague. D'abord s'éteignit le rose mourant des lèvres, puis le bleuissement du regard, puis le fard pâle des joues. J'assistais à une métamorphose sinistre, analogue à celle qui s'opère dans les cercueils. Ce qui avait paru une tête à peu près vivante prit l'air d'un crâne sans chair ni peau. Plus d'yeux, des trous. Le sein s'était effacé. Bientôt il ne demeura derrière la vitre qu'un contour terne et dépouillé; après avoir vu un fantôme, encore voisin de l'existence, je voyais un squelette. N'étant plus mitigée par la

Digitized by Google

séduction des couleurs, ma terreur devint intense. Et, tout à coup, les dernières lueurs du jour s'éteignirent ; un nuage passait sans doute entre le couchant et ma fenêtre. Il n'y avait plus rien autour de moi que l'invisible. L'ombre, en me dérobant la cause de mon effroi, aurait dû le calmer. Oh ! elle ne le calma point ! je ne voyais plus, mais je sentais ! J'éprouvais clairement que la surnaturelle image n'avait point cessé d'être là, près de moi. Cette cohabitation était lugubre. Certainement le fantôme allait profiter de l'obscurité pour se rapprocher, pour me frôler. Et, pendant que j'entendais craquer le bois de mon fauteuil sous la pression terrifiée de mes deux mains, j'étais obsédé de l'idée que j'entendrais bientôt un bruit plus formidable, celui de la vitre volant en éclats et livrant passage au spectre du portrait !

La porte s'ouvrit brusquement, et une voix joyeuse cria : « Êtes-vous là ? » C'était la voix du peintre Ingomar. Il alluma une bougie, jeta une bûche au feu, s'assit près de moi, et me dit : « Qu'avez-vous donc ? Vous êtes tout pâle. »

Tremblant encore, et n'osant point tourner les yeux du côté du cadre, je racontai l'hallucination qui m'avait obsédé.

Le peintre se leva, prit la bougie, en fit tomber la lumière sur la vitre du cadre et poussa un grand éclat de rire.

Digitized by Google

— Qu'y avait-il derrière ce verre ? me demanda-t-il.

— Un portrait, m'a-t-on dit.

— A l'huile ?

— Non. Au pastel.

— Eh bien, tout s'explique. Un pastel ressemble à ces papillons qui teignent d'un peu de poudre blanche ou jaune les objets sur lesquels ils se posent; le portrait, trop bien appliqué au verre, lui a laissé son image affaiblie, mais exacte, qui, considérée dans un jour favorable, a pu vous paraître le portrait lui-même. Tenez, regardez.

Il y avait en effet derrière la vitre une légère poussière de couleurs qui figurait le visage et le sein nu d'une jeune femme.

— Eh bien, êtes-vous rassuré ?

— Sans doute, répondis-je.

— Et convaincu ?

— Oh ! absolument.

— Alors rien n'empêche que je place mon esquisse dans ce cadre que vous avez sans doute acheté pour elle ?

Et le peintre se disposait à épousseter de son mouchoir la vitre où transparaissait l'image, mais j'arrêtai sa main.

— Mon ami, lui dis-je un peu honteux, j'achèterai un autre cadre. Laissons en paix les morts.

Digitized by Google

LES

Roses Jaunes

Ils en étaient à ce moment dangereux des liaisons amoureuses où, pour croire encore à son bonheur, il est nécessaire que d'autres vous en parlent. Être deux ne suffit plus; il faut entendre quelqu'un dire : « Ils sont deux. » C'est alors que les cœurs bons ont besoin d'un ami; les autres, d'un envieux. Un des premiers symptômes de la satiété, c'est qu'on se regarde plus souvent dans la glace; pourquoi? parce qu'on veut un témoin; sa propre image, c'est presque une troisième présence. Le duo aspire à devenir trio. Quelquefois il dégénère en quatuor, dans la musique italienne et dans les amours faciles.

Clémentine et Robert ne s'ennuyaient point, certes. S'ennuyer, était-ce possible? Il avait vingt ans, elle, trente. Et le livre était bien séduisant, bien qu'il n'en eût point coupé les pages. Ce qu'elle

Digitized by Google

avait d'irrésistible, c'était la pudeur, La chasteté, cette niaiserie, — niaiserie sublime, hélas! — est donnée à tout être jeune et ignorant; mais la pudeur s'acquiert. Une petite fille qui relève sa jupe plus haut que son ventre est d'une chasteté suprême; la pudeur, cette rusée, montre à peine le bout de sa bottine. Elle est une science, un art. Elle est l'obstacle opportun. Elle est la négation qui consentira. Elle sait ce qu'il faut livrer, et comment, et jusqu'où. Elle est la réticence de la passion. C'est vers trente ans que les femmes commencent à avoir de la pudeur. Les vierges sont augustes.

Il est donc bien certain que Robert n'avait aucune raison pour s'ennuyer. Ajoutez aux grâces perverses de sa maîtresse les arbustes tout fleuris, car c'était au printemps, le bruissement, sous les saules mouillés, de la petite rivière qui taquine le bord, le moulin à eau qui fait un grand bruit bête; et surtout la chère maison solitaire, blanche, au toit d'ardoises, dont la girouette, la nuit, grince pour qu'on ne dorme point; la salle à manger, frugale, car on aime à se nourrir de crèmes et d'herbages après d'autres mets plus sérieux; le boudoir japonais aux nattes de bambou recouvertes de peaux d'ours sombres, aux murs décorés de paysages, et, devant la fenêtre du boudoir, la longue terrasse qui surplombe la plaine et sur

Digitized by Google

laquelle fleurissent, par touffes éparses, pareilles à des sourires d'or, des milliers de roses jaunes, ces roses moins pures, mais plus douces, comme si elles avaient trente ans aussi; ajoutez les cent cachettes derrière les mélèzes, sous les buissons évasés, dans le ravin où bougonne un ruisseau heurté, et dans les grottes, car il y avait des grottes, qu'on avait fait faire par un jardinier-ornementiste de Paris, — et vous vous étonnerez que Robert, trois mois s'étant à peine écoulés dans cette enviable solitude, eût déjà écrit à son ami Laurian de venir sur les bords de l'Adour voir fleurir les pommiers sauvages.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que Laurian vint en effet. Nous n'affirmerons pas que ce fût uniquement pour voir blanchir les petites fleurs dont lui avait parlé son ami; mais quoi! l'hiver avait été très long, les nuits avaient été plus lentes que joyeuses, et le plus endurci des Parisiens sent naître, lorsque Avril traverse, dans la boue, sur la pointe des pieds, nos rues et nos boulevards, des illusions heureuses au sujet du printemps méridional. Se retremper dans la fraîcheur niaise de la province, cela ne manque point de quelque dandysme, et Laurian prit l'express vers son ami Robert.

Quand il arriva, ce fut une grande joie. Vous concevez: des gens qui depuis trois mois n'ont

guère vu, outre leurs domestiques, que le cantonnier de la voie ferrée déployant son drapeau rouge! Puis Robert et Laurian étaient de vieux amis; enfants, ils avaient joué aux billes dans le même collége; jeunes hommes, ils s'étaient battus ensemble pour une femme qu'ils aimaient tous deux, et, après le duel, pendant que l'un soignait l'autre, blessé, ils échangèrent en souriant leurs souvenirs. Robert surtout, enfant comme un agneau, adorait son camarade. Ce n'était point seulement pour interrompre la monotonie d'un doux et long tête-à-tête qu'il avait écrit à Laurian, ni pour lui faire admirer celle qui était si belle, si bonne, si aimante; l'honnête garçon avait besoin, pour être complètement heureux, de la présence de son ami; et, après le baiser de Clémentine, il lui fallait la poignée de main de Laurian.

Laurian fut éblouissant. Tout Paris, les Premières avec leurs loges où rayonnent des cheveux trop blonds, avec leurs baignoires où s'atténuent les scandales, avec leurs fauteuils d'orchestre, dont Banville a célébré les chevelures; les dernières courses d'Auteuil, où mademoiselle Pervenche est arrivée première d'une hauteur de chapeau; les boulevards qui s'ennuient et remuent, les Italiens qui vont fermer et le Salon qui va ouvrir, — il apportait tout avec lui, savait tout, disait

Digitized by Google

tout, et ce fut comme un feu d'artifice dans la brume de leur province d'amour.

Mais, au fond, Robert n'était pas content. Était-ce que, ce jour-là, Clémentine fut moins jolie ? On veut que sa maîtresse soit charmante le jour où arrive un ami. Elle était adorable comme toujours, et, ce jour-là, mieux peut-être. Épars et presque courts, tant ils étaient touffus et ramenés sur eux-mêmes par la solidité des boucles, ses cheveux s'effilaient en rayons sur ses yeux bruns comme ceux de la Cassandre, vers son nez aux narines presque grasses, et jusqu'à sa bouche coupable, aux coins trop plissés, mais si rose ! La robe était un miracle. Blanche ? sans doute, mais les nuées sont d'une blancheur particulière que ne réussissent pas à donner aux mousselines les plus habiles lavandières ; et c'était de cette blancheur idéale qu'était teinte l'étoffe transparente, un peu roide, car les angles droits ont des effets heureux, dont s'était habillée, pour sourire à Laurian, la bonne amie de Robert. — Une couturière vous dirait tout simplement que Clémentine portait une robe d'organdi, étoffe simple, mais, dans ses effets, bizarre. — D'ailleurs, les épaules grasses et les beaux bras charnus transparaissaient, vaguement roses, à travers le treillis de l'étoffe, et ses bras, quelquefois, elle les levait, en bâillant, avec un sourire. De sorte que Robert

Digitized by Google

était de moins en moins content. Clémentine, ce lui semblait, aurait pu choisir, pour l'arrivée de Laurian, une robe moins transparente. Elle riait trop, montrait trop souvent ses dents, si blanches et si chéries, et aurait bien pu, loin d'élever ses bras dans des bâillements enfantins, tenir ses mains croisées sur ses genoux, comme il sied en bonne compagnie.

Ils se mirent au piano. Qui donc? Clémentine et Robert? point du tout : Laurian et Clémentine. De lui, l'heureux, l'aimé, le maître, on ne s'inquiétait guère, et il restait dans son coin, écoutant des romances, y prenant peu de plaisir, contrarié. Clémentine lui avait dit à l'oreille :

— Il est charmant, ton ami!

Laurian lui avait dit :

— Ta maîtresse est adorable!

Mais cela ne lui suffisait pas. L'intimité à trois qu'il avait rêvée n'était pas précisément celle qu'il voyait s'ébaucher. Il eût préféré, — il était injuste, certainement, — qu'ils s'occupassent un peu plus de lui, et un peu moins d'eux. Il lui semblait qu'ils avaient eu, tout d'abord, l'un avec l'autre trop de familiarité, trop *d'entendu* dans l'échange des sourires; et enfin il ne savait pas ce qu'il faisait, dans son coin, sur sa chaise, pendant qu'eux, là-bas, lui et elle, ils étaient au piano, et pourquoi, je vous le demande? pour chanter

Digitized by Google

une romance, insipide, inepte, grotesque, et qu'il avait cent fois chantée avec elle, et beaucoup mieux, car Laurian avait une voix horriblement fausse.

— Oh! le jaloux! dit Laurian en éclatant de rire.

Il faut avouer que Robert faisait une mine piteuse. Il ébaucha le plus gracieux sourire, ce qui lui donna un air si extraordinairement bête, que Clémentine, en se retournant, éclata de rire aussi.

— Il est comme cela, dit-elle, il ne faut pas s'occuper de lui. Vous verrez qu'il va se donner le ridicule de n'être pas content parce que nous rions. Fi! l'enfant; que c'est vilain! Voulez-vous être gentil? On vous pardonnera après. Allez me cueillir un gros bouquet de roses.

Que fit Robert? Il alla cueillir les roses. Vous pensez bien que, sérieusement, il était à cent lieues de suspecter le moins du monde la fidélité de sa maîtresse ou la loyauté de son ami. Il n'était pas un sot. Il devinait bien que leur familiarité n'était qu'un jeu imaginé pour surexciter sa jalousie. Ils plaisantaient, et, pour rien au monde, il n'eût voulu paraître moins spirituel qu'eux. « Bien? bien! Ils ne m'y prennent pas. Rira bien qui rira le dernier. Je suis très malin. Ce soir, à dîner, je leur prouverai que je n'ai pas été leur

Digitized by Google

dupe. » Et il alla cueillir les roses sur la terrasse. Il en cueillit une, et d'autres. Elles étaient jaunes, nous l'avons dit. Ce qui le faisait sourire, c'est que leur ruse était bien maladroite. Ils avaient voulu le rendre jaloux, et ils l'avaient envoyé sur la terrasse, d'où l'on pouvait voir parfaitement tout ce qui se faisait dans le boudoir japonais. S'il avait été à leur place, lui, et qu'il eût imaginé cette plaisanterie, il aurait trouvé quelque chose de plus ingénieux. On voulait lui donner une leçon, c'était clair; mais on aurait pu la lui donner d'une façon plus subtile. En attendant, il se promenait de long en large, cueillant des roses, et jetant, de moments en moments, un regard dans le boudoir, à travers les vitres transparentes.

Il les voyait. Ils étaient au piano, chantant. Tout allait bien. Pourtant il ne comprenait plus ce qu'on voulait. L'effet, maintenant, était produit. Il n'avait pas été jaloux, il avait gagné la gageure, on pouvait le faire rentrer; car enfin, il s'ennuyait, là, tout seul, sur la terrasse.

Tout à coup, Clémentine apparut à la fenêtre et baissa le store japonais, qui était très épais.

— A la bonne heure! se dit-il, voilà une farce au moins. A présent, cela est drôle. Mais je ne rentrerai pas dans la maison, et ils montreront leur béjaune, ce soir, après dîner, quand je

Digitized by Google

leur dirai combien je me suis moqué d'eux.

Il continua à se promener sur la terrasse, cueillant des roses jaunes, toujours.

Le fait est qu'il n'était pas tranquille. Certainement, il savait que son ami et sa maîtresse étaient incapables de le trahir. Mais enfin, il eût préféré qu'ils n'eussent pas mis ainsi sa patience à l'épreuve. Ils devaient tous les deux être assez sûrs de lui pour ne pas tenter une pareille expérience. D'ailleurs le temps se passait, et cette raillerie était trop prolongée. Il y avait bien une heure qu'il était sur la terrasse, parmi les roses jaunes, et que, marchant de long en large, il attendait qu'on le rappelât. Un détail : le piano s'était tu.

Il eut beau résister; le soupçon, clair, net, complet, lui vint. On avait voulu le rendre ridicule! Eh bien, on avait réussi. Il était jaloux. Que voulez-vous? Il l'était. Il avait beau se donner les meilleures raisons du monde, il brûlait de savoir ce qui se passait derrière le store japonais. Avoir arpenté pendant deux heures la terrasse, parmi les roses jaunes, l'impatientait. Il aurait voulu que tout ceci fût fini. Il était bien sot de ne pas rentrer dans la maison et de ne pas aller leur dire : « Voyons, finissez cela, et causons ensemble, s'il vous plaît. »

Quand deux heures et demie se furent écoulées,

Digitized by Google

le bouquet de roses jaunes était devenu énorme, — il n'y tint plus. Il enjamba les marches du perron, traversa l'antichambre, enjamba la salle à manger, dévora en trois sauts le salon, et, son gros bouquet à la main, s'arrêta devant la porte du boudoir.

— Non, vraiment, je suis trop bête! Vont-ils rire! Soupçonner Clémentine! Clémentine qui a quitté pour moi sa mère, son mari! Clémentine qui, depuis trois mois, n'a d'autre pensée que ma pensée, d'autre horizon que mes yeux, — qui ce matin même a trempé une mouillette dans l'œuf à la coque que je mangeais! Révoquer en doute la loyauté de Laurian, de Laurian qui a fait ses études dans le même collége que moi, qui me chipait toujours mes billes quand nous jouions ensemble, qui m'a pris toutes les maîtresses que j'ai eues, Laurian, un ami, un frère, mon Pylade, qui est sérieux, qui a de la fortune, un homme de poids, enfin! Je suis stupide. Néanmoins, je crois qu'il vaut mieux entrer.

Et il entra.

Qu'il avait eu raison d'entrer! Comme il fut satisfait en les retrouvant, assis un peu loin l'un de l'autre, lui, sur le tabouret du piano, elle, dans un fauteuil bas, indifférents, souriants, causant de la *Belle au bois dormant* et de la *Revue* des Folies-Marigny; lui, spirituel, amical,

Digitized by Google

elle, bonne et sympathique, et si jolie dans sa robe d'organdi dont la moindre imprudence eût cassé les plis roides...

Ah! sacrebleu!...

Elle avait changé de robe!

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VIE ET LA MORT

D'une Danseuse

A douze ans, la signorita Marietta Dall' Oro dansait les papillons et les sylphes au théâtre Saint-Charles, à Naples. Par miracle, elle n'avait pas l'air souffreteux qui distingue communément les baladines de son espèce, créatures anormales, vaguement désireuses de lumière vive et de vagabondages dans les bois, opprimées par le monde artificiel où elles se débattent. Marietta, démesurément précoce, portait en elle assez de sève pour suppléer aux causes extérieures d'épanouissement; elle avait grimpé aux arbres des portants et s'était chauffée au soleil des toiles de fond. Coiffée d'églantines blanches, vêtue de crêpe rose, toute rose, toute blanche, elle montrait des épaules délicatement charnues; ses bras, quoique un peu grêles, ne rappelaient en rien la rigidité virginale qui perce au coude la manche des jeunes personnes; on re-

Digitized by Google

marquait sa cuisse déjà musculeuse et son genou nerveux comme celui d'un poulain calabrais. Il y avait au théâtre un certain Guglielmo Tiradritto, danseur naguère illustre, qui s'était cassé la jambe droite au plus beau temps de sa gloire, en escaladant par mégarde le mur d'un couvent de filles, à Bologne; d'où s'ensuivit qu'il béquilla cruellement jusqu'à la fin de ses jours; mais la jambe qui lui restait avait du génie pour deux. Grâce aux conseils de Tiradritto, Marietta, qui était née avec des ailes aux talons, ne manqua pas de devenir une danseuse admirable, bruyamment applaudie; et d'autre part, sa beauté mûrissante, que singularisaient encore des arrière-grâces d'enfance, suscitait de nombreuses convoitises. Sa mère, figurante obscure et coquine effrénée, s'entremit aussitôt, décourageant les ladres et les gens de petite extraction. Le général Frimont, prince d'Autrodoco, commandant de l'armée autrichienne en Italie, offrit une parure de sept mille frédéricks, et le prince de Salerne, frère du roi Ferdinand, ne parlait de rien moins après boire que d'épouser de la main gauche la signorina Marietta Dall'Oro. Il y avait de quoi faire tourner la tête d'une ballerine; la tête tourna du mieux qu'elle put, et Marietta se fit enlever par un jeune cavalier de Palerme qui ne possédait pas trente piastres et faisait le métier de poète comique.

Digitized by Google

Pendant six mois, les deux enfants, ayant auprès d'eux le seul Tiradritto, se tinrent cachés dans un faubourg de Catane, aux pieds des monts de Sicile. Ce fut un amour souriant, tendre, clair, matinal. La signorina ne s'est jamais souvenue qu'avec douceur de ce pauvre Lorenzo qui faisait de si jolis sonnets et qui avait de si grands yeux.

Au commencement de l'hiver, elle s'imagina d'aller danser à la cour de Modène. Ce n'était plus la petite Marietta du théâtre Saint-Charles; la jeune femme avait jailli de l'enfant précoce. Ses lèvres, gonflées de sang sous les baisers de Lorenzo, contrastaient mieux avec la blancheur du visage, et l'amour était resté vivant dans la profondeur de ses yeux. Trop ingénue naguère et puérilement impatiente, sa danse avait maintenant des ondulations molles et perverses; il semblait que son corps s'enveloppât, dans les ivresses du ballet, d'une chaude flamme exhalée de lui-même comme une sueur lumineuse; et ses gestes étaient des souvenirs d'enlacements dont la caresse prolongée s'imposait aux cous des spectateurs vaincus par l'hystérie. Le duché de Modène fut bouleversé totalement. François d'Este, lui-même, seul et masqué, vint frapper un soir à la porte de la signorina. En considération de son Altesse et par un effort de génie, la danseuse rénova, jambes nues, cette pantomime oubliée, dont sa mère,

Digitized by Google

jadis attentive aux intrigues de la cour des Deux-Siciles, avait entrevu le mystère, ce tendre pas du châle enseigné par Miss Emma Harte à la déesse Hygie et que lady Hamilton se rappelait encore aux petits soupers de la reine Caroline-Marie. François IV, extasié, déclara qu'il reviendrait le lendemain; mais la signorina disparut au point du jour avec le fidèle Tiradritto.

De Florence où elle séjourna longtemps, sa renommée grandissante conquit l'Italie entière. La Scala se ruina pour l'engager et s'enrichit pour l'avoir engagée. C'est alors qu'elle se lia de tendresse avec un jeune bon cousin de la Vente Centrale d'Alexandrie; d'où résulta que, par la suite, pour désigner l'époque de son passage à Milan, elle avait coutume de dire, à l'exemple d'une belle princesse illustrée par les poètes : « Lorsque j'étais républicaine. » Mais la signora Dall'Oro ne s'attardait pas longtemps à la même fantaisie ; en dépit des remontrances de Tiradritto qui la suivait de ville en ville, béquillant de pis en pis, elle résilia son engagement, paya je ne sais quelle somme à l'impresario de la Scala, et reparut à Naples où sa mère venait de mourir. Toutes larmes séchées, Marietta fit de la politique absolutiste avec le maréchal Radetski, qui avait remplacé le prince d'Autrodoco. « Lorsque j'étais autrichienne, » disait-elle plus tard. Elle ne voulut

Digitized by Google

point danser à Saint-Charles, parce que c'était le temps où les jambes des ballerines, avec leurs caleçons verts, ressemblaient à des tiges de palmiers ; et la signorina tenait pour les maillots roses ; mais après trois années de paresse délicate et d'amours inconnues, le démon des coulisses, qui harcèle sans pitié, l'obligea de signer un engagement pour Covent-Garden. Les brouillards de Londres faillirent la rendre folle de tristesse ; malgré les joies du théâtre, elle garda le spleen tout l'hiver, et crut se divertir en épousant sir William Campbell. Quand on lui mit au front les fleurs nuptiales, elle eut un petit rire. « Pourquoi riez-vous, milady ? » demanda l'époux gravement. « C'est, dit-elle, que je me souviens d'avoir porté des couronnes comme celle-ci, au troisième acte des ballets, quand Colombine se marie avec Arlequin. » La lune de miel n'avait rien qui pût surprendre Marietta ; sir William lui demeura indifférent ; deux ou trois amants qu'elle prit ne l'émurent qu'à peine ; de sorte qu'un matin des malles turent faites à la hâte, et milady Campbell s'embarqua sur le paquebot de Douvres, à la grande satisfaction de Gugliemo Tiradritto, dont la poitrine se gonflait d'amertume sous sa livrée d'intendant, et qui, tout le jour, ne faisait autre chose que de battre avec sa béquille la mesure d'un ballet ancien.

Digitized by Google

A Paris, les poètes se souviennent encore de Marietta Dall'Oro, la belle mime aux lèvres de grenade, qui leur jetait des poignées de soleil au visage et faisait tournoyer dans la valse de *Giselle* la furia des tarentelles napolitaines. En huit jours, la signorina fut célèbre et se révéla Parisienne; elle eut tout ce qu'il convenait d'avoir : des équipages de luxe, un domestique nègre, et le baron de Chalmy, qu'elle ruina comme un ange, et une loge aux Bouffes pour les soirs où elle ne dansait pas. Mais on estima généralement qu'elle s'attendrissait outre mesure sur le sort d'un musicien suédois qui lui avait dédié une polka-mazurke et se mourait de la poitrine. Il y eut une heure triste, en effet, dans cette vie souriante, elle s'était prise d'amour, l'aventurière, pour ce jeune homme étranger, tendre comme les enfants malades, qui considérait la tombe d'un paisible visage. Quand il mourut, elle pleura. C'est à ce moment que les journaux annoncèrent le décès de sir William Campbell, qui s'était pendu à un cyprès, par une matinée d'octobre; cela survint très à propos, et la mort du mari servit de prétexte à porter le deuil de l'amant. Mais les robes noires s'usent vite. La signorina se reprit à courir le monde. En Allemagne, elle fut honorée de quelques rencontres avec la princesse Morgane de Paleastro, liaison passagère, mansuétude de grande dame pour une

Digitized by Google

courtisane. A Vienne, elle dansa, puis à Madrid, puis à Lisbonne, sans cesse turbulente et joyeuse comme la clochette d'un bonnet de fou, jeune encore en dépit du temps qui se hâte, aussi jeune que la petite Marietta du théâtre Saint-Charles, et mille fois plus charmante. Était-il bien possible qu'elle eût quarante ans, en effet? Cela l'inquiétait un peu. Elle fut engagée à Saint-Pétersbourg, épuisa des mines de platine, affranchit cent esclaves, reparut en Espagne, puis revint en Russie. Mais à Moscou, le froid la saisit; elle regretta le soleil et partit pour l'Italie. Sous les arbres d'une promenade, à Ferrare, elle retrouva ce pauvre Lorenzo, qui vivait à grand'peine en composant des poèmes d'opéras et des scénarios de pantomimes.

La misère présente lui avait ravi la mémoire du passé; il disait : « Je suis vieux, » et se rappelait mal le théâtre Saint-Charles et le faubourg de Catane, au pied du mont Gibel. La signorina convint elle-même qu'il y avait bien longtemps de tout cela. Quant à Tiradritto, il n'en pouvait plus. Par une détermination rapide, et se réservant à peine de danser quelquefois devant le miroir quand sa femme de chambre ne serait pas là, Marietta quitta le théâtre. Elle renoua d'une lettre son amitié ancienne avec le baron de Chalmy et vint habiter la France sous le nom de milady

Digitized by Google

Campbell. Cinq années s'écoulèrent. Un soir d'hiver, la danseuse repentie, mais toujours belle et coquette irrémédiablement, se faisait coiffer d'églantines blanches et vêtir de crêpe rose, entre les glaces d'un boudoir, dans son petit hôtel de l'avenue Marigny, charmant comme un pavillon de favorite, avec ses vitres peintes et ses balcons légers où fleurissaient des lauriers de Bengale mêlés à des cactus de Chine; mais le baron de Chalmy, qu'elle attendait, ne vint point. A vrai dire, il écrivit qu'il ne viendrait plus. Quelle raison donnait-il? Qu'il avait soixante ans? « Prétexte? » dit Marietta, qui en avait cinquante. Cet abandon la laissait besoigneuse. Rentrerait-elle au théâtre? Quelques plis malaisément dissimulés par le blanc de perle, pareils aux branches d'un éventail qui rayonnent autour d'une charnière, se rejoignaient dans une fossette au bord de son œil; la chair de son cou, jadis si délicieusement blanche, et dont la teinte imitait maintenant celle des vieux ivoires et des dentelles anciennes, se renflait vers le milieu comme si elle avait été parallèment serrée par deux fils inaperçus; enfin, elle était un peu grasse, avec des formes abandonnées. Mais les premières atteintes de la vieillesse avaient plutôt transformé que définitivement altéré sa beauté; une grâce moite et languissante l'enveloppait; elle avait la séduction douce de ce

Digitized by Google

qui va n'être plus, comme elle avait eu autrefois le charme acide de ce qui n'est pas encore; et l'on songeait, auprès d'elle, à quelque rose opulente et fraîche qui aurait déjà, comme un attrait de plus, le vague parfum triste qui s'exhale d'une fleur conservée entre les marges d'un livre. D'ailleurs, la danseuse n'était point morte en elle : elle souffrait cruellement de son renoncement aux joies turbulentes des aventures; l'impalpabilité de ses souvenirs ne lui suffisait pas; elle avait des rébellions mal contenues; aux heures où naguère elle allait au théâtre, elle éprouvait cette nostalgie singulière qui fait palpiter, à l'époque de l'émigration, l'aile des oiseaux prisonniers; la chambre où elle se plaisait avait une apparence de loge entre deux portants, avec ses tentures aux couleurs violettes, ses meubles inusités, ses loques écarlates, éparses çà et là, sa vaste glace haute, fendillée vers les coins, et le pot de vermillon égaré sur une étagère; elle avait malaisément quitté les locutions familières aux coulisses; elle n'aurait jamais pu abandonner l'habitude des tutoiements soudains; et lorsque, dans un bal d'artistes, elle consentait à un quadrille, ses jupes longues, par un renversement d'idées, la troublaient comme une impudeur.

Elle rentra à l'Opéra, et tout alla bien pendant trois ans, car elle eut un feuilleton, je veux dire un amant qui s'enfermait tous les vendredis

Digitized by Google

pour noircir vingt-quatre feuilles de papier qu'un journal publiait tous les lundis. Mais le feuilleton portait perruque. Dans une querelle à propos d'une petite du corps de ballet dont il avait sans mesure exalté le maillot, Marietta arracha la perruque et la jeta aux pieds de sa rivale. Humilié, le feuilleton qui savait l'âge de sa maîtresse, l'imprima, et l'engagement de la danseuse ne fut pas renouvelé. Par bonheur, derrière le manteau d'arlequin elle avait quelquefois souri à un vaudevilliste, qui la fit entrer au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Là, pour obliger une figurante, remarquablement perverse, qui s'était endettée au profit d'un chanteur comique de café-concert, et qu'elle recueillit dans son hôtel de l'avenue de Marigny, elle vendit ses diamants; mais elle en acheta d'autres, qu'elle ne paya point. Son mobilier pouvait être saisi; elle le mit sous le nom de son amie; de sorte qu'un beau soir celle-ci la jeta à la porte en l'appelant : « Vieille folle! » Marietta pleura amèrement; c'était la première fois qu'on l'appelait : vieille. Avec le fidèle Tiradritto, qui l'accompagnait sans relâche, elle alla loger dans un hôtel.

A la Porte-Saint-Martin, elle avait peu réussi; un théâtre de premier ordre lui offrit cependant un rôle secondaire dans un ballet nouveau. Elle refusa, et, pour vivre, vendit les diamants qu'elle

Digitized by Google

n'avait point payés. Mais, citée en justice, elle dut rendre l'argent et accepta un troisième rôle dans un théâtre de second ordre. Après trente représentations sans éclat, elle fut congédiée; on disait qu'elle avait les jambes trop grosses. Tout cela la tuait. Pourtant c'était une grande artiste. Elle avait cinquante-cinq ans.

Uu jour, étant très pauvre, elle alla chez le vaudevilliste, qui ne devait pas, croyait-elle, avoir oublié son sourire. Il lui offrit vingt francs. Elle les accepta. Chez le feuilletoniste, où elle se présenta ensuite, elle ne fut pas reçue; dans la rue, en se retournant vers la maison de son ancien amant, elle vit à une fenêtre, la petite du corps de ballet, aujourd'hui, premier sujet, qui l'avait reconnue et riait aux éclats. « Ce manche à balai! » dit Marietta, car il faut bien se venger. Une autre fois, elle n'avait plus que dix sous dans un vieux porte-monnaie déchiqueté, elle sonna à la porte du baron de Chalmy; elle pensait : il est gentilhomme, celui-là. « Vous voulez parler à mon père, Madame? » demanda une toute jeune fille qui apparut, curieuse, derrière le domestique, quand la porte fut ouverte. La vieille pécheresse rougit. « Non, Mademoiselle, dit-elle, je me suis trompée d'étage. »

Marietta et Tiradritto vivaient cette vie triste où l'on s'étonne chaque matin d'avoir mangé la veille.

Digitized by Google

Il y avait, rue de la Tour-d'Auvergne, un cours de danse dirigé par un ancien militaire; Marietta acheta cet établissement; elle n'avait point d'argent, mais elle en promit. Le mardi, elle donnait un bal. On sait ce que c'est que ces sortes de bals. A la porte personne ne payait, bien que Tiradritto, rogue et roide, fût assis au contrôle; mais, à minuit, on buvait du champagne; cela rapportait un peu d'argent.

Marietta composait des ballets; elle les exécutait elle-même, avec les moins sottes de ses élèves, car elle avait des élèves, qui ne la payaient point. Un soir, dans un coin de la salle de bal, elle laissa tailler un baccarat; ensuite, on joua tous les mardis; quelques personnes trichèrent; on racontait que Marietta partageait les profits; ce n'était pas vrai; en somme, un tripot; de sorte que la police, bientôt informée, fit irruption une nuit, saisit les cartes, et jeta les joueurs dans la rue.

Les hommes pestaient, les femmes riaient; on fit venir des fiacres, et tout le monde rentra chez soi, à l'exception de Marietta et de Tiradritto, qui demeurèrent sur le trottoir par la double raison que, la caisse du contrôle ayant été saisie, ils n'avaient pas d'argent pour prendre une voiture, et que leur seul domicile était la salle de bal d'où on venait de les expulser.

C'était pendant le carnaval, en février; il tom-

Digitized by Google

bait une petite pluie très fine, presque rien, un brouillard; mais il faisait beaucoup de vent. Coiffée d'églantines blanches, vêtue de crêpe rose, Marietta avait une jupe courte qui laissait voir ses jambes encore belles. Les nuits sont très longues. « Que faire? » dit la danseuse. La bise lui mordait les mollets.

« Venez, dit Tiradritto, je connais le contrôleur d'un bal de barrière; il nous fera entrer pour rien, et vous vous réchaufferez. » Ils allèrent; mais le contrôleur ne voulut les laisser passer qu'à la condition qu'ils offriraient un saladier de vin. « Soit! » dit Tiradritto. Comme il avait beaucoup de mauvaises connaissances, il espérait trouver quelqu'un dans le bal qui lui prêterait vingt sous; il rencontra un de ses amis, en effet, qui lui emprunta deux francs. Le saladier bu, il fallait le payer; il y eut une querelle avec le garçon; on les conduisit au poste, où ils couchèrent. « Que c'est sale! » dit Marietta en entrant. Cette nuit-là fut triste.

Non loin des fortifications, du côté de la barrière de l'Ecole il y a des maisons décriées où dorment des mendiants. C'est dans un de ces taudis que logèrent dès lors les deux misérables. Marietta toussait beaucoup, parce que les fenêtres ne fermaient point; elle avait maigri, elle avait soixante-quatre ans; elle était hideuse; elle disait:

Digitized by Google

« Quand j'aurai de l'argent, j'achèterai un miroir. » Cependant, de quoi vivaient-ils? Gugliemo Tiradritto, qui sortait dès le matin et ne rentrait jamais avant la nuit tombante, rapportait quelques sous, parfois. « J'ai emprunté, » disait-il.

Un jour, Marietta, en se promenant au soleil, entendit un air de danse joué par un accordéon dans la cour d'une maison prochaine; elle se souvint d'avoir dansé sur cet air, autrefois, devant François d'Este, duc de Modène; elle soupira, et, rêveuse, entra dans la cour. Sordidement vêtu, Tiradritto jouait de l'accordéon en frappant la mesure avec sa béquille et en disant: « Mesdames et Messieurs, n'oubliez pas un pauvre infirme, s'il vous plaît! » Marietta lui sauta au cou. « Joue, joue encore! » cria-t-elle; et alors, relevant sa jupe de vieille laine rougeâtre en lambeaux, montrant ses noires jambes maigres, dont l'une était sans bas, elle se mit à danser, haillonneuse, échevelée, horrible, cette danse oubliée dont sa mère, jadis attentive aux intrigues de la cour des Deux-Siciles, avait entrevu le mystère, ce tendre pas du châle enseigné par miss Emma Harte à la déesse Hygie, et que lady Hamilton se rappelait encore aux petits soupers de la reine Caroline-Marie. Une cuisinière, qui traversait la cour, les appela : « Vilains singes! »

Dès lors, ils mendièrent ensemble; il jouait, elle

Digitized by Google

dansait; on leur donnait parce qu'ils faisaient rire; elle put acheter un miroir et un pot de fard. Mais le rhume de Marietta était devenu un asthme; un jour elle dit : « Je suis malade, » et se coucha. Le lendemain matin elle se trouvait mieux; mais le soir, elle mourut étouffée.

Quand les chevaux des corbillards ont des plumets blancs, cela coûte très cher. Ils en avaient au convoi de Marietta. Tiradritto seul le suivit. Comme il avait cassé sa béquille, la veille en enfonçant une porte, il fallait, pour marcher debout, qu'il s'appuyât des deux mains à l'arrière-train de la voiture.

A la sortie du cimetière, deux hommes de police le prirent au collet en lui disant qu'il avait volé pour cinq cents francs de bijoux dans la boutique d'un orfèvre. Deux mois plus tard, il fut jugé, et on l'expédia dans une maison de détention au lieu de l'envoyer aux galères, parce qu'il avait soixante-dix-sept ans.

Digitized by Google

Digitized by Google

Siméon Charlerie

D'une paisible ménagère, qui n'avait de sa vie lu d'autre livre que son paroissien, estimant que lorsqu'une femme a, tout le jour durant, surveillé sa cuisine, lavé, peigné, habillé ses enfants et ravaudé les chemises de son mari, elle n'a rien de mieux à faire que d'aller reposer son front, dès la nuit tombante, sur un oreiller plein de rêves honnêtes ; — d'une excellente ménagère et d'un brave homme, percepteur depuis douze ans à trois mille francs d'appointements, naquit, une après-midi de juillet, dans une très petite ville du nord de la France, un gros et fort garçon, qui fut baptisé sous les noms de Charles-Anselme-Siméon Charlerie.

— Siméon Charlerie, voilà un nom ! dit la mère avec complaisance. Cela sonne comme un gros sou qui tombe sur le plancher.

Digitized by Google

Siméon, quatrième fruit d'une union régulièrement féconde, fut nourri par Mme Charlerie. Elle disait de lui :

— C'est un ivrogne!

— Bon! répliquait le père, ivrogne de lait, sobre de vin; Siméon sera comme moi, qui ne bois que de l'eau.

A l'âge de deux ans, Siméon Charlerie était un petit homme qui faisait le désespoir de sa mère parce qu'il ne pouvait manger une tartine de confiture sans la partager généreusement avec sa blouse ou sa culotte. D'ailleurs il était joufflu, massif, et restait volontiers dans les coins, songeur. Ce qui ne veut pas dire qu'il pensât à quelque chose; mais il avait l'air de penser. Son père le proposait en exemple à ses autres enfants, turbulents et joueurs, et disait : « Ce sera un homme réfléchi, comme moi. »

Il y avait un petit jardin derrière la petite maison du ménage Charlerie. La mère y cultivait des artichauts, des carottes et autres plantes potagères. De roses, il n'y en avait point; cela tient de la place inutilement. Les enfants jouaient parmi les légumes. Le soleil et les papillons, du reste, font un parterre somptueux du plus morose coin de terre. Il importe peu que l'on coure à travers des plants d'oignons ou à travers des reines marguerites, pourvu que l'on coure, et les épines des

Digitized by Google

artichauts, lorsqu'il s'agit de déchirer des robes d'enfants, ne le cèdent en rien aux épines des rosiers. Siméon se mêlait peu aux joies vives des autres garçons. Il était doux, timide; il n'était point sournois cependant. Quand il regardait les papillons, de loin, sans oser courir après eux, il avait l'air de les trouver trop beaux pour lui.

Un soir, entre les deux parties de dominos qu'il avait coutume de jouer après dîner dans un petit café situé en face de sa maison, M. Charlerie annonça à ses amis qu'il commencerait le lendemain l'éducation de son fils Siméon. « Il a six ans, il n'y a plus de temps à perdre! » Le lendemain donc, l'honnête percepteur, ayant placé sur une table un petit volume, une ardoise et un bâton de plombagine, appela son fils, lui dit gravement : « Approchez, Siméon! » et en relevant ses lunettes par-dessus ses sourcils, ajouta : « Voulez-vous apprendre à lire, M. Charlerie? »

Le résultat d'une vingtaine de leçons qui toutes commencèrent comme la première, et, comme la première aussi, finirent toutes par ces mots : « Mais, M. Charlerie, vous ne saurez donc jamais lire? » fut chez le jeune Siméon un ahurissement tel et une si grande répulsion pour l'Alphabet, que la simple vue d'un livre sur une table ou d'une enseigne au-dessus d'une boutique suffisait à lui

Digitized by Google

remplir les yeux de larmes, tout au moins à lui faire prendre la fuite.

Dans ces moments, il allait se réfugier parmi les jupes de sa mère, qui, la bonne femme, ayant un peu désappris ses lettres depuis sa première communion, avait une sorte de reconnaissance à son fils d'être si attaché à une ignorance qui leur était commune. Il lui semblait que Siméon, quand il saurait lire, ne serait pas à elle comme auparavant.

Cependant, M. Charlerie, au dessert d'un dîner de famille, annonça que son élève lirait une fable dans la soirée.

Le moment venu, l'enfant prit le livre, chercha la page où il avait coutume d'épeler et lut la fable promise. Il lut? Non. M. Charlerie, en se penchant, reconnut que Siméon récitait *La Grenouille et le Bœuf* devant *Les Animaux malades de la peste.*

Mais, dans son orgueil de père et de professeur, il garda pour lui sa découverte et s'en consola en pensant : « Il aura du moins de la mémoire. »

Quand Siméon eut douze ans, le ménage Charlerie résolut de l'envoyer dans une institution.

— Ce sera une grosse dépense, dit le père, et je ne sais si nous pourrons y suffire, car l'éducation des aînés coûte beaucoup déjà.

— Nous pouvons renvoyer Marianne, fit observer la mère.

Digitized by Google

— Moi, dit le père, en approuvant la mesure proposée, je jouerai aux dominos chez moi, tout seul.

Siméon fut expédié. Blond, gros, niais, aux grands yeux ronds, au nez plat, avec son air taciturne et bon, sous des vêtements qui avaient été, deux ans auparavant, ceux de son frère aîné, il fut singulièrement tourné en dérision dans l'institution, où, moyennant une somme annuelle assez médiocre, on s'était engagé à le fortifier, comme il convient, du suc de la science. Il supporta patiemment les impatiences des maîtres qu'irritait parfois son défaut presque absolu de facultés compréhensives, et avec douceur les duretés de ses camarades, qui, le trouvant ridicule, ne lui cachaient point leur opinion.

Morose pendant les classes et s'efforçant de deviner pourquoi on le forçait à lire des livres où il ne comprenait rien, seul pendant les récréations, car, maladroit de corps comme d'esprit, il eût rompu les jeux où il aurait tenté de se mêler, il grandissait en s'hébétant.

Il avait naturellement l'air étonné. Il semblait qu'il se demandât toujours ce qu'on lui voulait. Il y avait entre les choses du dehors et son esprit une épaisseur qu'il était malaisé de percer. Il fallait donner aux idées une forme tangible ou visible pour qu'elles l'affectassent. Il ne comprenait

Digitized by Google

pas ce qu'on lui démontrait, mais ce qu'on lui montrait. Lui-même, il résumait en images ce qu'il voulait percevoir. Très longtemps il eut deux visions singulières : quand il était d'humeur satisfaite, il voyait devant lui, à peu de distance, entre ses deux yeux, dans un cadre grand comme celui d'un portrait-carte, un filet d'eau rond et égal, qui coulait doucement et tournait sur du sable très uni ; quand il était en proie à quelque pensée fâcheuse, il voyait, à la même place, de même dimension, une petite cascade ébouriffée qui s'enchevêtrait péniblement dans des broussailles. Il jugeait de son calme à la placidité plus ou moins lente du filet d'eau, et de son trouble à l'éparpillement plus ou moins hérissé de la cascade.

Ainsi, il ne pouvait pas regarder en soi-même ; il fallait, pour la concevoir, qu'il projetât sa pensée et la matérialisât. Cependant il n'était point bête. Il apprenait difficilement, mais, ce qu'il avait appris, il ne l'oubliait pas. Ses impressions étaient rares, mais ineffaçables. Tout petit, il avait vu un chat croquer un oiseau ; cela lui était resté, comme on dit ; s'il voyait un chat, il avait le frisson. Quand il rêvait (ce qui lui arrivait peu fréquemment), il rêvait presque toujours d'un oiseau qui croquait un chat, car il y avait en lui un très vif sentiment de la justice.

Digitized by Google

Au collège, il eut un compagnon, disons mieux un tyran : Rémond Pichard.

Rémond Pichard était le fils d'un marchand de vin. Il avait été envoyé en pension, non pour faire ses humanités, mais pour apprendre la tenue des livres et autres sciences indispensables à l'industrie et au commerce. On vit, quand il arriva, un garçon de treize ans, aux cheveux roux, au nez aigu, à la bouche grosse. Ce petit homme était hardi, beau parleur et mauvais pour le plaisir d'être malin. Tout d'abord, il remarqua Siméon Charlerie, et, selon son expression, il lui mit la main dessus. Il avait flairé un souffre-douleur résigné ; il l'empoigna.

Le matin, en se levant, il disait à Siméon : « Fais mon lit. » Pendant le repas, il prenait les morceaux qui lui plaisaient dans l'assiette de Charlerie. Quand celui-ci recevait de sa mère des confitures ou quelques tablettes de chocolat, Rémond s'en emparait, les distribuait parmi les élèves, en disant : « C'est mon père qui m'envoie cela, » et ajoutait, en se tournant vers Siméon : « Tu n'en veux pas, toi ? » Enfin, lorsque Rémond Pichard avait commis quelque faute dont on recherchait l'auteur, il disait tout bas à sa victime : « Va dire que c'est toi ! » et il était obéi.

Charlerie n'aimait point son despote ; il l'admirait. Inventeur de jeux bruyants et compliqués,

Digitized by Google

diseur de bons mots, conteur d'histoires mondaines, Rémond lui apparaissait comme un être à part. Lui, candide, il considérait avec étonnement les allures viriles et la corruption précoce de son camarade. Il ne les sentait pas parce que, instinctivement, il sentait qu'il y avait en elles quelque chose de répréhensible; mais il en subissait l'influence dominatrice. Un jour, en entendant Rémond Pichard raconter avec maints détails qu'aux dernières vacances, près d'un lavoir, il avait pincé le bras nu d'une blanchisseuse, Siméon rougit considérablement; mais, levant les yeux, il regarda, comme on regarde l'Arc-de-Triomphe, l'être qui avait osé faire cela.

Dans ces deux enfants, deux vocations contraires, mais destinées à se côtoyer, s'étaient rencontrées : la vocation de fripon et celle de dupe.

Cependant, Rémond Pichard quitta bientôt le collège où il avait peu appris et beaucoup enseigné. Il avait seize ans.

— Adieu, dit-il à Siméon, tu es mon ami; je t'ai aidé de mon expérience : si nous nous retrouvons dans le monde, je t'aiderai encore. En toute circonstance, tu me trouveras prêt à te soutenir de mes conseils. Tu n'es pas fort; tu auras besoin de moi. Maintenant, je crois que tu as dix francs dans une tirelire; va me les chercher.

Digitized by Google

Siméon courut et apporta les dix francs.

— Très bien, dit Rémond. Si tu avais donné cet argent à un ingrat, il n'aurait pas manqué de te dire : « Je vous le rendrai, » et il te l'aurait peut-être rendu : mais moi je te dis : « Tu ne le reverras jamais, » parce que je suis ton ami. Seulement, viens m'embrasser. Voilà comment j'entends l'amitié.

Siméon, en pleurant de tendresse, embrassa son camarade, puis ils se séparèrent.

Siméon fut stupéfait d'être libre. Il en fut gêné aussi. Rémond Pichard, qui lui évitait la peine de penser, lui manqua. Il essaya de trouver un nouveau maître. Il proposa à chaque élève tour à tour de lui faire son lit; tous les élèves, naturellement, consentirent; mais ils consentaient, ils n'ordonnaient pas. Il n'y avait rien d'obligatoire pour Siméon dans ce qu'il faisait. Il n'obéissait pas, il rendait service. Sans concevoir pourquoi, il n'était pas satisfait. Pendant le repas il offrait sa part, avant d'y toucher, à son voisin, mais celui-ci, en acceptant d'ailleurs, lui disait merci. Jamais Rémond Pichard ne lui avait dit merci. Siméon, dont les idées étaient obscures, répétait souvent dans la solitude de son indépendance : « C'était mon ami, celui-là! »

Peu à peu, à force de compulser patiemment des volumes d'histoire et des dictionnaires, il

Digitized by Google

était parvenu, non pas à comprendre ce qu'ils contenaient, mais à l'apprendre par cœur; la géographie eut même quelque attrait pour lui, à cause de la mappemonde et des cartes. Là, il concevait parce qu'il voyait. Il en arriva à dessiner de mémoire, avec tous leurs détails de versants et de fleuves, de forêts et de sables, des régions très compliquées, sans omettre la plus petite ville dont le nom, tracé d'une écriture méticuleuse, enjambait de sa dernière lettre, comme d'un pont, la mince ligne blanche et noire qui figurait un fleuve.

En ce qui concerne les choses littéraires et philosophiques, il se maintenait dans une stupéfaction perpétuelle.

Néanmoins, vers la fin de sa dix-neuvième année, il savait à peu près de quoi être reçu bachelier; il subit l'examen et fut admis avec compassion.

C'était, à cette époque, un grand garçon extraordinairement gras, aux yeux de veau, au nez large, sans front sous des cheveux jaunes. Il avait la lèvre inférieure pendante, mais sans bassesse, étant faible et bon. Il marchait d'un pas sourd et craintif, comme on marche dans la chambre d'un malade. Ses bras, presque toujours appliqués verticalement à son corps, ne se hasardaient qu'à des gestes rares, et, une fois ôtés, les mainte-

Digitized by Google

naient plus longtemps qu'il n'était nécessaire, ce qui produisait de burlesques désaccords entre le geste et la parole; mais cet inconvénient n'était pas grave, parce que Siméon parlait peu. En somme, il avait l'air pesant et excellent.

Bachelier, Siméon Charlerie retourna auprès de sa famille qui, à l'occasion de l'examen glorieusement subi, donna un dîner où furent invités tous les personnages importants de la ville. Prié de montrer un échantillon de sa science par les bonnes gens qui se souvenaient, les larmes aux yeux, de l'avoir entendu autrefois dire la *Grenouille et le Bœuf*, il récita, non sans rougir, quelques pages de Malebranche sur la vision en Dieu. Ce petit divertissement fut très goûté. Une vieille dame, qui tenait le bureau de poste, s'écria :

— C'est une belle chose que de parler latin!

Enfin, Siméon eut un succès. M. Charlerie disait modestement :

— C'est moi qui ai commencé son éducation.

— On le voit bien, chuchota un gros homme qui faisait la chronique locale dans le journal du chef-lieu.

— Hein! que dites-vous? demanda brusquement madame Charlerie.

— Je dis, madame, qu'avec de pareilles dispositions, monsieur votre fils, un jour ou l'autre, pourrait bien devenir ministre.

Digitized by Google

— Il le sera avant vous, toujours ! dit la mère, qui avait mieux entendu que le journaliste ne le pensait.

Ce petit incident n'eut pas de suite. On servit le café. Siméon récita quelques vers de l'abbé Delille sur cette aimable liqueur. L'enthousiasme ne connut plus de bornes. M. Charlerie, penché vers l'oreille de sa femme, dit tout bas :

— Je crois, ma chère, que le garçon ira loin : il plaît.

Les jours suivants, tandis que Siméon considérait avec une émotion profonde les choux et les carottes que Madame Charlerie n'avait pas cessé de cultiver, il fut grandement question entre le père et la mère de la voie où diriger les facultés surprenantes de leur fils. L'excellente femme aurait voulu que l'enfant demeurât auprès d'eux. Avec son intelligence et sa figure, car elle le trouvait beau, il ne manquerait pas d'épouser la fille de quelque propriétaire, et ferait ainsi une bonne maison, que Madame Charlerie d'ailleurs conduirait, parce que les nouveaux épousés n'entendent rien aux choses du ménage. Mais le percepteur objecta :

— Y pensez-vous, ma chère ? Notre fils aurait appris le latin, le grec et la géographie pour devenir une espèce de fermier ? Après avoir allumé la lumière, nous la mettrions sous le boisseau ?

Digitized by Google

Jamais! Il faut que Siméon aille à Paris : Paris est la seule ville où les développements d'aucune sorte ne rencontrent d'obstacles. Là il se trouvera à l'aise. Dans les premiers temps, sans doute, il ne gagnera rien, et il faudra nous résigner à quelques nouveaux sacrifices; mais, bientôt, il fera son chemin, et, par une juste rémunération, il rendra notre vieillesse riche et glorieuse.

— Qu'il aille donc à Paris! dit la mère.

Cette résolution, communiquée à Siméon, l'ahurit.

— Paris, capitale de la France, dit-il.

Mais il ne fit pas d'autre objection.

Madame Charlerie s'occupa immédiatement des vêtements qu'il emporterait. Un frac noir, dont le percepteur se servait peu, fut savamment accommodé à la taille du jeune homme. Douze chemises de belle toile, un peu jaune, à côté de quelques vieilles jaquettes ravaudées avec génie et d'un costume tout neuf, qu'avait taillé et cousu une couturière à la journée d'après un habillement prêté par le notaire qui l'avait rapporté de Paris, cinq ans auparavant, s'entassèrent dans une longue malle recouverte de bandes de poils gris alternant avec des bandes de bois noir, et bordée de cuir rouge découpé.

De sa part, M. Charlerie s'occupait de son fils. Il s'efforçait de retrouver dans sa mémoire les

Digitized by Google

noms des personnages influents qu'il connaissait à Paris. Il avait été assez lié autrefois avec un industriel, aujourd'hui gérant d'une administration gouvernementale. Cet ami, à coup sûr, ne l'avait point oublié. Il dit à Siméon : « Tu iras le voir dès ton arrivée à Paris et tu lui remettras cette lettre; » lettre dans laquelle le bon percepteur recommandait son fils à son ami et le lui confiait.

Enfin, ayant été embrassé par un nombre considérable de personnes dont les larmes gâtèrent les épaules de son bel habit, Siméon monta en wagon. Il avait trois cents francs dans une poche, et, dans un petit sac de cuir, une moitié de saucisson avec un peu de pain, et trois pommes.

Dès que Siméon Charlerie eut mis le pied dans une rue de Paris, il fut instantanément dévoré par une irrésistible ambition, celle de voir la terre s'entre-bâiller sous ses pas. La ville lui apparaissait comme une fourmilière de géants. Il lui semblait que les passants avaient des bottes de sept lieues. Les maisons l'épouvantaient comme des montagnes; il avait le vertige en regardant le balcon d'un quatrième étage. Après celui d'être englouti, qui ne s'était pas réalisé, son premier désir fut de repartir immédiatement pour sa petite ville; il n'osa point, à cause de son père. Il rôda, hésitant et poltron. Il demandait pardon aux gens qui le coudoyaient. Il ne savait

Digitized by Google

que devenir. Il avait très faim et aussi très soit, parce que le saucisson altère; mais il ne mangea que fort tard, dans un petit hôtel où il se décida enfin à entrer après l'avoir considéré pendant plus d'une heure, du trottoir opposé, son sac à la main.

Le lendemain, l'ami de son père le reçut assez bien.

— Ah! ah! dit-il, vous voulez un emploi! C'est fort naturel; mais, des emplois, est-ce que vous croyez que j'en ai dans ma poche? Si vous étiez avocat, une place dans les bureaux du contentieux, cela pourrait se trouver; en cherchant, on verrait; mais vous n'êtes pas avocat. Je suis l'ancien ami de votre père; qu'est-ce que cela prouve? Que j'ai été son ami autrefois, il y a très longtemps. Enfin, voulez-vous que je vous dise? Faites votre droit.

Siméon employa trois longs jours à s'efforcer de comprendre les paroles de son protecteur. Il résolut, en définitive, de les écrire, telles qu'elles avaient été prononcées, car il avait une excellente mémoire, et de les transmettre à M. Charlerie, percepteur. Celui-ci répondit à son fils :

« Mon ami s'est fort bien expliqué, et il t'a donné un excellent conseil. »

De sorte que, sur les indications de son père, Siméon prit sa première inscription à la Faculté de droit :

Digitized by Google

Pendant trois ans, Siméon traversa la vie sans la voir et sans s'y mêler. Il allait, venait, travaillait. Les robes d'organdi, le long des haies d'aubépine, n'habitèrent jamais ses songes inquiets de la besogne du lendemain. Il ne connut pas les tendres péchés. D'autres s'en allaient dans le plaisir et dans les bois; il les voyait passer, rencogné. Il résista à des tentatrices compatissantes qui, le voyant seul, venaient lui dire que c'était dimanche, et qu'il faisait soleil. Rougissant, il répondait :

— Vous vous trompez, mademoiselle; c'est mardi, et je crois qu'il pleuvra.

Et il les regardait s'éloigner comme il regardait autrefois les papillons dans le jardin de sa mère.

Il rencontra un jour Rémond Pichard. Celui-ci, alors, jouait à la Bourse. Il avait gagné, il avait perdu.

Bonjour, Siméon, dit-il, tu vas bien? Tu es très gras. Prête-moi vingt francs. Nous dînons ensemble.

Après le dîner, Rémond conduisit son ami dans un petit théâtre. On jouait une féerie, où figuraient des dames peu vêtues.

— Oh! Oh! dit Siméon.

— Eh bien, quoi? dit Pichard.

— Rien, dit l'autre.

Digitized by Google

Mais il sortit en prétextant qu'il avait oublié son mouchoir au restaurant, et il ne donna point son adresse à Rémond Pichard.

Cependant il étudiait le droit romain. Il apprit le Digeste par cœur. Il tenta plusieurs examens et fut admis, avec miséricorde.

Il retourna chez l'ancien ami de son père.

— C'est moi, je suis avocat.

— Hein? dit l'administrateur, je ne vous connais pas. Qui êtes-vous?

— Siméon Charlerie, balbutia le jeune homme.

— Ah! ah! oui, je sais, Siméon Charlerie. Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez?

Siméon, épouvanté, chercha la porte des yeux.

— Je devine, un emploi? Vous croyez qu'il suffit d'être avocat pour obtenir un emploi? C'est une erreur, mon jeune ami. Enfin, j'essaierai de faire quelque chose pour vous. Voulez-vous une place d'expéditionnaire? Il y a une vacance, profitez-en.

Siméon en profita, et fut dès lors le plus heureux des hommes.

Il ne lui était pas nécessaire de penser. Il était un des mille ressorts d'une mécanique. Né automate, il se mouvait avec la joie de ne point avoir à préméditer ses mouvements. Le métier d'expéditionnaire était précisément celui qu'il lui fallait: copier, c'est une façon d'obéir.

Digitized by Google

Dès le jour, il quittait le lit. Après avoir arrêté le réveille-matin qui lui avait enjoint de se lever, il nettoyait lui-même sa petite chambre, faisait cuire des œufs à la flamme d'un fagot, achevait quelque besogne pressée qu'il avait apportée des bureaux afin de ne point demeurer oisif, puis, confortablement vêtu, un parapluie à la main, il sortait content. Il n'avait pas une seule fois soulevé le rideau de sa fenêtre pour voir s'il y avait du soleil dans le ciel. En chemin, lorsque l'heure du travail n'était point venue encore, il lisait les affiches, non pas celles des théâtres, mais celles où il était question de ventes d'immeubles. Dès qu'il y trouvait un mot dont jusqu'à ce moment l'orthographe lui avait paru douteuse, il se hâtait de le copier sur une page de son portefeuille afin de pouvoir à l'occasion l'écrire correctement. La journée était tranquille; il se complaisait dans l'ornementation des lettres capitales. On le félicitait souvent de sa belle écriture; il était très sensible à cette congratulation. On lui promit de l'avancement. Le dimanche il s'ennuyait; il se promenait dans les rues en lisant les affiches, non loin du bureau fermé.

Un jour (il n'était plus expéditionnaire, mais employé), M. Fauvel, son sous-chef, l'invita à dîner.

C'était une faveur. Siméon s'enorgueillit juste-

Digitized by Google

ment, et ne manqua pas de revêtir le frac noir de M. Charlerie, percepteur. Ce sous-chef était un sexagénaire qui venait d'épouser une toute jeune femme assez jolie. Il reçut Siméon avec paternité, lui prédit un bel avenir dans l'administration, le recommanda à la sympathie de madame Fauvel, et le contraignit à manger trois fois de chaque plat.

— Oui, mon jeune ami, disait-il, vous serez un jour sous-chef comme moi. Clémence, je crois que M. Charlerie reprendrait volontiers un peu de poulet?

Siméon était repu, tant il avait consenti aux instances de son supérieur: mais il eut crevé dans sa peau plutôt que de refuser une aile de volaille offerte par les petits doigts roses de madame Fauvel, qui lui souriait.

Dès ce jour-là, Siméon Charlerie fut amoureux. Il était temps! Mais il fut amoureux sans le savoir. Si quelqu'un était venu lui dire : Vous adorez madame Fauvel, il eût été prodigieusement surpris.

Pourtant il se serait fait tuer pour elle. Il ne rêvait plus d'un chat croqué par un moineau; il voyait chaque nuit madame Fauvel, souriante, lui offrir une aile de volaille. Il se souvenait des moindres paroles de la jeune femme. « Julie, vous servirez le café dans le salon », était une

Digitized by Google

phrase qu'il avait incessamment dans les oreilles.

Le sous-chef, vantant sa femme, avait dit qu'elle s'entendait fort bien aux choses de la cuisine, et qu'elle excellait surtout dans l'art d'apprêter les macaronis à la napolitaine. Siméon dîna tous les jours dans un restaurant italien et ne mangea plus que du macaroni.

Le matin, avant d'aller au bureau, il se promenait sous les fenêtres de son sous-chef. Le dimanche, il ne s'ennuyait plus, guettant madame Fauvel à l'heure de la messe, puis à l'heure des vêpres. Il la suivait à l'église, mais il ne l'y regardait pas, parce qu'il était très pieux.

Quelquefois il dînait chez son supérieur. Ces jours-là, il sortait de table ébloui et repu : il se croyait ivre.

Pendant qu'il travaillait au bureau, il se berçait dans des rêveries moins informes. Un jour, il écrivit le mot : « Clémence » en copiant un rapport ministériel ; il l'orna si magnifiquement de paraphes multicolores et de traits délicats que, lorsqu'il remit le rapport à M. Fauvel, celui-ci s'écria :

— Voilà un mot superbement écrit ! C'est justement le nom de ma femme. Je montrerai cela à madame Fauvel.

Mais, en agissant ainsi, Siméon agissait instinctivement. L'idée qu'il aimait la femme de son

Digitized by Google

supérieur ne lui était pas même venue. Il ne songeait pas à se demander pourquoi il faisait maintenant ce qu'il ne faisait pas auparavant. Incapable encore de discerner les choses de la passion d'avec celles du devoir, il suivait madame Fauvel à l'église, méthodiquement, comme il allait au bureau.

Quelques années s'écoulèrent. Siméon fut nommé commis principal. M. Fauvel mourut tout à coup d'une fluxion de poitrine. La veuve n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Un jour, elle pria Siméon de lui offrir le bras pour aller à l'église. Elle était très jolie. Elle avait une petite figure blanche et rose qui avait l'air d'une pomme.

Siméon endossa le frac précieusement conservé de son père. Il osa demander à madame Fauvel si elle ne se remarierait pas un jour.

— Le défunt était sous-chef, dit-elle.

Siméon, dès lors, fut ambitieux. Il entrevoyait vaguement dans l'avenir un inappréciable bonheur. Etre sous-chef, être le mari de la jolie veuve, ces deux rêves le hantèrent.

Après plusieurs années d'attente, le premier se réalisa; quant au second, Siméon tremblait. Les yeux de madame Fauvel semblaient quelquefois lui demander : « Eh bien ? » mais il n'avait garde de leur répondre.

— Allons, lui dit-elle un jour, je crois que vous me rendrez heureuse.

Digitized by Google

Le jour du mariage à l'église, le trouble de Siméon fut tel que, au moment où sa femme prononçait : oui, il s'évanouit, parce qu'il avait entendu : non.

Le bonheur, ce royaume divin, est aux pauvres d'esprit. Siméon vécut à genoux, dans l'extase. Il regardait sa femme et riait. Il lui prenait la tête et disait : C'est à moi ! Il ne comprenait pas comment il pouvait se faire qu'il fût le mari de cette grâce et de cette beauté. Quand il sortait, il lui volait des gants ou un mouchoir pour les respirer en chemin. Il était devenu si bon, que madame Charlerie était obligée de s'opposer à ce qu'il emportât de l'argent : il donnait tout aux mendiants des rues. Il ne savait qu'imaginer pour la divertir. Il pensait qu'il n'était pas beau et qu'il fallait la rendre très heureuse pour qu'elle ne s'ennuyât pas de vivre, elle si charmante, avec lui vilain. Il devenait ingénieux; il apprit le langage des fleurs afin de lui apporter chaque jour un bouquet symbolique.

Madame Charlerie le regardait faire, avec douceur. Elle l'embrassait chaque fois qu'il revenait du bureau et l'appelait : « Mon bon Siméon ! »

Siméon lui disait :

— Que veux-tu ? je suis plus heureux que les saints du paradis. Si tu as envie de quelque chose,

Digitized by Google

il faut me le dire. Tu ne me trouves pas trop laid, ni trop bête ?

Il ajoutait :

— Tiens, je t'ai apporté des boucles d'oreilles en corail.

Et, pendant qu'elle les admirait, lui, à genoux, la tête renversée comme un ours câlin, il baisait le dedans d'une jolie main potelée.

Leur appartement était petit et bien clos. On voyait luire l'acajou frotté des meubles. Tout était neuf et gai. Sur une pendule de bronze doré, deux pigeons se becquetaient, les ailes entr'ouvertes. En les regardant, Siméon se frottait les mains. Les fenêtres aux vitres claires aimaient le soleil et laissaient par instants courir sur le parquet l'ombre de quelques branchages, car non loin d'elles se balançaient les arbres d'un grand jardin. Des oiseaux quelquefois pépiaient sur le rebord d'une croisée. Paris, dans ses vieilles rues, a de ces coins rieurs où le printemps séjourne.

Madame Charlerie aimait beaucoup la maison où ils logeaient, parce que les escaliers avaient les murailles lisses et qu'ils étaient toujours bien cirés. Quant à Siméon, il était ravi des nombreuses glaces qui décoraient les chambres : il pouvait voir sa femme de plusieurs côtés à la fois. Peu à peu, pour qu'elle s'y plût, il avait orné l'appartement de mille babioles. On voyait sur les chemi-

Digitized by Google

nées de petits paniers en coquillages, des pots en porcelaine blanche, peinte de papillons, et des coupes d'onyx, où il planta des oignons de tulipe. Enfin tout souriait : il y avait de la bonne humeur dans les tentures de perse fleurie, du bien-être dans les canapés bien rembourrés, de l'appétit dans les plats de ruolz qui scintillaient sur le dressoir de la salle à manger. Siméon disait, en prenant sa femme par la taille : « C'est un nid. »

Le dimanche, quand il y avait du soleil, ils allaient à la campagne. Elle avait une robe de mousseline comme une jeune fille, et un chapeau rose sur des bandeaux plats. Il lui demandait : « M'aimes-tu ? » Ils prenaient le train pour Meudon ou Ville-d'Avray. Comme elle adorait les lilas, il en cassait des branches qui dépassaient les murs. Ils déjeunaient sous un arbre. Il lui racontait des histoires qu'il avait lues autrefois dans les livres. Il lui expliquait, afin de paraître très savant, qu'il y a des rivières dans toutes les vallées et qu'on trouve des coquillages sur les plus hautes montagnes. Puis, quand il ne passait personne, il lui prenait les mains, et, en levant les yeux, il s'écriait :

— Tu es belle comme le ciel !

Ensuite ils allaient dans l'épaisseur la plus profonde du bois. Ils partageaient par la moitié les fraises qu'elle trouvait. Il lui montrait les oiseaux ;

Digitized by Google

il lui nommait ceux dont il connaissait l'espèce.

Un jour, elle vit une chèvre blanche avec une barbe noire.

— Qu'elle est jolie! dit-elle.

Il avisa un homme qui faisait paître la chèvre et la lui acheta. Tout le jour, en tirant la bête par un foulard que Siméon lui avait mis au cou, ils coururent avec elle dans les fougères. Le soir, ils furent bien embarrassés, parce qu'ils ne savaient que faire de la jolie bête. Siméon en fit présent à une petite fille dans le cabaret où ils dînèrent.

C'était ainsi qu'ils étaient fous. Son enfance, sa jeunesse, les jeux, les gaietés qu'il n'avait pas connus, il faisait tenir tout cela dans son amour. Il lui suffisait de voir sa femme incliner la tête vers lui pour éviter un fil d'araignée tendu d'un côté à l'autre d'un petit sentier, ou de l'entendre dire : « Comme les branches ont bonne odeur, » pour qu'il adorât Dieu d'avoir fait le printemps; et, le soir, en revenant de Meudon ou de Ville-d'Avray, il songeait avec délice, en serrant parmi les plis de la jupe la petite main de sa femme : « Nous y retournerons dimanche prochain. »

Il leur naquit un fils. Ce fut un ravissement sans pareil. Siméon, pendant trois jours, répéta : « Un garçon! un garçon! » Pour la première fois depuis quinze ans, il demanda un congé, parce qu'il ne lui suffisait pas d'entendre crier l'enfant

Digitized by Google

toute la nuit. Il le regardait, il le berçait, il disait : « Clémence, je trouve qu'il te ressemble. » Quelquefois il se dressait tout à coup, et, se regardant dans une glace, il s'écriait : « Le père, c'est moi! »

Ce brave homme était ridicule et exquis.

Un matin, son fils entre les bras, il se précipita vers le lit de Madame Charlerie encore malade, mais souriante, et demeura immobile, la bouche ouverte. Evidemment il voulait dire quelque chose, et les paroles lui faisaient défaut pour émettre la joie qui était en lui. Sa femme le regardait, étonnée. Lui, remuait ses lèvres muettes, cherchant des mots. Tout à coup, après un effort visible de réflexion, il éleva l'enfant vers la malade, et s'écria, du ton dont on appelle au feu : « *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem!* » Sa mémoire d'écolier était venue en aide à son amour de père, et il avait trouvé cela enfin.

— Lui aussi, dit-il après cette expansion, lui aussi apprendra le latin.

C'est ainsi que tout ce brave cœur, longtemps inexprimé, s'épanouissait délicieusement en tendresse.

Quand le moment fut venu, il sevra lui-même son fils. Il excellait à l'emmaillotter. Il supportait les petites colères du baby avec des patiences de nourrice. Madame Charlerie disait en riant :

Digitized by Google

— Tu aimes trop Fernand; je suis jalouse.

— Il répondait :

— Lui, c'est toi!

Cependant Fernand, qui grandissait, traversa un jour la chambre sur ses petits pieds incertains: le père n'en crut pas ses yeux. Il disait à tout le monde : « Mon fils marche, c'est extraordinaire; il n'a pas encore deux ans: cela ne s'est jamais vu! »

Bientôt le nouveau Charlerie fut en mesure de se promener dans la rue, comme un homme.

Ce jour-là, qui était un jour d'avril, Siméon acheta pour l'enfant un petit habillement de zouave, l'en vêtit lui-même, et dit à sa femme : « Je trouve qu'il a l'air d'un général. »

Au delà des villes, en des pays lointains, les forêts sont très belles; mais à Paris, les jardins sont charmants. Sans eux, nous ne saurions plus si la nature existe; en refleurissant, ils nous avertissent de revivre, et ils sont pleins de joie, dès avril, car Paris met tout ce qu'il a d'enfants dans tout ce qu'il a de soleil. La lumière rit dans les branches encore sans feuilles qui s'enchevêtrent sur le bleu du ciel comme d'immenses toiles d'araignées. Les passereaux piaulent en voletant : l'un d'eux veut se poser sur l'épaule d'une petite fille, qui a peur; d'autres marchent familièrement sur les plates-bandes ou sur le sable qui paraît très blanc. Aux premiers jours du prin-

Digitized by Google

temps, le soleil est si faible qu'il pâlit ce qu'il éclaire, comme la lune. Quelquefois, de la cime d'un marronnier, une palombe s'envole, effarée par le tapage des enfants joueurs, et bientôt se fond dans le ciel, bleue comme lui. C'est une heure bénie. Les choses sont satisfaites. L'air est confiant, il y a de l'espoir dans la clarté; l'enfance et le printemps font une double aurore.

Dans cette joie des jardins renouvelés, on voyait passer fièrement Siméon Charlerie, donnant le bras gauche à sa femme qui riait, blanche et rose, la main droite à son fils habillé en zouave; et, dans les yeux sincères de ce brave homme éclatait le double orgueil honnête d'être le mari de cette jolie femme et le père de ce bel enfant.

Mais il rencontra Rémond Pichard, un matin, en allant au bureau.

— C'est lui! s'écria Pichard, le chapeau incliné, un gros jonc à la main. C'est lui-même! Bonjour, Siméon. Toujours gros, Charlerie? Tu t'es marié, je crois? Je parie que ta femme est très jolie. Embrasse-moi donc, grand niais.

Et Rémond secoua son ami d'une telle accolade que des passants crurent qu'ils se battaient.

— Cette fois, sauvage, tu ne m'échapperas pas, continua Pichard. Est-ce que tu as déjeuné? Oui? Eh bien, nous dînerons ensemble? Ce soir, à cinq heures, chez Bonvalet. Ne manque pas. Prête-moi

Digitized by Google

cinquante francs. Merci. Tu sais, je suis un ami, c'est toi qui paye. Ce brave Siméon! toujours le même. Plus gras seulement. A ce soir, hein? j'y compte.

— Oui, dit Siméon, vaincu.

Certainement, depuis plusieurs années, depuis son mariage surtout, les idées de Siméon s'étaient éclaircies; muni de quelque expérience, il avait passablement changé d'opinion sur le compte de Rémond Pichard. Il s'avouait que son ancien camarade, avec sa grosse voix et ses gestes turbulents, devait paraître peu recommandable aux gens qui ne le connaissaient point. Madame Charlerie, d'ailleurs, avait coutume de dire : « Cheveux roux, gare aux coups! » Mais, en présence de Pichard, le bon Siméon était incapable d'éprouver autre chose qu'un grand étonnement mêlé d'admiration. Il redevenait l'enfant qu'il avait à peine cessé d'être. Pesant, aux gestes rares, à la parole lente, il s'extasiait des bras levés, des cercles de canne, des crâneries de chapeau ôté et remis, dont Rémond ponctuait les heurts de ses phrases torrentielles. « Quel homme! pensait-il, il avait raison, il est très fort. »

Tout le jour, cependant, Siméon fut morose. Il regardait souvent par la fenêtre le joli square récemment planté où Madame Charlerie venait chaque soir, avec Fernand, l'attendre à la sortie

Digitized by Google

du bureau. Il songeait : « Que dira ma femme, quand elle saura que je dîne hors de la maison? J'aurais dû refuser. Refuser à Pichard? c'était impossible. Si j'avais pris, comme à mon ordinaire, par la rue de Bourgogne, je ne l'aurais pas rencontré. Pourquoi donc ai-je suivi la rue du Bac? Ah! parce qu'on creuse un égout, place du Palais-Bourbon. Enfin, je ne pouvais pas dire non à Pichard, qui est mon ami. »

Et quand Madame Charlerie, selon sa coutume, vint s'asseoir sur un des bancs du petit square, et fit un signe d'amie à son mari, pendant que Fernand, d'une pelle de bois, creusait le sable d'une allée, Siméon ne sut lui répondre que d'un sourire assez penaud.

Cependant, il dîna avec Rémond Pichard. Madame Charlerie lui avait dit : « C'est tout naturel : un ancien ami vous invite à dîner, il n'y a rien de plus simple; et puis, tu travailles beaucoup, il faut bien que tu t'amuses un peu. Va, va, mon ami. » Siméon avait répondu : « Tu es un ange! » Et il avait ajouté : « Donne-moi de l'argent, parce que je crois que c'est moi qui paierai le dîner. »

— Vois-tu, mon cher, dit Rémond Pichard après boire, les coudes sur la table, le Bordeaux est bon, mais le Bourgogne est meilleur. Le vin, c'est comme les femmes : il y a le Mâcon et le Médoc, il y a les blondes et les brunes; le Mâcon,

Digitized by Google

c'est les blondes; les brunes, c'est le Médoc. Moi, je préfère les blondes, — et le Mâcon, c'est un goût. J'espère bien que ta femme est blonde ?

— Non, dit Siméon, elle est brune.

— Tant pis ! tu as épousé une brune ? c'est extraordinaire. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me contrarie. Moi qui, justement, voulais te demander de me présenter à Madame Charlerie. Car, tu me connais, je suis un bon camarade. Ce qui est à mes amis est à moi.

— Oui, oui, dit Siméon, je te connais.

— Enfin, je ne puis pas t'en vouloir. Je n'étais pas là, tu as agi à ta fantaisie. C'est égal, une brune, c'est bien contrariant !

Et, là-dessus, Rémond Pichard ayant vidé dans son verre le fond d'une troisième bouteille de Bourgogne, sonna pour en demander une quatrième.

— Ah ! les femmes, reprit-il. Toi, tu as toujours été sage, tu ne les connais pas. Mais moi je suis un chenapan, comme on dit. Pour ce qui est des femmes, personne ne peut m'en remontrer. Eh bien, veux-tu que je te dise ? la meilleure ne vaut pas la corde pour la pendre. Au commencement, elles sont douces comme des agneaux. Des Agnès, des Sainte-n'y-Touche. Mais il ne faut pas s'y fier.

— Il y a des exceptions, dit Charlerie.

Digitized by Google

— Pas une ! S'il y avait au monde une seule exception, est-ce que je ne l'aurais pas rencontrée ?

— C'est vrai, dit Siméon.

— Tu comprends bien que je ne veux pas t'enlever tes illusions. Les illusions, mon ami, — et, en disant ces mots, Rémond Pichard poussa un profond soupir, — les illusions, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Garde les tiennes ! tu feras bien. C'est utile en ménage. Mais enfin, il ne faut pas être trop jocrisse. Je sais bien ce que tu vas me dire. Tu as rencontré ta femme dans sa famille, une famille bien honnête, bien dévote, du Marais ou des Batignolles. Tu lui as fait la cour pendant longtemps, tu as appris à la connaître avant de l'épouser. Tu es bien sûr que jamais, lorsque tu es arrivé, elle n'avait encore levé les yeux sur aucun homme. Bien ! bien ! je connais la chanson. Vous êtes tous les mêmes, vous, les hommes mariés, et il n'y en a pas un d'entre vous qui ne soit prêt à jurer qu'il a trouvé la pie au nid. Va-t'en voir s'ils viennent ! Tiens, veux-tu que je dise ? Les fleurs d'oranger, au fond, c'est des boutons de rose, et joliment épanouis encore !

— Mais, objecta Siméon, il n'y a pas eu de fleurs d'oranger dans mon mariage, puisque j'ai épousé une veuve.

Digitized by Google

— Une veuve? eh bien! il ne manquait plus que cela. Si tu m'avais consulté, c'est moi qui t'aurais empêché de faire une pareille sottise. Mais voilà comment sont les amis! Ils font à leur tête, sans consulter ceux qui ont plus de raison et d'expérience qu'eux, et quand le mal est fait, quand il n'y a plus de remède, ils viennent se plaindre par ci, pleurnicher par là : « Ah! mon pauvre Rémond, je suis bien malheureux; si tu savais... tu ne peux pas t'imaginer... » Eh! grand dadais, il est trop tard; qu'est-ce que tu veux que j'y fasse maintenant?

— Mais sapristi! s'écria Charlerie, qui jurait pour la deuxième ou troisième fois de sa vie je ne me plains pas le moins du monde. Ma femme est une créature du bon Dieu, et je suis le plus heureux des hommes.

— Heureux avec une veuve? avec une veuve qui est brune? Allons donc! Après tout, c'est possible. Tu es un homme simple, toi, un esprit grossier. Tu ne refléchis pas; tu prends les choses comme elles font semblant d'être, sans demander le comment ni le pourquoi. On te dit : « C'est blanc; » tu réponds : « C'est blanc. » Moi, c'est autre chose. J'y vois clair. Puis, j'ai des sentiments qu'un rien peut froisser. Mon malheur, c'est la délicatesse. Je ne suis pas un homme, je suis une sensitive. Si j'avais épousé une veuve, je passe-

rais ma vie sur des charbons ardents. Tu n'as jamais pensé à cela, toi, qu'une qui a convolé en secondes noces peut quelquefois se souvenir de son premier mari? Oh! à ta place je serais dévoré de jalousie. Ne pas pouvoir être regardé amoureusement par la femme qu'on aime, sans se dire: « Elle a regardé l'autre avec ces mêmes yeux! » Songer, quand elle vous appelle: « Mon chéri! » qu'il y a eu un homme autrefois qu'elle appelait ainsi! Tiens, rien que d'y penser, j'ai le frisson. Il est vrai que tout le monde n'est pas taillé sur mon patron. Je te l'ai dit, j'ai un malheur: la délicatesse. Il y a des gens — tu en es un exemple — qui ont épousé des veuves et qui vivent tranquilles. Des niais! Mais ils sont heureux, surtout quand ils n'ont pas d'enfants.

— Heureux quand ils n'ont pas d'enfants! Qu'est-ce que tu me dis là, Pichard! C'est depuis que mon petit Fernand est né que la vie est pour moi un véritable paradis. Il a quatre ans; c'est un petit ange, spirituel comme un diable. Je l'habille en zouave, le dimanche, lorsque nous allons aux Tuileries. Tu ne peux pas t'imaginer comme il est joli dans ce costume-là.

— Un enfant! dit Rémond Pichard; il a un enfant!

Après ces paroles, il se leva, — avec lenteur, car le Bourgogne avait quelque peu alourdi ses

Digitized by Google

jambes, — fit le tour de la table, s'approcha de Siméon, qui le suivait d'un regard étonné, lui prit amicalement la tête entre ses mains, et, en la balançant de droite à gauche, puis de gauche à droite d'un air paterne et miséricordieux, il reprit avec attendrissement : « Un enfant ! il a un enfant ! pauvre ami ! »

— Ah ! ça, qu'est-ce qui te prend ? s'écria Charlerie en dégageant sa tête. Oui, j'ai un enfant, et j'espère en avoir un autre, et un autre encore. Quel malheur y a-t-il là dedans, et pourquoi me regardes-tu avec cet air désespéré ?

Rémond Pichard regagna sa place et s'assit lourdement en répétant tout bas : « Pauvre ami ! Pauvre Siméon ! »

— Tu m'ennuies à la fin ! Que veux-tu dire avec ton « Pauvre ami ? »

— Oh ! rien, rien du tout.

— Voyons, tu dois avoir une idée. Je te connais, tu as toujours des idées.

— Cela, c'est vrai, dit Pichard.

— Eh ! bien, explique-toi.

— Non, c'est inutile. Qu'est-ce que je veux, moi ? ton bonheur ; tu es heureux, je suis content. Parlons d'autre chose, cela vaudra mieux. J'en ai déjà trop dit, Je te demande pardon. Tu sais, quelquefois on se laisse aller à penser tout haut, et puis on a du regret, parce que, sans y prendre

Digitized by Google

garde, on a fait de la peine à un ami. Je te le répète, parlons d'autre chose. D'ailleurs, ce n'est pas vrai peut-être. Je l'ai entendu dire, voilà tout. Il est prudent de ne croire que ses propres yeux, et encore, malgré cette précaution, on se trompe bien souvent. Je suis un saint Thomas, moi. Quant à ce que je pensais, je ne sais même plus qui me l'a raconté. Tu vois que ce n'est pas bien sérieux. Ah! si, je me rappelle, c'est un chasseur qui m'a expliqué la chose. Ne te fie pas aux chasseurs! Ils ont toujours tué une demi-douzaine de lièvres avant d'avoir fait quatre pas dans la plaine. Ajoute que le chasseur en question est né en Gascogne. Les Gascons, je te conseille de ne jamais t'inquiéter de leurs hâbleries. Il avait une chienne, celui-là, une magnifique bête, ma foi! une épagneule toute noire. Tu juges s'il veillait sur elle! Mais, bah! elle avait une intrigue avec le chien d'un métayer, un affreux roquet à poils ras. Si mon chasseur tordit le cou aux petits, je n'ai pas besoin de te le dire. Et de surveiller son épagneule, et de lui donner un compagnon de la race la plus pure, ah! bien oui, il perdit sa peine. Bien que la mère n'eût jamais revu son premier amoureux, tous les nouveaux petits ressemblèrent à s'y méprendre à l'affreux roquet du métayer. Mon chasseur était furieux, mais les paysans lui affirmaient que le fait était tout naturel, et que la

Digitized by Google

chose se passait toujours ainsi. Tu vois que c'est un conte à dormir debout. Et puis, qu'est-ce que cela prouverait? Quel rapport y a-t-il entre une épagneule et une femme? Voilà une bonne folie de s'imaginer, lorsqu'on a épousé une veuve, que les enfants qu'on a ressemblent à son premier mari. Je te reconnais bien là. Tu cherches, tu fouilles, tu te travailles, tu questionnes, et quand on te répond, par bonté d'âme, qui est-ce qui est attrapé? C'est toi.

Siméon Charlerie s'était levé, très pâle, et montrant le poing à son ami :

— Tu es un mauvais cœur, Rémond Pichard! cria-t-il en balbutiant. Je ne t'ai rien demandé, je n'ai rien voulu savoir, et voilà une heure que tu essayes de me mettre dans l'esprit de mauvaises pensées et de me torturer. Je te connais maintenant. Tu ne m'as jamais aimé. Je suis heureux, cela te fait de la peine. Tu es envieux. Mais je ne te crois pas, et je ne veux plus te voir, méchant, méchant, méchant homme!

Et Charlerie, brusquement, prit sa canne et son chapeau, ouvrit la porte et s'enfuit comme quelqu'un qui a peur. L'autre le suivit, en se retenant au mur, et cria dans l'escalier : « N'oublie pas de payer l'addition, en passant, puisque tu m'as invité! »

Siméon rentra dans son bonheur et dans son

Digitized by Google

repos. L'été vint. Ce fut le moment de renouveler les escapades adorables à Meudon et à Ville-d'Avray. Maintenant ils étaient trois. C'est charmant d'être mari; être mari et père, c'est divin. Il y a des liqueurs quintessenciées dont une seule goutte suffit à développer extraordinairement les saveurs latentes d'un breuvage; un enfant qui s'ajoute à un couple produit un effet analogue. Ils étaient moins fous, moins rieurs, mais ils étaient plus heureux. Leur joie, plus intense, était plus paisible, comme une eau, plus profonde, est plus calme. Ils parlaient moins, pour entendre bégayer l'enfant. Ce silence attentif des parents se retrouve en partie dans la nature : les femelles des oiseaux, qui couvent les nids bavards, ne chantent pas. Ils écoutaient gazouiller leur vie, recommencée dans cette enfance. Siméon grimpa aux arbres afin d'amuser Fernand encore trop petit pour le suivre. Il se faisait le joujou de son fils. Si l'enfant avait voulu ouvrir sa grande poupée pour voir ce qu'il y avait dedans, il se serait laissé faire. Une fois, on raconta devant lui l'histoire du pélican qui se déchire les entrailles pour nourrir ses petits; il n'admira même pas : mourir pour ses enfants lui paraissait aussi naturel que de vivre pour eux.

Au retour des promenades à travers champs, c'était lui qui portait dans ses bras le petit homme

Digitized by Google

endormi. Il se plaignait des cahots de la voiture, parce qu'ils secouaient Fernand et lui faisaient ouvrir ses jolis yeux, après que le « marchand de sable » était passé. Rentré, il le couchait, bordait le lit, lui faisait répéter une prière, le baisait au front, sur les yeux, sur la bouche, et ne pouvait point quitter ce coin de paradis où son ange reposait. Puis il venait, timidement, — il n'avait jamais cessé d'être timide, — dans la chambre où Madame Charlerie l'attendait en se déshabillant. Il lui prenait les mains, il la regardait avec un air de profonde reconnaissance. Tout son bonheur, c'était d'elle qu'il le tenait. Il craignait toujours qu'elle ne sût pas assez combien il avait pour elle d'amour et de gratitude. Quelque temps après la naissance de Fernand, il avait imaginé, lui si naïf, si simple, si niais même, il avait imaginé une chose exquise : il n'appelait plus sa femme Clémence, il l'appelait Fernande.

Une nuit, c'était vers le commencement de l'hiver, Siméon s'éveilla brusquement. Ces sursauts, qui agitent quelquefois les personnes nerveuses, étaient tout à fait inconnus au lymphatique Charlerie. Il a dit depuis qu'il avait cru recevoir deux petits coups sur la tempe, comme si quelqu'un avait frappé à la porte de son esprit. Il se dressa sur son séant et regarda dans l'ombre. L'obscurité étant parfaite, il ne pouvait rien voir,

6.

Digitized by Google

il distingua quelque chose pourtant : devant lui, à très peu de distance, presque entre ses deux yeux, dans une sorte de cadre grand comme celui d'un portrait-carte, une petite cascade ébouriffée s'enchevêtrait péniblement parmi des broussailles. Il y avait très longtemps qu'il n'avait eu cette vision. « Oh! se dit-il, est-ce que je suis malade ! » Il replaça sa tête sur l'oreiller; la toile lui sembla brûlante. Il tourna plusieurs fois dans le lit, espérant trouver à droite le sommeil qu'il n'avait pas trouvé à gauche. Il ne sentait aucune douleur précise. Un serrement de cœur, lent, progressif, continu, une grande chaleur au front, c'était tout. Il ne pensait pas à son fils, et cependant il s'entendit répéter deux ou trois fois, sans raison : « Fernand, Fernand. »

Madame Charlerie, avec un peu d'humeur, lui dit :

— Tiens-toi donc tranquille, tu m'empêches de dormir.

Il fit alors des efforts inouïs pour demeurer immobile. Il tendait solidement les bras et les jambes, et pensait : Je ne bougerai point. Mais vainement : il tournait encore. Qu'était-ce donc qu'il avait? Il ne songeait à rien, et il était comme s'il eût été en proie à un souci dévorant. Sans avoir aucun sujet de chagrin, il était envahi par un désespoir intense. Chose explicable dans cette

Digitized by Google

nature où les idées se formulaient obscurément, lentement, il éprouvait l'effet avant d'avoir démêlé la cause. Une fois, il s'écria : « Mais il est parti pour l'Amérique ! » Et il ajouta : « Qui donc est parti ? Il ne se rendait pas compte qu'il pensait à Rémond Pichard qui était allé, en effet, chercher fortune à Philadelphie.

Tout ceci, d'ailleurs, avait lieu dans le vague d'un demi-sommeil fiévreux.

Le matin, il était très fatigué. « Ne vas pas au bureau, » lui dit Madame Charlerie. Il répondit : « Il vaut mieux que je n'y aille pas, tu as raison. » Il s'assit dans un fauteuil, et demeura sans mouvement. Ses idées étaient un peu moins troubles qu'elles ne l'avaient été pendant la nuit ; il comprenait qu'une mauvaise pensée lui était venue en songe, et l'avait éveillé. Mais il ne se rappelait son rêve que très confusément. Sûrement, il s'agissait de Rémond Pichard et de Fernand. Que pouvaient avoir de commun Fernand et Rémond Pichard ? Au déjeuner il mangea peu, et ne parla point d'abord, mais tout à coup, Madame Charlerie ayant, par hasard, en racontant une histoire de sa jeunesse, prononcé le nom de M. Fauvel, son premier mari, le bon et gros visage de Siméon s'épanouit en une large grimace de joie.

Ah ! Ah ! s'écria le brave homme en se renver-

Digitized by Google

sant sur le dossier de son fauteuil, je comprends! je comprends!

Et il poussa un éclat de rire si joyeux, si bruyant, si sincère que Madame Charlerie et Fernand ne purent s'empêcher de faire comme lui.

— Je me rappelle maintenant, continua Siméon en s'interrompant à chaque parole pour rire à gorge déployée, j'ai rêvé à ce que m'a dit Rémond Pichard. Faut-il que je sois bête pour m'être souvenu des paroles de ce gredin, la nuit, en dormant? C'est égal, je suis bien heureux de savoir à quoi m'en tenir. Je me croyais malade. Ce bon M. Fauvel! je l'aimais de tout mon cœur. C'est que, véritablement, Pichard, avec ses bêtises, aurait pu me faire beaucoup de mal si j'avais été un esprit faible. Mais, Dieu merci, j'ai du bon sens. Viens m'embrasser, mon fils! embrasse-moi, Fernande! Et puisque je ne vais pas au bureau, nous allons prendre une voiture et nous irons nous promener au bois de Boulogne!

Cette journée fut une des plus heureuses de Siméon Charlerie. Il riait à tout propos. Au milieu des Champs-Élysées, il sauta au cou de sa emme et la baisa sur les deux joues devant le monde.

Quelquefois, il se surprenait à regarder son fils, trop longtemps, trop fixement. « Ah! ça, disait-il alors, est-ce que je perds la tête, moi? Quel gredin que ce Pichard! »

Digitized by Google

Et il riait à se tordre.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as donc? lui demandait Madame Charlerie.

Il répondait :

— J'ai ma femme et mon fils!

Et il était très content.

Ce fut son dernier jour de bonheur complet. La mauvaise pensée était en lui. D'abord, elle ne lui revint qu'à d'assez longs intervalles; le mal n'était alors qu'intermittent. Mais ces retours, quoique peu fréquents, répandaient de la tristesse sur les moments même où il ne songeait pas à cela. Il parlait moins, jouait plus rarement avec Fernand; quelquefois le soir, avant de s'endormir, il oubliait d'embrasser Madame Charlerie.

— Comme tu es devenu sérieux! lui disait sa femme.

— C'est que je prends de l'âge, répondait-il.

Il n'avait que quarante ans.

Lui-même, à vrai dire, il ne s'imaginait pas qu'une idée pût avoir tant d'influence sur un homme, et il était sincère en disant qu'il était devenu sombre parce qu'il était devenu vieux. Quand ce qu'il appelait une « marotte » lui venait à l'esprit, il était ennuyé, non effrayé; il murmurait : « N'y pensons plus; » et il croyait qu'il n'y penserait plus.

Jusqu'à présent, d'ailleurs, l'idée ne s'était pas

Digitized by Google

faite sienne. Elle tenait encore à Rémond Pichard, de qui il la tenait, et l'aversion que lui inspirait maintenant son ancien camarade l'aidait à résister plus vivement à l'obsession dont Pichard avait été la cause première.

Il se répétait souvent : « Le menteur n'a pu dire qu'un mensonge. Il a voulu me faire de la peine, mais je ne suis pas assez idiot pour lui donner le plaisir de m'avoir rendu malheureux. Ce qu'il m'a conté n'a pas le sens commun. Il est impossible que Fernand ressemble à M. Fauvel; je consulterai un médecin. Les médecins en savent plus long que les chasseurs, je suppose. Et puis, où serait le mal ? Quand même Fernand ressemblerait à M. Fauvel, il n'y aurait pas là de quoi se pendre. Est-ce que cela empêcherait ma femme d'être ma femme, et mon fils d'être mon fils ? C'était un très brave homme que le premier mari de ma femme ; — et puis il ne lui ressemble pas, il ne lui ressemble pas le moins du monde, je le sais bien peut-être, puisque c'est à Clémence qu'il ressemble ! »

Il ne disait plus Fernande.

D'ailleurs, il n'avait pas cessé d'être amical pour sa femme, tendre pour son fils. En apparence, c'était le même homme, plus grave seulement. Madame Charlerie ne remarquait pas les

Digitized by Google

regards qu'il jetait quelquefois, à la dérobée, sur Fernand.

Un dimanche, il n'était pas sorti, madame Charlerie, entrant dans le salon pour lui dire qu'elle allait rendre une visite à une amie, le surprit qui refermait vivement une armoire.

— Que cherches-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Rien, un livre, dit-il.

— Il rougit, parce qu'il mentait. Mais elle ne s'aperçut pas de son embarras, et, prête à sortir, elle lui offrit son front à baiser.

— Tu n'emmènes pas Fernand?

— Non.

— Tant mieux.

— Pourquoi?

— Parce que nous jouerons ensemble.

Elle sourit et s'en alla.

Ce n'était pas un livre que Siméon cherchait. Il se souvenait qu'il avait vu autrefois, il ne savait où, un portrait de M. Fauvel. Il voulait le revoir. Il se rappelait très bien les traits de son ancien sous-chef: il était convaincu qu'il n'y avait entre eux et ceux de Fernand aucun point de ressemblance; pourtant, il n'aurait pas été fâché de s'en assurer mieux encore. Ainsi, il en était à avoir besoin de preuves! Mais, ce portrait, où pouvait-il être? Il fureta dans tous les coins, sans succès; il demanda à la domestique:

Digitized by Google

— Madeleine, est-ce que vous n'avez pas vu un tableau avec un cadre noir?

Il n'osait pas dire un portrait.

— Qu'est-ce qu'il représente votre tableau?

— Un vieux Monsieur, qui est décoré.

Il n'osa pas nommer M. Fauvel, que Madeleine avait connu cependant.

— Je ne l'ai pas vu, dit Madeleine.

Elle retourna à ses fourneaux.

— C'est le portrait de papa Fauvel que tu cherches? demanda Fernand qui jouait sur le tapis, dans un coin du salon.

— Quoi? Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que c'est que le papa Fauvel! cria Siméon en bondissant vers son fils.

— Papa Fauvel, tu sais bien, c'est le mari de maman.

Siméon se laissa tomber sur un fauteuil; il avait tout le visage en sueur. Il se rappelait que lui-même naguère, avait coutume de dire « papa Fauvel; » que l'enfant ne faisait que répéter ce qu'il avait entendu dire; malgré cela, ces quelques mots lui bouleversèrent le cœur, et il s'écria:

— Il faut absolument que je trouve ce portrait!

— Il est dans ma chambre, sur la planche au-dessus de mon lit, dit l'enfant; il doit joliment s'ennuyer tourné du côté du mur.

Quelques secondes après, Siméon Charlerie,

Digitized by Google

assis sur le tapis, devant la fenêtre, tenait son fils d'une main et de l'autre le portrait de M. Fauvel.

— Aucun rapport! aucun... Ah! ah! est-ce que mon Fernand a le nez rond comme une pomme de terre! Pas du tout. Viens, mon fils, que je t'embrasse ton nez. Fernand est blond, d'ailleurs. Gredin de Pichard! Et cette bouche! pas la moindre ressemblance, rien, rien!

Le regard de Siméon ne cessait d'aller du visage jaune du portrait à la face rose de Fernand.

— Dans la forme des yeux, peut-être, il y a quelque chose. La couleur, par exemple, est tout à fait différente. Mon fils a les yeux bleus, comme Clémence, et les yeux du portrait sont... Ah! çà, on dirait que les yeux du portrait sont bleus maintenant? Non, c'est le jour qui me trompe. Je me souviens que M. Fauvel avait les yeux gris. Quant au front, je ne sais que penser. Les bosses au-dessus des sourcils, est-ce que Fernand les a? Oui, il les a! C'est singulier, tout à l'heure, je ne trouvais aucune ressemblance, et puis, en observant mieux...

Le pauvre homme, à force de regarder, en était arrivé à ne plus voir.

— Mais je suis fou! je suis fou! cria-t-il en se prenant la tête à deux mains; puis, attirant son fils sur sa poitrine, il sanglota longtemps dans les cheveux de l'enfant étonné.

Digitized by Google

Trois mois s'écoulèrent; Siméon maigrissait; il n'avait plus ce visage gras et doux où aucune inquiétude n'avait jamais tracé de rides. Depuis quelque temps il parlait peu; il en vint à ne plus parler du tout. Madame Charlerie remarqua enfin la façon étrange, presque mauvaise, dont il regardait Fernand quelquefois. Il dormait mal. Il se fit établir un lit dans le salon. Une nuit, madame Charlerie, à travers la cloison, l'entendit pleurer et crier à plusieurs reprises : « Frappant! c'est frappant! » Elle se leva et accourut. Siméon, debout, en chemise, marchait à grands pas. Dès qu'il la vit, il se précipita vers un coin du salon et se tint, comme pour le cacher, devant un objet carré qui était appuyé au mur.

— Va-t-en! va-t-en! cria-t-il; mais va-t-en donc, madame Fauvel!

La pauvre femme eut peur. C'était la première fois qu'il lui parlait avec dureté.

— Pourquoi m'appelles-tu madame Fauvel? dit-elle en pleurant.

Il courut à elle et la prit dans ses bras.

— Je suis un méchant! Clémence! Fernande, pardonne-moi!

Elle le crut guéri; mais le lendemain, de tout le jour, il ne prononça pas une parole.

L'idée fixe, dans cet opaque et paisible esprit,

Digitized by Google

c'était comme, sur l'eau d'une mare, une grosse araignée qui se débat, patauge et s'enfonce.

D'autres malheurs survinrent. Un jour, madame Charlerie décacheta, sans prendre garde à la suscription, une lettre adressée à son mari. Cette lettre venait du ministère. Siméon y était informé que, par suite de ses absences d'abord fréquentes, et maintenant continuelles, on avait été obligé de pourvoir à son remplacement. Comme madame Charlerie, stupéfaite, achevait sa lecture, elle entendit dans l'escalier le pas de son mari, et s'élançant vers la porte qu'elle ouvrit brusquement :

— Est-ce que c'est vrai ? dit-elle en lui montrant le papier.

Siméon devint affreusement pâle ; il n'osa dire ni oui ni non, se prit à trembler de tous ses membres, puis redescendit, sortit en courant, et ne rentra que lorsqu'il supposa sa femme couchée et endormie.

Depuis longtemps, en effet, Siméon n'allait presque jamais à son bureau. Assis devant sa table, immobile, il ne pouvait résister à l'envahissement toujours plus intime de la mauvaise pensée .En marchant, il réfléchissait moins et, par conséquent, souffrait moins.

Après sa destitution, il resta peu à la maison parce qu'il craignait les reproches de sa femme ;

Digitized by Google

des courses sans but, d'un bout à l'autre de la ville, occupèrent toutes les heures de sa journée. Il marchait droit devant lui, heurtant les passants, n'évitant les voitures que par instinct. Ses lèvres remuaient et il se parlait tout bas. « Ce n'est pas mon fils. Je n'ai pas de fils. C'est le fils de l'autre ! » Une fois un coup de vent lui emporta son chapeau, il ne s'aperçut même pas qu'il avait la tête nue. « Je n'aurais jamais cru que cela fût possible, mais c'est vrai. Les savants doivent pouvoir expliquer cela. Hier, surtout, il lui ressemblait affreusement. Quand il est venu m'embrasser, j'ai eu peur. » Le sentiment qui était en lui demeurait obscur. Il ne démêlait pas bien pourquoi cette ressemblance le faisait souffrir, mais il souffrait. Quand il rentrait, le soir, il marchait à pas de loup, espérant qu'on ne l'entendrait pas, et il essayait de se glisser sans être vu dans le salon où était son lit. Mais madame Charlerie le guettait.

— Voyons, Siméon, parle-moi; tu es malade, qu'as-tu ?

Il répondait :

— Oui, oui, j'ai la migraine, mais cela se passera.

Et il se mettait à marcher à grands pas dans l'appartement. Sa femme insistait.

— Ne veux-tu pas voir Fernand avant de te coucher ?

Digitized by Google

Il marchait plus vite, et disait :

— Je le vois ! je le vois toujours !

Ou bien il s'arrêtait et fondait en larmes. Quand il pleurait il se trouvait moins malheureux.

L'argent manqua bientôt. Ils ne possédaient rien. Ils avaient vécu des appointements de Siméon ; la place perdue, ils restaient sans ressources. Madame Charlerie hasarda quelques remontrances :

— Tu devrais, dit-elle, aller voir le ministre.

Il lui répondit :

— Si M. Fauvel vivait encore, il me recommanderait.

La pauvre femme, bien qu'elle fût très loin de soupçonner la nature du mal qui rongeait Siméon, sentit qu'il y avait dans cette réponse quelque chose qui rendait toute réplique inutile. Elle se tut et se résigna. D'ailleurs, elle éprouvait devant son mari cette sorte d'étonnement qu'inspirent les fous et qui est plus voisin qu'on ne pense de l'admiration. Elle était impressionnée par l'étrangeté de Siméon, bien plus qu'elle ne l'avait été par sa candeur et par sa bonhomie. Elle devenait silencieuse. Aussi, entre le père qui ne parlait pas et la mère qui parlait peu, l'enfant se fit taciturne. Ce ménage, si joyeux naguère, était lugubre.

Digitized by Google

Ces trois personnes allaient, venaient, sortaient, rentraient sans s'adresser une parole ou un regard. Fernand, d'ordinaire, se blottissait sous une table et ne bougeait point, surtout quand Charlerie était là. Il comprenait instinctivement qu'en présence de son père il devait exister le moins possible. Il avait fallu renvoyer Marianne parce qu'on ne pouvait plus la payer. Il y avait un bureau auxiliaire du Mont-de-piété dans la rue qu'ils habitaient; les voisins virent entrer madame Charlerie dans le long couloir où, naguère, en passant, elle n'osait pas jeter les yeux. Les armoires, en peu de temps, furent vides. Un jour, madame Charlerie emporta sous son châle un objet assez volumineux qui faisait bosse; c'était la pendule en bronze doré, où deux pigeons se becquetaient les ailes entr'ouvertes.

Siméon ne remarqua même pas la disparition de cette chose jadis aimée, et qui, longtemps, lui avait semblé le symbole de son bonheur. Il assistait avec indifférence à la ruine de tout ce qui avait été son orgueil et sa joie. Il ne voyait pas que l'appartement se démeublait peu à peu; que madame Charlerie portait une vilaine robe sombre de molleton à carreaux, elle jadis si coquette et si pimpante, et que Fernand, qu'il n'habillait plus en zouave, avait des culottes déchirées au genou, qu'on ne reprisait pas. Lui-même, qui prenait au-

Digitized by Google

trefois grand soin de sa personne, il était pauvrement vêtu; il avait un habit d'été, usé et sale, pour courir sous la pluie d'hiver. Il y avait quatre mois qu'il ne s'était rasé. Cette barbe qu'il laissait pousser pour la première fois, et qui était grisonnante et dure, ses cheveux en désordre, ses yeux jadis si placides, où s'allumait maintenant un regard fixe et farouche, ses joues creusées, à la peau jaunie par la bile, lui donnaient un air qui souvent effrayait madame Charlerie.

D'ailleurs, il devenait brusque. Un jour, sans raison, après l'avoir longuement regardé, il prit Fernand par l'épaule, et de l'autre main, lui donna un soufflet. Dans la maladie morale de Siméon, la crise approchait. Une chose qui étonna beaucoup madame Charlerie, c'est qu'un jour en cherchant dans une armoire une paire de draps qu'elle voulait vendre, elle trouva le portrait de M. Fauvel, déchiré, déchiqueté, en pièces; elle crut voir des traces de dents dans les lambeaux de toile qui pendaient çà et là. D'abord elle éprouva quelque inquiétude à ce sujet. Puis, indifférente aussi, elle se dit : « Ce sont les rats. »

Un matin, ils reçurent une lettre : on les invitait à dîner.

— Nous n'irons pas, dit madame Charlerie.

Siméon ne sortit point ce jour-là. Il resta assis au coin de la cheminée sans feu. Il parais-

Digitized by Google

sait méditer profondément. Comme le soir venait :

— Eh bien, partons, dit-il.

Il ajouta :

— Ce sont d'anciens amis : je rencontrerai chez eux quelqu'un qui m'a promis une place.

Ces paroles décidèrent madame Charlerie, elle crut un instant que son mari avait honte de son oisiveté. Elle essaya de se composer une toilette avec de vieux chiffons dont le Mont-de-Piété n'avait pas voulu; mais quand elle fit mine d'habiller Fernand, Siméon lui dit :

— Non, les gens chez qui nous allons n'aiment pas les enfants.

— Il y a donc des gens, dit-elle, qui n'aiment pas les enfants?

— Oui, et qui ont des raisons pour cela.

Fernand se laissa coucher sans rébellion. La tristesse au milieu de laquelle il végétait avait tellement abattu sa vitalité, qu'il n'avait pas même songé à se faire une fête d'aller dîner en ville.

A table, Charlerie fut singulièrement gai. Il mangeait, buvait, souriait à sa voisine, et même fit un calembourg. Au dessert, il proposa de chanter une chanson. Madame Charlerie ne savait que penser.

— L'affaire marche donc très bien? lui demanda-t-elle quand on quitta la table.

— Oh! très bien, admirablement bien.

Digitized by Google

Il s'approcha de la maîtresse de la maison, lui annonça qu'il était obligé de s'absenter pendant quelques instants, qu'il ne manquerait pas de revenir avant dix heures, et qu'il la priait de l'excuser. Sa femme le regardait tout étonnée. Il la baisa au front, et lui dit :

— Attends-moi.

Et il sortit en sifflant un air de danse.

Dans la rue, il marcha en se dandinant comme un bon vivant qui sort de table. « Ils ont de fameux vin dans cette maison, » se disait-il. Il avait le chapeau sur l'oreille, et faisait le moulinet avec sa canne. Il y avait quelque rapport entre ses allures et celles de Rémond Pichard, son ancien camarade. Il arriva sur les boulevards et se mêla aux promeneurs, en souriant. Une femme passant près de lui, il s'arrêta pour la regarder, et pensa : « Eh! eh! il faut se donner du bon temps. » Il était véritablement de la meilleure humeur du monde. Il paraissait décidé à se divertir. Il entra dans un café, et comme le garçon lui demandait : « Que faut-il servir à Monsieur? » il répondit : « Donnez-moi ce que vous avez de plus fort. » Le garçon fut surpris. Charlerie éclata de rire.

— Bon, pensa le garçon, en voilà un qui n'engendre pas la mélancolie.

On lui servit un verre de rhum.

Digitized by Google

— Ce qu'il y a de mieux à faire, se dit-il, c'est de prendre un parti. Quand on passerait sa vie à se désespérer, cela ne servirait à rien. Il faut en finir avec les choses qui vous ennuient. Depuis que je suis décidé, je me sens gai comme un pinson. Broyer du noir, c'est absurde. Ce n'est pas Rémond Pichard qui se serait fait de la bile comme je m'en suis fait. Rémond Pichard, voilà un homme fort.

Quand il eut avalé son verre de rhum, il songea qu'il n'avait point de quoi payer. Ce n'était point qu'il eût oublié ou perdu sa bourse; il n'y avait pas d'argent à la maison depuis vingt-quatre heures.

— Oh! oh! ce sera très amusant; je vais me disputer avec le garçon, on ira chercher la police, et la police me conduira au poste. C'est très drôle, le poste.

Il se prit à rire d'un rire si bruyant qu'une fille rousse, qui était assise à son côté, lui dit pour entrer en conversation : « Vous êtes bien gai, monsieur? » Il ne répondit pas, il avait une idée. Il profita d'un moment où le garçon qui l'avait servi était occupé dans une autre salle, ouvrit la porte et se mit à courir en riant comme un fou.

— La bonne farce! Je parie que Rémond Pichard serait content de moi. Le garçon va être

Digitized by Google

attrapé quand il s'apercevra que je ne suis plus là. Ce que j'ai bu, cela doit coûter au moins dix sous. C'était très bon. J'ai volé dix sous, c'est très drôle ?

Quand il fut un peu loin, il cessa de courir.

— Maintenant, reprit-il, il faut songer aux affaires sérieuses. Je m'amuse, je m'amuse, c'est un à-compte que je prends; mais je serai bien plus content tout à l'heure.

Il s'orienta, et suivit la rue de Richelieu. Il parlait tout haut en marchant.

— Je suis bien résolu à me rendre heureux. Jusqu'à présent j'ai été un imbécile. Pichard avait raison. La vie de ménage, d'abord, c'est ennuyeux. Je gagnerai de l'argent, j'irai au théâtre, j'aurai une maîtresse. Ce doit être très gai de souper dans les restaurants, je souperai. Il faudra que je tâche de retrouver Pichard quand il reviendra d'Amérique. Nous ferons nos fredaines ensemble. Ah! ah! il faut bien que jeunesse se passe.

Il était arrivé devant sa maison, il entra. La porte de la loge était ouverte, il vit sa concierge qui mangeait des marrons et buvait du vin blanc en compagnie de quelques voisines.

— Bonsoir, madame, dit-il; vous donnez une soirée à ce que je vois. Fort bien. Il n'y a pas de mal à prendre du plaisir. Les gens renfrognés

Digitized by Google

sont des imbéciles. Voilà de très beaux marrons, savez-vous?

— A votre service, monsieur Charlerie.

— Je ne dis pas non. Ils ont une couleur qui tente.

— Vous accepterez bien un verre de vin aussi?

— Et pourquoi pas? Peste! ajouta-t-il après avoir vidé le verre qu'on lui offrait, il est bon, votre vin!

Puis il se retira et monta ses quatre étages en chantonnant : *Gai! Gai! la Faridondé.* Il ouvrit sa porte, la referma, et alluma une petite lampe placée sur une table dans l'antichambre.

— Il y a longtemps, dit-il, que je n'ai été si joyeux en revenant à la maison.

Il avait l'air très content en effet. Ses yeux brillaient doucement. Il faisait mille gestes inutiles, comme les enfants qui s'amusent; pour un peu, il eût sauté à cloche-pied. Pour gagner le salon, où il couchait, il fallait traverser la salle à manger; il s'y arrêta un instant, chercha quelque chose dans le buffet, — du vin peut-être, — et se remit en marche. Il chantait :

Tant qu'on le pourra,
Larirette,
L'on se damnera,
Larira.

Dans sa joie, il essayait de se rappeler toutes

Digitized by Google

les chansons qu'il avait entendues. Mais il n'alla pas jusqu'au salon. La lampe à la main, il ouvrit la porte de la chambrette où était couché son fils. C'était une sorte de grand cabinet avec une seule fenêtre donnant sur la cour; il entra et s'approcha du lit, à peine plus grand qu'un berceau. L'enfant dormait, ses cheveux blonds et longs couraient çà et là sur l'oreiller.

— Comme c'est joli un enfant qui dort ! J'ai toujours adoré les enfants. Il y a bien longtemps que je n'ai pas dormi, moi, mais je dormirai tout à l'heure... Voyons, il ne faut pas perdre de temps, car il me semble que j'ai sommeil déjà...

Il se rapprocha encore, et tenant toujours sa lampe d'une main, il écarta de l'autre la couverture de Fernand. La petite poitrine grêle et pâle de l'enfant apparut toute nue.

— Comme il a la peau blanche ! dit-il.

Et il se pencha, sans doute pour embrasser son fils. Il avait tiré de sa poche quelque chose qu'il tenait à la main; c'était un couteau de table.

— Tu comprends bien, petit Fauvel, dit-il d'une voix très basse, que je suis désolé d'en venir à cette extrémité, mais enfin je ne puis pas m'en tirer autrement. J'ai été malheureux assez longtemps. Ce n'est pas agréable, vois-tu, d'avoir fait un enfant qui se trouve être l'enfant d'un autre, et justement de cet autre qui, avant vous... Mais tu

Digitized by Google

es trop petit pour comprendre cela, et, d'ailleurs, je te l'explique fort mal. Si Rémond Pichard était là, il te l'expliquerait, lui... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut que cela finisse. Je veux dormir et me donner du bon temps. Tant que tu es là c'est impossible. Aussi, je vais te tuer. J'en suis bien fâché, parce que je t'aime beaucoup. Oh! oh! qui est-ce qui va faire un bon dodo? qui est-ce qui fera la sourde oreille quand on l'appellera demain pour déjeuner. C'est le petit Fauvel.

Et Siméon, l'œil brillant, avec un rire malicieux, abaissait lentement son couteau vers la poitrine pâle de l'enfant.

— Charlerie! Charlerie! es-tu rentré? Où es-tu donc?

Lasse d'attendre son mari, madame Charlerie était revenue seule. Agitée de je ne sais quelle inquiétude, elle traversa rapidement la salle à manger, et entra dans la chambre de Fernand. Siméon, au bruit, s'était retourné. Devenu tout à coup d'une pâleur mortelle, les yeux hors de la tête, la bouche béante, il regardait sa femme stupidement.

— Que fais-tu là? dit-elle, prise d'une horrible épouvante.

Alors il eut peur, il se mit à pousser de petits cris d'effroi, et, comme une bête prise au gîte, il courait en tous sens dans la chambre, cherchant

Digitized by Google

une issue. L'enfant s'éveilla. L'enfant réveillé mit le comble à la terreur de Charlerie.

— Fauvel ! Fauvel ! cria-t-il.

Il sauta vers la fenêtre, l'ouvrit brusquement, et, d'un bond, s'élança dans le vide, la lampe à la main.

Quelques instants plus tard, quand les voisins, accourus aux cris de madame Charlerie, allèrent le ramasser sur le pavé de la cour, il était mort. Heureusement.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Corset de Dorimène

. . . .

Car Dorimène, c'est l'ange souriant et implacable, et le triple airain dont parle Horace n'est qu'une feuille de papier de soie, comparé à l'armure qu'elle porte, armure faite d'un invisible acier ou taillée peut-être dans le froid diamant! »

Pendant que l'orateur prenait haleine, satisfait de sa péroraison, Fabrice bâilla, trempa ses lèvres dans son verre qui ne désemplit pas sensiblement, respira par contenance, ou par un reste de respect féminin, une touffe de violettes pâmées de chaleur entre les seins de sa voisine, et dit :

— Nous sommes complets. Complets, dans l'absurde. Toi, Léon, toi, Gaspard, vous, de Lorsay, moi, Fabrice. Il n'y a pas jusqu'à mon nom qui, vu l'heure et les circonstances, ne soit stupidement romanesque. Il me semble que je m'ap-

Digitized by Google

pelle Fabrice parce que je n'ose pas m'appeler Polycarpe. Nous faisons un mauvais chapitre de conte libertin, bon à être lu dans les lycées. Tout à l'heure, Gaspard, qui du moins, lui, a le même nom que son porteur d'eau, — mais c'est peut-être par un raffinement inepte! — Gaspard a dit à de Lorsay: « vicomte! » Ridicule abominable. Par bonheur, le garçon venait de sortir. Oh! songez à ce que vous faites! Vous, des gens raisonnables, qui pourriez à l'heure présente être heureusement endormis après quelques pages lentement lues des *Contemplations* ou de la *Légende des Siècles*, vous qui êtes des rêveurs, c'est-à-dire des hommes sérieux, vous soupez dans un cabinet particulier, en un mot vous faites une orgie, malheureux! vous, des poètes! comme des bourgeois. Léon, qui regarde la carafe avec un œil d'envie, vient de demander du vin de Chypre! Gaspard essaie de se persuader qu'il est gris. J'ai mangé des truffes pilées dans du madère, sans illusion, il est vrai, et sachant parfaitement que c'étaient des pommes de terre insuffisamment cirées par un décrotteur dénué de génie. Mais regardez donc, niais! Sur cette glace qui ressemble au lac du bois de Boulogne après trois jours de patinage, le nom d'Anatole s'enlace au nom de Maria; et moi qui parle, je suis assis, Dieu me le pardonne! sur un divan de velours rouge. Quant à ces dames, vous

Digitized by Google

ne leur faites pas, je suppose, la grâce de penser qu'elles aient jamais existé d'une façon sérieuse. Leur réalité apparente n'est qu'un mensonge dont vous n'êtes pas dupes. Si nous les regardions, elles nous sembleraient peut-être jolies. Le sommelier tout à l'heure a jeté sur ma voisine un coup d'œil qui aurait dû flatter mon amour-propre. Mais nous, nous ne pouvons pas les regarder, et, l'essayerions-nous, que nous ne les verrions pas. Nous sommes des presbytes, mes camarades! Ce qui est trop proche nous est invisible. Et pourtant, elles sont là, près de nous, par notre volonté! Aberration inconcevable. Enfin, pour comble de niaiserie, Lorsay, — chez qui un trop long séjour en Italie excuse ce provincialisme enfantin, — Lorsay nous a fait, sur un ton lyrique, une théorie amoureuse, ni plus ni moins qu'un rhétoricien qui vient de lire le *Don Juan* de Byron. Finissons-en. Demandons l'addition, en rougissant, et allons fumer un cigare sur le boulevard, ~~afin de regarder~~ les nuages.

Lorsay reprit :

— Cette armure, c'est le Corset de Dorimène. L'infernale coquette, sortie tout armée du cerveau divin de Molière, ne quitte jamais son impénétrable cuirasse. Redoutez cette amazone qui a toujours l'air de se laisser vaincre, et de laquelle on ne triomphe jamais. Elle consent à l'approche,

Digitized by Google

elle la désire, elle la veut. Que peut-elle craindre? L'invisible Corset établit entre elle et vous une séparation infranchissable. Vous êtes tout près, tout près, mais vous n'irez pas plus loin. Imaginez une ville aux fortifications de cristal, transparentes et minces comme un carreau de fenêtre, dures comme des remparts d'airain.

— Le Corset de Dorimène? dit Léon, j'ai fait des vers où il en est question :

Avec Dorimène ou Zerline,
Est-ce Léandre ou Lélio
Qui suce du rosolio
Dans une flûte mousseline ?

Comme un bouton de rose blanche
S'ouvre un corset de fin linon.
« Ah ! dit l'amant, suis-je de planche ?
— Et moi ? » dit-elle. On voit que non.

Mais pendant qu'ils passent les bornes,
Sort des branches, tout ahuri,
Un front si bien pourvu de cornes
Que c'est le diable ou le mari !

— Cependant, continua Lorsay, elle doit avoir un défaut, cette cuirasse de froideur et d'indifférence. Il n'est pas de ville forte qui ne puisse être emportée, et Dorimène elle-même sera prise un jour comme Ilion et Sébastopol. Si je ne craignais de vous ennuyer par le récit d'une aventure personnelle...

Digitized by Google

— Non, non ! cria Fabrice. Je me révolte. Il ne nous manquerait plus que de nous raconter nos bonnes fortunes après boire! Que ne convenons-nous de faire des récits alternés, en confiant à la moins endormie de ces dames le soin de décerner le prix ? Le Décaméron chez Brébant! Ah ! je ne m'attendais pas à cette niaiserie suprême.

— Il y a dix mois, dit Lorsay, que j'adore la marquise Dorimène. Je ne la nommerai pas autrement ; vous la connaissez. Coquette, elle l'est au point qu'elle n'a jamais pu voir jouer le *Misanthrope* sans sourire de pitié, et Célimène lui semble la sœur cadette d'Agnès. Sa perversité étonne, vraiment. Elle a une femme de chambre, blonde à peu près comme elle, ce qui lui permet de donner à ses prétendants des boucles de cheveux suffisamment vraisemblables, sans attenter à la beauté de sa propre chevelure. Qniconque valse avec elle pour la première fois demeure stupéfait ; elle se donne dans un extra-tour. Ne pas être désirée lui paraîtrait monstrueux. Elle ne compte plus les bottes vernies que le bout de sa bottine n'a point repoussées sous la table, après le champagne ; elle boit lentement, en mouillant à peine le bout de sa langue, comme une chatte, et en regardant vos lèvres de façon à vous rendre fou. Elle mettrait à la porte son cocher, s'il ne tournait à chaque instant la tête vers sa maîtresse étendue dans la calè-

Digitized by Google

che, au risque de verser ou d'accrocher; et je vous assure qu'en descendant de voiture, elle s'appuie trop longtemps sur le bras de son valet de pied. D'ailleurs, personne ne l'a eue, pas même son mari! et plus elle se livre, plus on est loin de la posséder.

— Le Corset, dit Léon.

— Oui, dit Lorsay. Contre une telle femme, que tenter? Simuler l'indifférence, l'étonner, la piquer par l'exception? Impossible. Résistez donc à des regards qui vous enveloppent, qui vous brûlent! Quand elle vous tend la main, ses doigts frémissent comme des ailes d'oiseau, et jamais elle ne retire sa main la première. On est homme, par tous les diables! et il faut bien s'allumer à ce glaçon.

— Qu'as-tu fait enfin? demanda Gaspard.

— Gaspard est trop bête! dit Fabrice. Faute d'interruption, Lorsay, peut-être, allait se taire, et voici qu'on pousse la complaisance jusqu'au dialogue. Vaudevilliste, va!

Lorsay poursuivit :

— Je me suis rajeuni de quinze ans. J'ai rappelé les illusions de l'adolescence. Je me suis fait naïf, ignorant, étonné. Némorin, au prix de moi, est un Lovelace. Je suis un tel Daphnis, que Chloé me trouverait bête. Je suis amoureux véritablement. Je regarde les étoiles. J'effeuille les mar-

Digitized by Google

guerites. Quand je lui rends visite, je porte à ma boutonnière des myosotis que j'appelle des vergiss-mein nicht. Lorsque je lui parle, je contemple au fond de mon chapeau la devise de mon chapelier. Je soupire. J'ai des candeurs inconcevables. Je la suis au bois, à l'église; j'ai la main sur mon cœur. Quand elle descend pour faire quelques pas autour du Lac, je marche sur le bout de l'ombre de sa robe, et je recule vivement en présentant mes excuses à son reflet. Partout où elle est, j'y suis. Son hôtel est au Parc des Princes; depuis dix mois, je passe toutes mes nuits sous l'arbre qui est en face de sa fenêtre. Elle sait que je ne quitte pas des yeux la mousseline de ses rideaux; avant de se coucher, elle se tient debout, très longtemps, exprès, derrière l'étoffe transparente. Je ne me révolte pas contre cette abominable cruauté. Je suis son esclave. sa victime, sa chose. Et ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, je le ferai demain, après-demain, sans trêve, sans lassitude, jusqu'à ce qu'enfin elle éprouve pour moi, non de la pitié, — je la sais incapable de cette émotion, — mais un sentiment quelconque, de la colère peut-être, quelque chose enfin que, dans son indifférence générale, elle n'aura encore éprouvé pour personne. Une fois *distingué*, je réponds du reste.

— Moyen long et douteux, dit Gaspard.

Digitized by Google

— Long, sans doute; douteux, je ne crois pas. Déjà elle s'étonne. N'avez-vous jamais été irrité jusqu'au paroxysme de l'énervement par le bruit toujours répété de gouttes d'eau tombant la nuit d'une fontaine mal fermée? Mes « petits soins, » insignifiants en eux-mêmes, et grotesques, je l'avoue, feront un effet analogue à celui des gouttes d'eau. Un jour viendra où elle ne pourra plus endurer cette persécution polie et muette de toutes les heures, de toutes les minutes, et elle ne sera pas loin de m'aimer quand je lui serai devenu tout à fait insupportable.

— Vous remarquerez, dit Fabrice, que cette histoire n'est pas seulement absurde, mais qu'elle est en outre, radicalement fausse. Lorsay n'est pas tous les soirs au Parc des Princes, sous un arbre, guettant l'heure où la marquise Dorimène retire son impénétrable corset, et attendant que la petite porte soit ouverte enfin par quelque soubrette confidente, puisqu'il soupe cette nuit en notre compagnie, dans un horrible salon éclairé au gaz.

— Je crains les rhumes, dit Lorsay. Et quand il pleut, je me fais remplacer.

— Hein? dit Gaspard.

— Oui, dit Lorsay. Vous connaissez Joseph, qui nous sert quand vous me faites l'honneur de déjeuner chez moi? Il a ma taille à peu près, il s'enveloppe dans mon manteau couleur de muraille,

Digitized by Google

— car je suis fidèle aux saines traditions, — il rabat mon feutre sur ses yeux, et, comme les nuits sont obscures, la marquise ne peut concevoir aucun doute sur l'identité du mélancolique promeneur. D'ailleurs, j'ai fait la leçon à Joseph, et il commence à mettre très joliment la main sur son cœur.

— Mais, quand le jour se lève ?

— Un peu avant le jour, mon remplaçant se retire. Où que je sois, il m'apporte le manteau, et je vais me mettre en faction, afin d'être reconnu par la marquise à son lever.

— Voilà, dit Fabrice, la plus médiocre imagination du monde, et nous avons été bien sots d'écouter vos balivernes, Lorsay. Grâce à vous, nous avons bel et bien découché, ni plus ni moins que des maris qui ont prétexté un voyage à Fontainebleau. Voyez, ces dames se sont endormies, et Léon a fini par se griser pour de bon. Gaspard, qui est un gentleman, a déboutonné son gilet, et moi, j'ai les coudes sur la table. Il passe un peu de jour gris à travers les rideaux de reps dérougi, et nous avons tout à fait l'air d'un lendemain d'orgie. Allons, continuez, soyez classiques ! que pas une banalité ne soit omise ! Souvenez-vous de Rolla, regardant fuir les hirondelles dans la brume triste du matin, et dites-nous quelque poème en prose sur le Paris honnête et

Digitized by Google

laborieux qui s'éveille, pendant que les débauchés à l'œil cave, « lassés par leurs travaux, » considèrent, pleins de remords, la flamme des bougies éteinte et maudite par la vraie lumière. Je consens à boire, jusqu'à la lie, le ridicule !

— Non, dit Lorsay. Dans quelques instants il fera tout à fait jour, et il faut que je me rende à mon poste.

Comme Lorsay allait se lever, la porte s'ouvrit, et le garçon entra, suivi d'un homme qui portait un manteau couleur de muraille, et qui avait un feutre rabattu sur les yeux.

— C'est vous, Joseph, dit Lorsay. Vous venez me chercher ? C'est bien, je vous suis.

— Oh ! monsieur, il n'est plus nécessaire que vous alliez là-bas.

— Que s'est-il donc passé ? Parlez, ces messieurs sont mes amis.

— Mon Dieu, dit Joseph évidemment embarrassé, il s'est passé quelque chose en effet. J'étais en faction depuis deux heures, — il pouvait être environ minuit, — lorsque la fenêtre s'est ouverte, — vous savez, la fenêtre ?

— Oui, je sais, la fenêtre. Après ?

— Madame la marquise s'est penchée un peu en dehors, je l'ai entendue qui disait très bas : « Vicomte, vicomte ! »

— Sacrebleu ! Continue.

Digitized by Google

— Alors je me suis approché, en me cachant de mon mieux sous votre chapeau. « C'est bien, a dit Madame la marquise, je vous crois, vous m'aimez. Entrez dans le jardin par la petite porte qui est ouverte, et attendez un instant sans faire de bruit. »

— Et tu as obéi ? dit Lorsay, quelque peu inquiet.

— Dame, monsieur le vicomte, il le fallait bien. Mais je n'ai pas attendu longtemps, Madame la marquise est descendne elle-même, en peignoir blanc, dans l'obscurité. Elle m'a pris par la main...

— Et alors, tu lui as dit que tu étais mon domostique, que je t'avais envoyé là pour me remplacer, une heure ?...

— Oh ! non, monsieur le vicomte, vous m'aviez commandé d'agir en tout point comme vous auriez agi vous-même. Je n'aurais pas voulu trahir monsieur le vicomte. Je me suis laissé conduire, et nous sommes entrés dans une chambre où il n'y avait pas de lumière. Cela sentait très bon. Une odeur de magnolia. L'odeur que préfère monsieur le vicomte.

Fabrice commençait à s'amuser très sérieusement.

— Mais après, après, misérable ! cria Lorsay qui pâlissait de fureur.

— Après, monsieur le vicomte, madame la mar-

Digitized by Google

quise m'a fait sortir avant le jour pour que personne ne me vît.

Lorsay avait bondi sur Joseph et le secouait rudement par le collet du manteau couleur de muraille en criant : « Gredin, canaille, infâme ! » pendant que les dames présentes entr'ouvraient des yeux vagues où ne s'éveillait aucune compréhension, et que les autres convives mordaient désespérément leurs serviettes pour ne point éclater de rire.

Cependant Lorsay, craignant une aggravation de ridicule, lâcha son domestique, et lui dit : « Allez-vous-en, je vous chasse. Que je n'entende plus parler de vous. » Le pauvre garçon fit quelques pas en arrière d'un air penaud et un peu sournois aussi, mais près de la porte il s'arrêta.

— C'est, dit-il que j'ai quelque chose à remettre à monsieur le vicomte.

— A moi ?

— Quelque chose que madame la marquise m'a donné en croyant le donner à monsieur.

— Donnez vite et sortez.

— Un peu avant le jour, pendant que je me disposais à me retirer, j'ai entendu comme un bruit de ciseaux dans des cheveux, et voici ce que m'a remis madame la marquise.

Joseph tendit a son maître une longue boucle de cheveux blonds. Lorsay, la prit, la regarda, et

Digitized by Google

ses amis alors purent croire qu'il était devenu fou de rage, car il se renversa sur le divan en riant jusqu'aux larmes.

— Va, va, mon garçon, va te coucher. Mais va-t-en donc, je te dis que je ne t'en veux plus.

Le domestique sorti, Lorsay reprit la parole :

— Messieurs, personne n'a trouvé encore le défaut du Corset de Dorimène. La marquise, qui avait sans doute découvert mon petit stratagème nocturne, m'a rendu la pareille, et Joseph a été l'heureux possesseur d'une soubrette, très blonde à la vérité, mais dont je ne saurais lui envier outre mesure la conquête. Je reconnais parfaitement les cheveux; c'est la quatrième boucle que j'obtiens.

Cette explication donnée, on jugea bon de ne pas insister, et, pendant que les dames jetaient leurs manteaux sur leurs épaules vaguement défardées, Gaspard dit à Fabrice :

— Eh bien! que penses-tu de ceci?

— Je pense, dit Fabrice à voix basse, que Lorsay nous a fort adroitement donné le change. Mais quel malheur que la chambre n'ait pas été éclairée! Joseph nous aurait dit si le Corset de Dorimène est de satin rose ou bleu.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Lilas Noirs

Gaspard, — ce Gaspard, justement, qui soupait, il y a quinze jours, avec Fabrice et l'amant malheureux de la marquise Dorimène, — Gaspard s'était accoudé par une claire nuit d'automne sur le rebord de son étroite fenêtre.

Gaspard, poète lyrique, continuait la tradition un peu démodée de la mansarde.

L'aube parut, toute grise. Une à une, il vit les étoiles se clore, un à un les réverbères s'obscurcir, et tandis que ses yeux descendaient des astres éteints au gaz mourant, sa pensée retombait du ciel sur la terre.

Tout à coup, il se pencha en avant, et parut considérer quelque chose avec la plus vive attention. Qu'était-ce? Un rien, mais un de ces riens adorables d'imprévu et charmants de contraste qui vous emplissent l'âme de rêves, le regard de

Digitized by Google

lueurs, et devant lesquels André Chénier ne pouvait passer sans dire : « J'en ferai un petit *quadro.* »

De l'autre côté de la rue, sur le trottoir, les pieds dans le ruisseau, une entant, une jeune fille peut-être, — car à cause du crépuscule et de la distance, Gaspard ne distinguait les objets qu'avec assez de peine, — arrachait d'un bouquet de lilas fanés, tombé d'une fenêtre, quelques touffes moins flétries et s'en faisait une couronne.

Cette enfant était vêtue le plus misérablement du monde; elle portait une robe de mousseline blanche, sale et déchiquetée, rapiécée de chiffons noirs, maculée de boue, trop courte et décolletée, — une vieille robe d'enfant riche, ramassée dans la rue, cette marchande à la toilette des plus pauvres. Un bonnet de tulle noir, qui au temps de sa fraîcheur avait dû parer la tête blanchie de quelque douairière, lui descendait jusqu'aux sourcils, si bien que les franges d'un vieux ruban qui bordait la sombre coiffure semblaient des ailes de papillon noir posées aux coins de ses yeux. On était au mois de novembre. Paris, ce matin-là, avait pris son uniforme d'hiver, fait de boue et de brume. Il neigeait sur les toits et il pleuvait dans la rue. Les épaules nues de la pauvre petite frissonnaient, verdies par le froid. L'eau du ciel, glaciale, séjournait

Digitized by Google

dans les creux que la misère avait faits sur sa peau maigre, autour de ses os sans chair. Ses pieds nus étaient enfermés, l'un dans un soulier de cuir jaune, l'autre dans une vieille pantoufle, et la fange liquide du ruisseau faisait de petits bouillons noirs autour des chevilles rouges et bleues. La pensée grelottait rien qu'à songer combien la pauvre fille devait avoir froid.

Du froid et de la pluie, elle ne paraissait pourtant pas s'occuper. Tout entière, œil et âme, elle était à la couronne qu'elle faisait. Il fallait voir comme ses mains fouillaient les détritus humides pour en retirer les petites fleurs flétries, avec quel amour elle relevait les touffes penchées et nouait les tiges sèches autour d'une ramille tordue en cercle, — et comme elle était fière de voir la couronne s'arrondir sous ses doigts. De temps en temps, elle la portait à ses lèvres, et les tristes lilas, blancs naguère, noirs de boue aujourd'hui, devaient se purifier et renaître sous ces baisers d'enfant. Il y avait là tout un poème de mélancolie, toute une série d'antithèses douces et navrantes. Cet amour de fleurs, — le premier et le plus chaste des instincts du cœur, qui ressemble à l'amour d'une sœur pour sa sœur, de Ninon pour Ninette, — révélait chez cette fille des rues une vague, une profonde nostalgie des champs.

Il n'en fallait pas davantage pour fournir un

Digitized by Google

prétexte de rêverie à un homme tel que Gaspard.

Qui pouvait être cette enfant ?

A force de considérer la petite chiffonnière, — c'était une chiffonnière sans doute, — et le brouillard s'étant éclairci, il était parvenu à deviner plutôt qu'à distinguer ses traits sans pouvoir encore préciser son âge. Elle était blonde comme un rayon de soleil d'automne, et sa pâleur avait une transparence telle, qu'à voir son profil indécis se dessiner au milieu d'une nimbe de brume, on eût dit une tête de vignette anglaise tracée sur une de ces porcelaines opaques que l'on adapte aux angles des vitres, et vue devant le jour.

Gaspard fit ce que tout poète eût fait en pareil cas : un sonnet. — Rassurez-vous, nous ne le citerons point. — L'ayant trouvé charmant, il se mit en quête d'une feuille vierge où l'écrire. Un exploit d'huissier qui lui avait été signifié la veille se rencontra sous ses doigts ; il le retourna, et sur le dos du rugueux papier traça quatorze lignes. Cela fait, il revint à la fenêtre, la feuille à la main. La petite fille était toujours occupée à faire sa couronne de lilas noirs. Gaspard la regarda quelques instants encore, puis il sentit sa tête s'alourdir, ses yeux se fermer, et je ne sais quel songe enleva sa pensée dans le bleu, tandis que le vent du matin emportait son sonnet dans la rue.

Digitized by Google

Le sonnet, tournoyant dans l'air comme un oiseau blessé, alla s'abattre dans le ruisseau ; et le poète crut continuer un rêve quand, un instant après, brusquement éveillé, il vit entrer dans sa chambre l'enfant à la couronne.

Elle rapportait la feuille envolée ; le timbre et l'épaisseur du papier lui ayant fait supposer qu'il pouvait être de quelque valeur, elle avait voulu le rapporter elle-même.

Gaspard la remercia, surpris, et la considéra longuement.

La petite chiffonnière n'était plus une enfant ; elle avait seize ans, bien que frêle et mièvre, inachevée pour ainsi dire, elle n'en parût pas quatorze au premier abord. Imaginez un bouton mi-clos qui, en avril, mois de printemps pour les autres, mois d'hiver pour lui, attendrait encore sa part de sève épanouissante. Et cependant, s peu femme qu'elle fût, c'était une adorable femme. Ses cheveux blonds d'une impalpable finesse, faisaient songer à ces fils de la vierge qui volètent dans l'air, teints de soleil, et sous ces cheveux d'or pâle, son visage, d'un ovale correct quoique amaigri, avait de douces pâleurs bleues et de doux regards bleus.

Gaspard regardait toujours la pauvre fille, qui rougissait, honteuse d'être examinée ainsi.

Sans doute, à Paris, où les choses d'amour

Digitized by Google

sont un carnaval perpétuel, où tant de boue salit les femmes qui passent, où tant de femmes salissent la boue en passant; sans doute plus d'une sait masquer son cœur comme elle masque son visage, et teindre son âme comme elle teint ses cheveux. Mais cette pensée ne vint pas un seul instant à Gaspard que l'enfant qui était devant lui fût de ces femmes-là. La pureté d'une vierge, c'est comme une étoile; dans quelque ombre qu'elles soient plongées, toutes deux on les devine: elles rayonnent.

— Comme vous me regardez! dit enfin la jeune fille avec un son de voix doux et clair.

Gaspard avait reconnu coquettement placée sur le vilain bonnet noir, la couronne qu'elle avait faite.

— Vous aimez donc bien les fleurs? demanda-t-il.

— Oh oui! je les aime bien. Du temps que j'étais petite, je me levais de grand matin, et quand tout le monde dormait encore, j'allais seule en cueillir dans les champs. A Paris, il n'y a pas de prairies comme chez nous, et les fleurs coûtent trop cher pour que j'en achète... on les prend où on les trouve, ajouta-t-elle en indiquant la rue.

Elle voulut se retirer, mais depuis un instant le ciel était devenu plus sombre et la pluie tombait plus dru. En voyant ces pauvres petites épaules

Digitized by Google

nues, ce corps chétif à peine couvert, Gaspard eut pitié et la pria d'attendre pour sortir que la pluie eût cessé.

— Je veux bien, dit-elle; du reste, ce n'est qu'un nuage, et je ne vous gênerai pas longtemps.

En parlant ainsi, elle s'assit sur une chaise dans un coin de la chambre, Elle se faisait petite et ne soufflait mot, comme pour tenir le moins de place et faire le moins de bruit possible.

La veille, Gaspard avait soupé avant de s'accouder à sa fenêtre. Les restes du pauvre repas étaient encore sur la table, et la petite fille les regardait en tapinois d'un air d'envie.

— Voulez-vous déjeuner avec moi? demanda Gaspard qui s'aperçut de ce manège.

— Oh! monsieur, je n'oserais pas.

— Osez. Voulez-vous?

Il lui prit la main, la fit asseoir devant la table, et s'assit à côté d'elle.

— Comment vous appelez-vous, mon enfant?

· Madeline, monsieur,

— Eh bien, Madeline, mangez et buvez sans façon. Vous m'avez rendu un grand service en me rapportant ce papier qui s'était envolé. C'est bien le moins que vous acceptiez en échange quelque chose de moi.

Madeline se mit à manger avec un appétit d'enfant; le poëte se tut, de crainte de lui faire

Digitized by Google

perdre un coup de dent. Mais, quand elle eut fini de déjeuner, il l'interrogea, lui demandant qui elle était, si elle avait des parents, ce qu'ils faisaient, ce qu'elle faisait elle-même. Madeline hésitait à répondre. Gaspard apprit seulement qu'elle était malheureuse, manquant souvent de pain et de gîte, et qu'il y avait longtemps qu'elle était à Paris, — et qu'elle s'y ennuyait bien, parce qu'elle n'y voyait pas de fleurs.

Ces choses dites, Madeline voulut de nouveau se retirer. Il pleuvait toujours ; son hôte insista pour qu'elle demeurât encore.

— A moins qu'on ne vous attende ? ajouta-t-il.

— Oh ! personne ne m'attend.

— Eh bien, restez.

— Comme vous êtes bon, monsieur !

Elle le regardait d'un air triste et doux.

— Pauvre fille ! se dit Gaspard.

Ce jour-là était le quinze du mois. Il était onze heures du matin. Gaspard se souvint qu'à pareil jour et à pareille heure, douze fois par an, il avait coutume d'aller toucher une somme assez ronde au bureau d'une Revue. Il considérait même cette course mensuelle comme une excellente habitude, que pour rien au monde il n'eût voulu perdre. En conséquence, il endossa son paletot et prit son chapeau. Sa toilette achevée, il vit, en se retour-

Digitized by Google

nant, Madeline endormie, la tête dans les mains, sur le rebord de la cheminée.

— Elle ne s'est peut être pas couchée de la nuit ! songea Gaspard.

Il la prit dans ses bras, et, l'ayant transportée sur son lit, il tira du fond de son armoire une vieille vareuse pour l'envelopper ; le tout si doucement que l'enfant ne rouvrit pas les yeux.

— Ma foi, qu'elle dorme tant qu'elle voudra ! Elle s'en ira quand elle sera éveillée.

II

Il était tard, — minuit environ, — lorsque Gaspard rentra chez lui.

Gaspard avait dîné avec notre ami Fabrice.

Gaspard était gris.

Il ftu stupéfait de retrouver Madeline dans sa chambre.

La petite chiffonnière le salua d'un éclat de rire sonore et vibrant comme un bruit de cristal.

Toutes les femmes ne savent pas rire. Rire est encore plus difficile que pleurer, et Gaspard avait été pendant onze mois l'amant d'une femme parce qu'elle pleurait bien.

Donc, Madeline était restée chez lui. Etait-ce

Digitized by Google

quelle avait voulu le revoir, était-ce qu'elle n'avait pas su où aller ?

Quoi qu'il en fût, Gaspard, le tavel aidant, trouva Madeline encore plus jolie à la clarté de la lampe qu'aux rais de l'aurore ; il attira l'enfant sur ses genoux.

— Veux-tu m'aimer ? lui dit-il à l'oreille.

— Oh ! je vous aime déjà, répondit Madeline.

Gaspard la baisa au front ; mais, comme si le contact de cette peau fraîche et unie lui eût brûlé les lèvres, il se leva brusquement, repoussa la jeune fille, et s'élança hors de sa chambre en s'écriant : « Gredin ! »

III

Lorsque Gaspard entra dans l'atelier de Fabrice, celui-ci était en train de faire ses malles.

— Hein ? tu pars ?

— Oui, demain. C'est une fantaisie qui m'a pris il y a cinq minutes.

— Où vas-tu ?

— En Suisse.

— En Hiver ?

— Raison de plus. La Suisse, en hiver, doit être splendide. Au prochain Salon, mes neiges

Digitized by Google

et mes glaciers feront fureur. Partons ensemble veux-tu ?

— J'y songeais. Mais, Fabrice, continua Gaspard, un conseil.

— Soit.

— Si tu avais une femme dans ta chambre, que ferais-tu ?

— C'est selon. Jolie ?

— Jeune, jolie, et blanche comme une nymphe de l'Albane.

— Mon ami, je suis coloriste, et j'adore Rubens ; néanmoins, pour une fois, je renoncerais à mes opinions artistiques et à mon humeur voyageuse, — je resterais chez moi.

— Mais si cette femme avait seize ans, si c'était une jeune fille ?

— Une vraie jeune fille ?

— Oui.

— Je la prierais de s'en aller.

— Mais si elle était misérable au point d'aller demander l'hospitalité à un ruisseau ou un lit à la Seine ?

— En ce cas, si j'avais de l'argent, je paierais un terme d'avance à mon propriétaire, j'oublierais sur ma cheminée le plus de petites choses rondes que je pourrais, et je partirais demain pour la Suisse — en hiver ! — avec mon bon ami Fabrice.

Digitized by Google

IV

Cinq mois plus tard, vers la fin d'avril, à dix heures du soir, Fabrice et Gaspard revenaient de Genève.

Ils se séparèrent en se promettant de se revoir le lendemain.

Arrivé au coin de la rue Saint-Hyacinthe Saint-Michel, Gaspard cracha un remarquable juron. La maison qu'il avait habitée avait été démolie pendant son absence, et force lui fut de songer à trouver un gîte pour la nuit.

Comme il longeait d'un air réfléchi le mur d'une ruelle, il entendit au-dessus de sa tête comme un petit cri de surprise, et presque en même temps, il sentit quelque chose d'assez lourd lui tomber sur le front et glisser à ses pieds après lui avoir, au vol, égratigné le nez. La nuit était claire et bleue; Gaspard eut à peine besoin de se baisser pour reconnaître la nature de l'objet.

C'était une couronne de fleurs artificielles, de lilas blancs. Ils étaient blancs, ceux-là. Ayant ramassé le bouquet, Gaspard raisonna de la sorte :

— Dieu sous son soleil, les femmes sous leurs doigts, ont seuls ce charmant privilège de faire naître des fleurs. Il était naturel que le créateur

Digitized by Google

partageât avec sa plus jolie créature le secret de sa sa plus gracieuse création. Or, une foule de raisons démontrent jusqu'à l'évidence que Dieu n'est pour rien dans l'éclosion des lilas que voici. Béni soit le ciel! les fleuristes sont hospitalières : je ne coucherai pas à la belle étoile.

Un éclat de rire tombé du deuxième étage dans les oreilles du poète mit un point d'exclamation à la fin de sa phrase.

Quelques secondes après, il frappait discrètement à une porte sur laquelle il avait lu :

MADEMOISELLE BLUET

FLEURISTE

— Entrez ! fit une petite voix.

Gaspard entra.

N'ayant vu personne dans la première pièce, il s'avança résolûment vers une porte à gauche.

Mais au moment de heurter, il s'arrête, stupéfait. Dans un coin de la chambre, il vient de reconnaître sa bibliothèque. Dans sa bibliothèque, il devine ses livres; sur une table, il pressent ses manuscrits. En face de la bibliothèque, il y a un piano, c'est le sien!

— Où suis-je donc? se demande-t-il à lui-même.

— Chez vous, répond Madeline.

Digitized by Google

— Madeline ! s'écrie Gaspard.

C'était Madeline. en effet, mais Madeline embellie de quatre mois de bien-être et de paix, Madeline femme !

— Vous êtes chez vous. Ah ! monsieur Gaspard vous en irez-vous encore ? ajouta-t-elle un peu plus bas.

— Chez moi, dit Gaspard ; non, chez toi !

Et il la serra doucement dans ses bras.

Une heure après, ils étaient chez eux.

Digitized by Google

LA

Femme de Tabarin

Parade

La place Dauphine en 1629.

C'est alors que florissait le poète Clidamant, qui, mal nourri par les Muses, s'était mis aux gages d'un arracheur de dents; le dentiste arrachait, chaque jour une à une, les dents du poète, et le poète proclamait devant les badauds extasiés que l'opération n'avait pas laissé d'avoir quelque chose d'agréable : le trente-troisième jour, n'ayant plus de dents, il se pendit.

Aux volets des maisons sont accrochés des tableaux que des amateurs observent avec minutie. Origine de nos Salons annuels.

Mais la singularité principale de la place Dauphine, c'est la baraque de Tabarin. Pour les besoins du drame qui va être représenté devant vous, elle est disposée comme suit : le tréteau sur lequel l'illustre farceur débite les drogues au profit du sieur Mondor se prolonge de biais, à sept ou huit coudées du pavé de la

Digitized by Google

place. Un éclatant rideau, rouge et vert, agrémenté de figures tabariniques, sert de toile de fond à ce théâtre en plein vent ; à droite, plus bas, au niveau du sol, l'intérieur même de la baraque est visible. Des loques multicolores pendent du plafond, le long de la porte basse, recouverte d'une toile peinte, qui est comme l'entrée des artistes. Des pots de fard et des brosses sur la planchette d'un dressoir garni de vaisselles ébréchées. Le lieu ressemble à la fois à une cuisine et à une loge de comédien. Un escalier en bois vermoulu, de quelques marches, conduit de cette coulisse au tréteau extérieur. Il y a sur un fourneau une marmite pleine de soupe, dont la fumée monte comme un encens vers un chapeau de feutre accroché au mur : c'est le chapeau de Fortunatus. Au dehors, devant le tréteau, des bancs sont disposés pour les élégants de la cour. Car ni les précieux ni les précieuses ne se font faute d'assister parfois aux parades du grand Tabarin, que Molière, selon Boileau, n'a pas dédaigné d'allier à Térence ; et, dès le matin, les fenêtres sont chèrement louées.

Les machinistes sont priés d'imiter, par tous les moyens dont ils disposent, la fraîcheur lumineuse d'une jeune journée de printemps.

Digitized by Google

SCÈNE Ire

(*Dans l'intérieur de la baraque*)

FRANCISQUINE, *aux gros cheveux roux, les bras nus, près du fourneau.* TABARIN, *saoûl. — Tabarin entre par la petite porte basse. Il est évident qu'il vient du cabaret.*

TABARIN

Comme j'étais au banquet,
Bon birolet
Et qu'on dansait à ma noce,
La mère au cousin Jacquet,
Bon birolet
Me dit : Votre femme est...

FRANCISQUINE

Grosse bête! sac à vin! pendard! brute immonde! D'où sors-tu?

TABARIN

Holà! hé! hi! oh! ma petite femme! C'est au cabaret que je suis allé, en compagnie du bon M. Piphagne, qui m'avait dit : « Tabarin, me charo, mi te voglio pregar d'una difficultaë. » Nous avons bu quelques bouteilles en ton honneur, ma petite Francisquine, ma petite Francis, mon joli petit quine, gagné à la loterie de la destinée. Ne

Digitized by Google

me mords point, ne me pince point, car tu sais bien quanto io t'amo!

FRANCISQUINE

Bon! Tu me contes des fagots pour des cotterets. Va, va, double jennin, de par le diable! Va-t'en quérir du vin; cependant je me disposerai à manger mon potage.

TABARIN

Point, mignonne de miel! Je prends des torticolis sous tes petits pieds mal chaussés, comme ce grand cornard d'Herculès, aux pieds de la princesse qui avait une tête de lion empaillé pour cornette de nuit, et je becquète tes ongles fripons, ne plus ne moins que les moineaux becquetaient les raisins de Zeuxis, peintre d'Héraclée.

FRANCISQUINE

Tu as appris tous ces beaux discours dans la compagnie du seigneur Mondor, et pour moi, je n'y entends goutte.

TABARIN

Tu veux que je te parle autrement? Ecoute-moi, chérie. Le bouffon, l'ivrogne, n'est plus; regarde l'homme, et sois bonne pour lui. Je t'aime ardemment, j'ai cette folie. Je t'ai rencontrée un jour, endormie la tête près du trottoir, avec tes

Digitized by Google

grands cheveux roux défaits; il m'a semblé que le soleil était tombé dans le ruisseau. Je t'aime. Tu fais de moi ce que tu veux. Comme je suis célèbre, il y a des femmes, peut-être, et des plus riches, qui auraient bien voulu de moi. Mais je t'aime. Tes grands yeux ronds, ton nez qui se retrousse et qui a l'air d'un oiseau posé sur ton visage la queue en l'air, ta bouche qui s'ouvre toute grande et qui baise mes lèvres comme on avale une cuillerée de soupe, tout cela, et, tiens, tes bras nus, trop gras, me charment. Je suis un paysan, au fond. Ma souquenille, vois-tu, c'est une blouse. La parade, le fard, le chapeau de Fortunatus, c'est pour les autres que ma bêtise fait rire; pour toi, je suis un niais, sans le faire exprès. Ote ma perruque, caresse mes cheveux. Veux-tu des pendants d'oreilles en or? Je t'en donnerai, et un collier de perles aussi. Quand nous aurons gagné beaucoup d'argent, nous partirons. J'achèterai une terre, comme un honnête homme. Nous aurons des voisins qui seront jaloux. Quand tu passeras, ils diront : « Voilà la femme de .M. Tabarini! » Car j'aurai quitté le nom de Tabarin. Je n'aurai plus d'or aux galons de mon haut-de-chausses, mais tu en auras dans ta poche. Parce que je t'aime. Laisse-moi t'embrasser le cou. Tu n'as pas reprisé ta chemise, là, devant; tu as bien fait, c'est plus joli. Mais toi, tu ne

Digitized by Google

m'aimes pas. Sais-tu bien, que souvent, lorsque nous jouons la farce où Tabarin, qui revient de la campagne, trouve un galant auprès de sa femme, sais-tu bien, que souvent, je crois que ce malheur pourrait m'arriver un jour, en effet? Il y a un garde de monseigneur le cardinal qui rôde quelquefois par ici. Il me semble que je l'ai vu l'autre soir entrer par cette petite porte. Mais non, j'avais bu, j'avais été au cabaret, avec Piphagne. Tu as un bon cœur, tu ne voudrais pas me rendre malheureux. Ta chemise, comme cela, c'est très joli; tu as engraissé, chérie!

FRANCISQUINE

Dis que je suis une nourrice, tout de suite! Allons, mange ta soupe.

TABARIN

Oui, si tu veux (*Il la baise sur les lèvres, pendant qu'elle mange elle-même.*) Oh! la bonne soupe! la bonne soupe! C'est comme du sucre brûlé.

SCÈNE II

(*Sur la place*)

TÉLAMIRE

Se retournant et repoussant du talon sa jupe

Mais voyez donc quelle équipée! Et n'est-ce

Digitized by Google

point un grand fou que ce Polyandre qui nous conduit parmi les petites gens, pour entendre les Questions d'il signor Tabarini ?

LA PRINCESSE PHILOXÈNE

Il est tout à fait certain, que si je n'avais point sur le visage ce touret qui me dérobe aux curiosités du populaire, je ne manquerais pas de rougir étrangement...

THÉODAMAS

De sorte que le jardin de votre visage se fleurirait, Philoxène, de quelques roses de plus !

POLYANDRE

Vous moquez-vous, mesdames ? Les plus honnêtes gens ne dédaignent point de s'encanailler quelquefois, et les déesses peuvent avoir le caprice de descendre sur la terre.

AMALTHÉE

Eh ! voyez ce petit homme qui porte un singe sur son dos ! Ne vous paraît-il pas que le singe ressemble à monseigneur le cardinal ?

THÉODAMAS

De tout point. Mais si nous ne nous hâtons de prendre place, les badauds auront bientôt envahi les bancs et chaises que voilà.

Digitized by Google

TÉLAMIRE

Est-il vrai que quelquefois le seigneur Tabarin offense l'honnêteté dans ses propos burlesques, et que nous puissions avoir lieu de nous plaindre de la témérité de ses folâtreries ?

LA PRINCESSE PHILOXÈNE

Il ne serait que prudent peut-être de le faire prévenir qu'il aura affaire à des personnes de qualité, afin qu'il ne dépasse point, devant nous, les bornes de la bienséance. Pour moi, il est des syllabes dont je ne saurais endurer l'incongruité.

ARTABAN

Par mon épée ! Il ferait beau voir que ce vilain s'émancipât outre mesure, et se hasardât, moi présent, à user de discours grossiers et propres à étonner, mesdames, la pudicité de vos oreilles. Mais voici que le rideau s'entr'ouvre, et il signor Tabarini lui-même se montre à vos yeux, coiffé de son illustre chapeau.

(Les précieux et les précieuses sont assis. Une grande foule de populaire, bourgeois, filles, tire-laine, parmi lesquels des gardes et des mousquetaires, occupe tous les coins de la place. Des cris se font entendre « Tabarin ! Tabarin ! » *Le baladin salue, la parade va commencer.)*

Digitized by Google

SCÈNE III

LES MÊMES, TABARIN, *sur le tréteau,*
FRANCISQUINE, *dans la baraque.*

TABARIN

Oh ! oh ! voilà, ce me semble, des personnes que je n'ai point coutume de voir, et de qui les poches ne sont point aussi vides que les miennes, à en juger par la richesse de leurs habits ; je vendrai aujourd'hui plus de drogues que je n'en vends d'ordinaire en deux ans.

Nobles dames, nobles seigneurs, coquettes et cornards ! Et vous, assemblée illustre d'imbéciles, de niais et de filous, ducs de la Samaritaine, courtisans du Roi de Bronze ! ce n'est point vous que j'amuserai par les métamorphoses de mon incomparable chapeau, par des questions saugrenues, et telles autres facéties. *Paulo majora canamus,* comme dit mon maître Mondor.

La vérité est que je suis féru d'amour, et ce, pour ma femme Francisquine. O vive l'amour ! Vive le phénix des amants ! Le petit Cupidon est entré si avant dans ma poitrine, que je ne puis plus vivre sans donner quelques allègements à mes flammes ; et le feu me transporte de telle façon, que je ne sais plus que cracher poésie.

Digitized by Google

Mais Francisquine est une petite friquette, et il se pourrait bien qu'elle m'en eût donné pendant que j'étais aux champs. Ah ! cavalières ! mousquetaderès ! bomba bas ! canonès ! morions et corseletès ! Si quelque veillaco s'était avisé de lui déranger la jupe, me donne au diable si je ne lui relance le limosin comme il faut !

(Dès le commencement de la parade, un soldat, un garde du Cardinal, est entré par la petite porte dans l'intérieur de la baraque. Francisquine lui a sauté au cou ; il s'est assis, d'abord, auprès d'elle, puis il l'a prise sur ses genoux, et maintenant il joue avec la chemisette que la femme de Tabarin a oublié de raccommoder.)

Holà ! Francisquine, holà ! Serait-ce que tu es morte, ma petite poularde, puisque tu ne réponds pas à ton petit mari ? M'est avis qu'elle est peut-être dans la chambre d'à côté, et avec votre permission, nobles seigneurs, je soulèverai ce rideau, afin qu'elle m'entende plus aisément.

(Tabarin, continuant la parade, soulève, en effet, le rideau, et tout à coup pousse un grand cri ! car le pauvre homme vient de voir sa femme assise, et riant, sur les genoux du garde. L'amant brusquement s'enfuit. Tabarin laisse retomber la tenture et demeure sur le tréteau, immobile et blême.)

Miséricorde ! Ce n'est plus un jeu ! Francisquine ! Je l'ai vue ! Là, chez moi, sur la chaise...,

Digitized by Google

et cet homme qui l'embrassait... Ah! mes bonnes dames ! mes bons messieurs ! Il n'y a plus de farce, il n'y a plus de Tabarin ! Je suis un pauvre homme... Je l'aimais tant... Ah ! ma femme ! ah ! la gueuse ! ah ! mon Dieu, ma Francisquine !

(Tabarin se laisse tomber sur le bord du tréteau, et pleure à chaudes larmes.)

TÉLAMIRE

A vrai dire, les tacéties de ce bouffon ne sont point aussi grossières qu'il était permis de le redouter ; et il a eu, surtout dans la dernière partie de son monologue, des sanglots qui ne laisseraient point que de faire honneur au plus industrieux comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

THÉODAMAS

Je ne serais point éloigné d'imaginer que, surexcité par la présence d'un public nouveau pour lui, il a voulu s'en rendre digne par des efforts jusqu'alors inaccoutumés et se hausser de l'état de bouffon jusqu'à celui de véritable acteur.

LA PRINCESSE PHILOXÈNE

Il y a quelque apparence de vrai dans le soupçon qui vous est venu. Mais prêtons l'oreille, s'il

Digitized by Google

vous plaît, à la parade, car voici que le seigneur Tabarin a relevé la tête.

(Pendant ce temps, dans la baraque, dont les spectateurs ne peuvent voir l'intérieur, Francisquine se tient, terrifiée près du fourneau, car elle a entendu le cri terrible de son mari.)

TABARIN

Arpentant le tréteau à grands pas

Mais cette femme, pour moi, c'était tout! Savez-vous pour qui je vendais des drogues, pour qui je recevais des coups de pied au derrière? C'était pour elle, pour elle seule. Pour qu'elle fût une femme heureuse, j'avais presque cessé d'être un homme; et, tout à l'heure encore, je le lui disais. Ah! la ribaude! Maintenant, pendant que je suis là, histrion stupide, elle embrasse cet homme et se fait embrasser. Oh! je les tuerai tous deux, je les tuerai. A vous, quand on vous prend votre femme, il vous reste tant de choses! A moi, sans elle, que me reste-t-il! Rien. Ah! le paysan, l'homme du peuple, la brute, si l'on veut, sort du baladin! Je veux les tuer, vous dis-je, et après je leur mangerai le corps.

TÉLAMIRE

Bien que cette douleur s'exprime en termes un peu grossiers, on ne saurait dissimuler qu'elle a

Digitized by Google

quelque chose d'émouvant et qu'elle serait de nature à plaire aux gens de goût, si elle était traduite en strophes tragiques, ornées de pointes concordantes.

TABARIN

toujours sur le tréteau, les yeux hors de la tête, effrayant

Mais une épée, une arme quelconque, est-ce que j'en ai ? On n'assassine pas avec une batte d'arlequin, et il faut que je tue, pourtant. Se j'avais un pistolet, il serait de paille, comme dans la chanson. Miséricorde du ciel ! Est-ce qu'il faudra que je les tue avec les ongles et les dents ?

ARTABAN

Il y a quelque chose de superbe dans son air, et le drôle, après quelques leçons, figurerait à miracle un héros de tragédie.

TABARIN

Vous qui parlez, oui, vous ! là-bas, donnez-moi votre épée. Mordieu ! donnez-la moi, ou je m'en vas la prendre.

TÉLAMIRE

Vous ne nous aviez point prévenus, Polyandre, qu'il nous serait donné un rôle dans la parade. Mais, puisqu'il le faut, allons, Artaban, prêtez à

Digitized by Google

ce farceur votre glaive invaincu. Sa comédie, à ne vous rien céler, commence à me divertir singulièrement.

(Artaban se lève, s'approche du tréteau, tire son épée et la remet à Tabarin.)

TABARIN

Ah ! vous, monsieur, merci.

(D'un geste, il écarte le rideau et bondit dans l'intérieur de la baraque, se précipite sur sa femme, qui veut fuir et qui crie, lui enfonce l'épée dans la gorge, la retire sanglante, remonte épouvanté, à reculons, l'escalier qui conduit au tréteau, et reparaît devant le public, levant au ciel la lame d'où tombent des gouttes de sang, et si pâle, si terrifié et si terrifiant, qu'un cri d'admiration s'échappe à la fois de toutes les bouches, et que précieux et précieuses, bourgeois, clercs, filles et tire-laine, toute la foule, éclate en un tonnerre d'applaudissements ! Puis Tabarin laisse choir ses bras, et tombe à genoux, hébété, pendant qu'on applaudit de plus en plus.)

TABARIN

avec des bégaiements

Ah ! misérable ! Tu l'as tuée ! Francisquine ! Ta petite Francis ! Ton petit quine ! Ah ! misérable ! *(Il regarde l'épée et la prend à deux mains.)* Ah ! lame de malheur ! *(Il la brise contre son ventre.)*

Digitized by Google

TÉLAMIRE

N'ayez point d'inquiétude au sujet de votre épée, Artaban. Les bateleurs ont coutume de changer les objets qu'on leur confie, lorsqu'ils seraient dans la nécessité de les gâter de quelque façon que ce soit.

(Cependant, dans l'intérieur de la baraque, Francisquine n'est point morte. Saignante, la main sur sa plaie, elle se traîne vers le petit escalier, le monte péniblement, et se trouve enfin sur le tréteau, devant toute la foule, pareille à un animal blessé, haineuse et hagarde. Tabarin, abîmé dans l'horreur, ne l'a ni vue ni entendue venir. Elle s'imbibe la main de sang dans sa blessure et, brusquement, elle en barbouille les lèvres de son mari. La foule respire à peine. L'admiration est telle qu'on oublie d'applaudir.)

TABARIN

Ah! toi! toi! toi! Oui, ton sang, je veux le boire! Donne, encore! Je l'aime! Je suis affreux, je t'ai fait du mal. Ne meurs pas! Pardon! Tu comprends, je t'avais vue... avec l'autre... mais ce n'est rien, j'ai eu bien tort... Ne va pas mourir! Ah! ma petite colombe, baise-moi... ne t'en vas point! Dire que tu souffres, et que j'en suis la cause! Ce n'est pas grave peut-être, je n'ai pas osé appuyer. Un médecin! Allez chercher un médecin! Mais, tas de misérables! vous ne voyez

Digitized by Google

donc pas que c'est vrai, et qu'elle meurt? Tu me regardes avec des yeux terribles. Veux-tu que j'aille te chercher le garde, dis? Pourvu que tu ne sois plus fâchée, qu'importe à qui tu souries? Veux-tu me tuer, toi aussi? Il reste encore des morceaux de l'épée; tiens, prends! Mais, tiens, vois, c'est très pointu, prends donc! Ah! chérie!

(Toutes les bouches sont béantes. Quelques yeux pleurent. « Voilà une fort agréable comédienne, *dit Télamire*; et ne croirait-on pas que le sang est du sang véritable? *Cependant Francisquine, claquant des dents et râlant, a saisi le tronçon d'épée que lui tendait Tabarin; elle rampe, les yeux hors de la tête, hideusement pâle, vers son mari, toujours agenouillé, qui déchire sa souquenille et offre sa poitrine nue. Mais, au moment où la main va frapper, la face se contracte dans une convulsion suprême, et Francisquine retombe à plat ventre, la tête sur les genoux de l'homme. Elle le mord à la cuisse, puis tout son corps se tend.)*

FRANCISQUINE

Canaille! *(Elle a rendu l'âme. Des bravos, des cris, des trépignements retentissent de toute part. Les gens de cour eux-mêmes sont émus et debout; et toute la gloire tumultueuse qu'un comédien peut envier environne le misérable histrion.)*

ARTABAN

Ah! par les dieux immortels! on ne saurait rien

Digitized by Google

voir de plus parfaitement joué. Daignez agréer, chère Télamire, que j'offre votre bouquet de roses, moins fraîches, je le confesse, que celles de votre teint, à cette admirable comédienne...

(Artaban s'approche, le bouquet à la main. Mais, de près, il voit le sang qui coule en effet, comprend tout, recule, plein d'une brusque horreur, et son effroi, en un instant, se communique à la foule.)

TABARIN

debout, avec une voix de tonnerre

Les exempts ! les exempts ! J'ai tué ma femme
Qu'on me pende !

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

Noces de Frédérick

C'est à vous, mon ami, que je dois de connaître cet homme singulier. Vous souvient-il de la première rencontre que j'en fis, grâce à vous?

C'était à la campagne, dans votre si charmante habitation de L***. Il y avait là de grands chasseurs; moi, je ne le suis guère, et tandis qu'ils allaient en foule battre les taillis où pullulent les bêtes, je demeurais au logis, curieux de feuilleter votre riche bibliothèque.

Cependant le nombre de vos hôtes s'accrut bientôt d'un nouveau personnage; c'était un homme pâle et chétif, très pâle et très chétif.

Bien qu'il parût âgé de trente-cinq ans au plus, ses cheveux étaient blancs. Il survint à L*** comme nous allions nous mettre à table. Dès le premier abord, il m'intéressa vivement, et, quand il me fut présenté, je répétai son nom à par moi, de manière à ne pas l'oublier.

Digitized by Google

Frédérick était, comme moi, peu accoutumé aux rudes exercices de la chasse; comme moi, curieux de livres rares et de gravures avant la lettre; si bien que, chaque soir, lorsque les chasseurs haletants revenaient en tumulte, ils nous trouvaient, l'un et l'autre, plongés dans quelque lecture, devant la cheminée de la salle basse, en face d'un petit feu que les humidités de l'automne rendaient déjà nécessaire.

Quinze jours écoulés, une agréable familiarité s'établit entre Frédérick et moi. Quand il me fut permis de lire dans son âme, j'éprouvai des surprises sans égales; pour si étrange que fût son extérieur, je n'avais point été préparé à des découvertes semblables; et chaque fois qu'il m'offrait l'occasion d'explorer sa nature très compliquée, j'avais des étonnements analogues à ceux d'un homme de sang-froid auquel il serait donné d'analyser, jusque dans leurs moindres détails, les rêves d'un mangeur de hachisch.

— Il est certain, me disait-il un jour, que le néologisme *sensitivité* serait merveilleusement applicable à la faculté maladive qui distingue mon tempérament. Les hommes, les événements, les choses, m'impressionnent d'une façon profonde et spéciale. J'éprouve pour les objets repoussants une horreur inconnue aux autres hommes, et cette horreur se trahit par des signes physiques en

Digitized by Google

général très ridicules; les aspects agréables me troublent aussi au-delà de toute mesure : là où vous sourirez à peine, j'éclaterai de rire. L'exagération est en moi : ce que je ressens, vous le ressentirez, mais beaucoup moins fortement. Je ne vais pas à la chasse; savez-vous pourquoi? Les coups de fusil m'effraient. Entendez moi : ce n'est point le péril résultant d'un coup de fusil qui m'inquiète; je me rends parfaitement compte des situations et je sais que je ne cours aucun danger; d'ailleurs, j'ai été marin, je pousse souvent le courage jusqu'à la témérité, et s'il fallait attendre la mort devant une carabine braquée, je l'attendrais. Non, ce que je crains, c'est le bruit! c'est la commotion imprimée aux nerfs de l'oreille, c'est le soubresaut physique indépendant de la volonté. De même, le rire d'une personne joyeuse, c'est-à-dire le signe extérieur de la joie, m'émeut bien plus que ne le pourrair faire la cause de cette joie, si elle m'était dévoilée. Vous devez comprendre les désagréments auxquels m'expose une pareille manière d'être. Je découvre des choses anormales, très gaies ou très lamentables, là où il n'y a rien que de très naturel. Si je vous racontais ma vie, vous ne la jugeriez sans doute ni plus ni moins remarquable que celle de tout le monde; à mes yeux, elle est la plus fantasque que jamais homme ait vécue. Puis, je dois

Digitized by Google

l'avouer, j'ai l'effroi instinctif du surnaturel. Je ne crois certes point aux apparitions nocturnes, aux fantômes voilés de blanc, mais ma nature physique les redoute. Tenez, à cette heure, je suis certainement très calme et très rassis. Eh! bien, les mots que je viens de prononcer m'ont tellement disposé à la crainte que, s'il vous arrivait de crier par jeu : « le diable, voici le diable! » tout en étant bien convaincu du ridicule de votre avertissement, je me hâterais, oh! oui, je me hâterais de fuir à toutes jambes! »

En parlant ainsi, Frédérick avait le frisson.

— Mon cher ami, lui dis-je, vous êtes un homme surprenant, et je serais curieux de connaître l'histoire de votre vie.

— Ce serait trop long, répondit-il, et d'ailleurs ennuyeux, mais je veux bien vous raconter une de mes aventures les plus récentes. Peut-être vous semblera-t-elle fort simple; moi, j'ai cru y reconnaître l'intervention d'une horrible fatalité.

. . . .

J'étais à Paris, il y a deux ans. C'était un vendredi. Remarquez que c'était un vendredi. Je descendais la rue des Martyrs.

La fantaisie me prit (à coup sûr je ne saurais dire pourquoi) d'aller consulter une tireuse de cartes qui logeait en ce temps rue Olivier, et dont récemment un de mes amis m'avait vanté la

Digitized by Google

science. Arrivé devant la porte, j'hésitai. « Si cette femme, pensais-je, me prédit quelque chose de fâcheux, je sortirai de chez elle dans une horrible inquiétude d'esprit. » Le démon me poussa. J'entrai. J'avais à peine monté les premières marches de l'escalier, lorsque je rencontrai une jeune fille qui descendait et dont la beauté me frappa. Je me rangeai pour la laisser passer, puis je repris mon ascension La tireuse de cartes me reçut fort bien et m'offrit sur-le-champ de me faire l'expérience de son habileté. J'y consentis. Elle étendit sur une table verte le jeu révélateur et marmotta d'abord quelques paroles insignifiantes. Puis, à un moment donné, elle se leva.

— Vous avez rencontré une jeune fille sur l'escalier? s'écria-t-elle.

— Il est vrai, répondis-je.

— C'est étrange. Ecoutez-moi. Vous ne serez jamais le mari de cette enfant.

— Je ne la connais point.

— Vous ne lui parlerez jamais; elle ne vous parlera jamais.

— Rien de plus naturel.

— Vous ne la reverrez jamais.

— Evidemment.

— Enfin, elle mourra; oui, elle mourra, dans cette maison, bientôt, bientôt, demain, peut-être.

Digitized by Google

Oui, demain; certainement, demain! Et cependant...

— Et cependant?

— S'il se passait entre ma fille et vous ce qui se passera entre cette femme et vous, oh! je crois que je tuerais ma fille!

— Madame, dis-je alors, vous avec des emportements de mauvais goût, et je ne viendrai plus vous voir.

Je me retirai sans tarder, en laissant une pièce de cinq francs sur la table.

Vous croyez, n'est-ce pas, que je perdis bientôt le souvenir des paroles de cette sotte, et qu'elles n'occasionnèrent aucun changement dans ma vie? Loin de là. Chaque nuit j'avais des cauchemars effroyables; la tireuse de cartes m'apparaissait et répétait dans l'ombre sa prédiction. Je m'inquiétais beaucoup de la manière dont cette prédiction se réaliserait; les contradictions qui s'y rencontraient me la faisaient voir plus mystérieuse, mais non moins redoutable. Au bout de quelques jours, elle fut ma pensée unique. Je ne travaillais plus. Je mangeais à peine, et cela aux heures les plus fantasques. Je me brouillais avec des amis que j'oubliais de saluer dans la rue.

Je résolus alors — vous savez que je suis peintre — de faire un voyage en Normandie, le sac sur le dos. Dès ma décision prise, je partis.

Digitized by Google

Un soir, vers neuf ou dix heures, ayant marché une partie de la journée, je me croyais assez proche d'un petit village où je devais passer la nuit; mais je m'étais égaré sans doute, car je continuai mon chemin pendant longtemps, sans rencontrer aut e chose que des habitations éparses. Une pluie survint, très violente, je me mis en quête d'un abri. Il n'y avait devant moi que la grande plaine sombre, toute nue. Je marchai encore. Une masse noire surgit à l'horizon; je pressai le pas, je l'atteignis. Selon toute apparence, c'était une auberge; la porte de la cour était ouverte et cette cour était pleine de charrettes qui parmi les ténèbres revêtaient à mes yeux des formes fantastiques. Vous vous imaginez sans doute que je me hâtai de frapper à quelque contrevent, d'éveiller quelqu'un, et de demander un gîte? En effet, cela eût été tout simple. Dans une auberge, on peut se permettre de déranger les gens, à la condition de les bien payer. Ce plan, je le conçus, mais je me gardai bien de le mettre à exécution. Cogner contre des planches vermoulues, qui peut-être auraient rendu un bruit sinistre; faire lever des gens profondément endormis; me trouver en face d'une servante rechignée qui n'aurait pas manquée de me recevoir fort mal; tout cela formait un ensemble d'extrémités épouvantables auxquelles je voulus me soustraire à tout prix. J'entrevis plus favo-

Digitized by Google

rablement la perspective de dormir sous un hangar, parmi la paille, de m'exposer à être considéré le lendemain comme un vagabond par tous tous les gens du lieu, que celle très satisfaisante de me coucher dans un lit confortable, après avoir agité un volet et fait venir une servante.

Telle est ma nature, qui me pousse à subir des ennuis véritables et à affronter de réels dangers plutôt que de braver des gênes insignifiantes. Cependant la pluie redoublait; il n'y avait pas de hangars dans la cour; je m'étendis dans une charrette; l'eau passait à travers la bâche et je recevais sur la tête le jet d'une gouttière insupportable.

Je fis une nouvelle exploration. Un grand carrosse noir était là, qui me parut avoir quelque analogie avec les véhicules où les boulangers des villes enferment le pain pour le porter à domicile. Je fis le tour de cette voiture; elle était close de toute part; mais en tâtant l'arrière-train je découvris une serrure. Par un hasard miraculeux, les deux battants se disjoignirent. O contradictions d'un tempérament ridicule! je puisai l'audace de crocheter une porte dans la crainte d'en faire ouvrir une autre.

Je jetai les yeux dans l'intérieur de la voiture; elle me parut très profonde. Avec de grands efforts, je me hissai tout entier jusqu'à l'ouverture, et, avançant à plat ventre, je me logeai, tant

Digitized by Google

bien que mal. Un objet très dur, qui était dans le fond, me servit d'oreiller, et bientôt je m'endormis d'un sommeil pacifique.

Tout à coup, je m'éveillai, j'avais peur! j'avais peur! Mes cheveux se dressaient, mes dents claquaient, j'avais peur! de quoi? Pourquoi? Impossible de le découvrir. Je me rappelais très clairement tout ce que j'avais fait : j'avais ouvert une voiture, je m'étais couché dedans, je m'étais endormi. D'où provenait cette crainte horrible, intolérable? Etait-ce le bruit de la pluie sur les toits qui m'effrayait? Etaient-ce les sanglots du vent, ou la nuit, ou la solitude? Oh! avec quelle ardeur je désirais le jour, le jour qui allait me délivrer! Et le jour ne venait pas. Viendrait-il seulement? Pourquoi ne sortais-je pas de ma niche, allez-vous dire? Parce qu'il m'eût été impossible de faire un seul mouvement, parce que mon corps était pétrifié, parce que j'avais peur! Le jour ne venait pas encore, et cependant il y avait longtemps, oh! bien longtemps que j'étais là. Alors je me fis cette réflexion, que le jour devait avoir paru, mais que la porte de la voiture s'était refermée sous le vent. Je réunis mes forces pour lancer un coup de pied vers le fond; le bois cria, la lumière m'envahit. O incomparable terreur! J'avais passé la nuit dans l'une de ces horribles voitures noires et vertes dont on use pour le trans-

port des cadavres; j'avais dormi la tête appuyée sur un cercueil de plomb. »

Frédérick, haletant, fit silence.

— Une heure après, reprit-il lentement, je m'informai auprès d'un homme habillé de noir qui avait passé la nuit dans l'auberge et qui était le cocher de cette voiture. Le corps contenu dans le funèbre véhicule était celui d'une jeune fille morte à Paris, rue Ollivier.

Tel fut, mon cher ami, le récit de cet homme; à peine était-il achevé, que les chasseurs envahirent la salle, et ce jour-là, je m'en souviens, vous aviez tué quatre lièvres.

Digitized by Google

LA

Vengeance de Milady

Milady M... n'a de réellement anglais que ses chevaux, son groom et son mari.

Elle tient beaucoup à son groom et à ses chevaux, très peu à milord M...

Quand une femme, une ou deux fois, a trompé son mari pour un ou deux sots qui ne le valaient pas, l'habitude lui rend un amant aussi indispensable que le sont un métier et une boîte à ouvrage à ma petite cousine quand elle brode. Désormais il lui faut, et sans cesse, près d'elle, la vie d'un homme pour tramer ou broder ses fantaisies cruelles, le cœur d'un homme pour pelote où enfoncer les aiguilles de ses taquineries. Quelquefois, il est vrai, par caprice ou par ennui, elle se débarrasse tout à coup de l'amour et de l'amant. De même ma petite cousine, lasse d'avoir vingt fois refait la même fleur rose et verte, brusquement

Digitized by Google

se mutine, frappe du pied et ferme sa boîte; ce qui n'empêche point que, le lendemain, blottie dans l'embrasure de la fenêtre, l'aiguille de bois en main, on la retrouve plus que jamais attentive; seulement le dessin de sa broderie est changé. Du reste, ainsi que l'on brode sans y penser, on a un amant sans l'aimer; ces petites distractions de tête laissent toute liberté de cœur. La femme qui, un jour de pluie ou de bal remis, a jeté son amant à la porte de sa vie et de son boudoir, le soir même de ce jour réparera la brèche faite à ses habitudes et remplira la place vide de son ottomane, à moins qu'elle ne préfère voir l'ennui se glisser dans son existence comme un lézard dans les trous des ruines inhabitées. Et c'est vainement qu'elle voudrait tenir la bride à ce cheval de manège qu'on appelle l'habitude; si elle essayait de lui résister, bientôt, la force de l'un croissant en proportion des efforts négatifs de l'autre, bientôt, en trois jours, vaincue, au lieu d'un amant elle en prendrait deux!

Milady M... est si bien convaincue de l'inutilité de toute résistance, qu'elle n'a jamais songé à en faire. C'est une femme dont le cœur a du bon sens. Ne pouvant se dérober à certaines exigences elle s'y soumet de bonne grâce. Comme elle est très riche et d'excellente naissance, l'opinion des ens ne l'inquiète guère. Quant à son mari, il

Digitized by Google

voyage au printemps, dort en été, chasse en automne, et joue la bouillotte en hiver.

La crainte de ce vide morne qui se produit autour d'une femme sans amour est si grande chez elle, que l'idée seule l'en fait frissonner de ses tempes roses à ses pieds blancs; elle se résignerait à faire un mauvais choix plutôt qu'à n'en pas faire. Elle a horreur de l'interrègne; pour l'éviter, elle irait, en cas d'urgence, jusqu'à enfreindre la loi salique. Parfois même, tant elle a zèle et terreur! elle dispose, comme s'il était défunt, des dépouilles d'un amour qui râle seulement. Douleur hâtive, elle porte le deuil d'un vivant. Consolation prématurée, les baisers d'une autre bouche boivent sur ses joues des larmes qu'elle n'a point encore motif de pleurer; et tel se croit successeur légitime qui n'est qu'usurpateur.

Le matin où commence cette histoire, milady M..., blanche et blonde comme une vapeur dorée par le soleil, sommeillait encore parmi des nuages de soie et de dentelles, lorsqu'une femme de chambre entra sur la pointe du pied, fit bâiller discrètement les rideaux des fenêtres, et remit une lettre à sa maîtresse. Milady, très lentement, rompit le cachet, se frotta les yeux avec beaucoup de grâce et lut, non sans surprise, le billet que voici :

Digitized by Google

« Milady et chère Juliette,

« Dans deux heures, il y aura cinq semaines que j'ai mis pour la première fois mes lèvres au bout de votre gant, un gant à la nuance indécise et charmante, comme il n'y en a que sur vos mains.

« Dans deux heures aussi, il y aura exactement un mois que vous avez laissé tomber pour la première fois vos doigts nus sous mes baisers, de petits doigts à la blancheur rose, comme il n'y en a que dans vos gants.

« Vous aviez mis une semaine entière à vous déganter, semaine charmante, toute remplie des impatiences de l'attente et des coquetteries de l'incertitude.

« Après ces huit jours, manière de stage usité entre gens qui savent vivre, mais qui ne savent pas aimer, le charme se dissipa peu à peu, et nous avons cessé de nous plaire dès le soir où nous nous sommes plu définitivement.

« Bientôt, chère Juliette, nous nous détesterions; tu ne manquerais pas de conter à madame X... ou à madame Z..., mille choses de nature à compromettre mon avenir auprès d'elles; de mon côté, peut-être, je calomnierais tes cheveux ou tes dents, ce qui te nuirait dans l'estime de M. de B... De grâce, mylady, évitons ce dénoûment ridicule, et cessons de nous aimer, de peur de nous haïr.

« Adieu. « AURÉLIEN DE P. »

Digitized by Google

— L'impertinent! dit milady Juliette, quand elle eut achevé de lire.

Elle se laissa glisser de son lit et nicha ses petits pieds roses dans les mules de satin bleu que lui présentait Mariette.

— On avait raison, reprit-elle, il est amoureux ou de cette petite des Bouffes qui a des yeux tout drôles.

Elle fit un pas et bâilla tendrement.

— Au fait, continua t-elle, Aurélien n'a pas eu mauvais goût. Elle est fort belle cette petite. Mariette, mon chocolat! Elle a les cheveux noirs. C'est très joli. Comment me vengerai-je?

Et milady, mi-vêtue d'un peignoir de malines, souriant, non sans quelque malice, à la délicieuse image de femme que lui renvoyait un grand miroir placé en face d'elle.

Pendant ce temps, que faisait Aurélien de P...? Il déjeunait d'un merveilleux appétit, en compagnie de mademoiselle Eusèbe, cette petite des Bouffes, que distinguent des yeux très drôles, selon l'expression de milady.

Aurélien de P... a vingt-six ans et cinquante mille livres de rentes.

Il fume de véritables havanes et monte des arabes pur sang.

Il s'habille chez les meilleurs tailleurs de Londres.

Digitized by Google

On s'expliquera difficilement qu'avec tant de mérites et l'expérience qu'ils avaient dû lui valoir, M. de P.... ait pu se rendre très grièvement épris de la petite Eusèbe. Il est vrai qu'elle est adorable avec son corps souple et membru de minette qui se pelotonne, ses chairs blanches où luisent des reflets d'argent doré comme dans une jatte de lait exposée au grand soleil, ses lèvres charnues, d'un rouge de morsure, et ses paupières napolitaines, taillées dans le zeste d'une orange; mais beaucoup d'autres l'avaient admirée sans l'aimer; et c'est une fille peu célèbre, absurde au théâtre, médiocre à souper, parlant peu, mangeant beaucoup, et dont on s'accorde à dire qu'elle a le homard triste.

Le fait est, cependant, qu'il l'adorait au point de se montrer avec elle dans les avant-scène découvertes, de la conduire au bois dans sa voiture, d'en être jaloux avec frénésie et de lui avoir donné son petit hôtel de l'avenue de Marigny, charmant comme un pavillon de favorite avec ses vitres peintes et ses balcons légers où fleurissent des lauriers du Bengale mêlés à des cactus de Chine. De son côté, Eusèbe était très amoureuse d'Aurélien; elle s'était rangée; elle avait cessé de voir quelques-unes de ses amies un peu trop compromettantes; de telle sorte que, ridicule ou non, M. de P... se trouvait heureux, et rien

Digitized by Google

ne manqua plus à son bonheur le matin de sa rupture définitive avec milady, mademoiselle Eusèbe, en échange de ce sacrifice, ayant poussé la condescendance jusqu'à promettre de ne plus tutoyer son coiffeur.

Mais quoi? il n'est pas de bonheurs éternels. Le lendemain soir, M. de P... trouva dans la chambre d'Eusèbe une canne qui n'était pas à lui. Une canne, indice révélateur. Interrogée, Eusèbe dit : que tu es bête ! et l'on parla d'autre chose. Mais Aurélien n'était plus tranquille.

Quelques jours après, il vit au bras de la petite un bracelet qu'il ne lui avait pas donné. C'était un bijou de prix, remarquable surtout par un camée entouré de perles, où s'enlaçaient deux anges vêtus de leurs ailes blanches.

— Où avez-vous pris ce bracelet? demanda Aurélien.

— C'est du faux, dit Eusèbe en rougissant.

Cette nuit-là, Aurélien dormit mal.

Une autre fois, sur le coin d'une cheminée, il trouva une lettre. Il semblait qu'une main invisible, ayant quelque intérêt à lui prouver l'infidélité d'Eusèbe, plaçait à sa portée les pièces de conviction. Cette lettre, datée du matin, contenait cinq mots : « Seras-tu seule ce soir? » d'une écriture très fine, suivis d'une signature volontairement illisible. La première pensée d'Aurélien

Digitized by Google

fut d'étrangler Eusèbe; la seconde de se pendre lui-même; la troisième, à laquelle il s'arrêta, d'attendre jusqu'au soir et de surprendre les coupables. Il dit à Eusèbe : « A propos, je rentrerai un peu tard cette nuit, » et s'en alla chez lui où il s'occupa tout d'abord à vérifier la lame d'un excellent stylet qu'il avait acheté à Venise et à charger un revolver qui lui avait été expédié de New-York. Car M. de P... est assez violent de sa nature, et, dramaturge, il ensanglanterait volontiers les dénoûments.

Vers dix heures du soir il se rendit à pied avenue de Marigny.

Un coupé stationnait devant l'hôtel. Pas d'armoiries. Un cocher endormi dans son carrick où il s'enfonçait jusqu'aux oreilles, et qu'il eût été imprudent d'éveiller. Aurélien crut avoir déjà vu, sur quelque siège, le bout du gros nez rouge qui dépassait le manteau, mais il n'aurait pas osé l'affirmer. Une seule fenêtre de l'hôtel était éclairée, celle d'un petit salon du rez-de-chaussée, dont les autres fenêtres donnent sur le jardin, et dans lequel des hamacs et des lits de repos sont disposés pour les siestes de juillet. Eusèbe avait un goût prononcé pour cette pièce et devait se plaire à y recevoir son amant. M. de P... s'était procuré la clef de la petite porte du jardin, dont le mur continue la façade. Il l'ouvrit sans bruit et se

Digitized by Google

rapprocha des fenêtres qu'il n'avait pu voir du dehors; les volets étaient clos. Ne pouvant épier de ce côté, il avisa la porte de l'office restée entr'ouverte, la fit bâiller justement assez pour donner passage à son corps, traversa la cuisine, la salle à manger, et, arrivé dans l'antichambre, se rapprocha à tâtons de la chambre suspectée que trahissaient des lueurs passant sous la porte. Là, retenant son haleine, il prêta l'oreille. Rien d'abord. Bientôt le bruit d'une étoffe de soie qui tomberait d'un meuble; puis deux voix qui riaient, mêlées. Il reconnut la voix d'Eusèbe. L'autre voix ne lui était pas inconnue. Le traître, sans doute, était de ses amis. Une voix très voilée, très douce, singulière. On parlait bas, d'ailleurs. Il eût voulu entendre, pour être tout à fait certain. Il écouta encore. Enfin ces mots lui arrivèrent un peu confus : Ma chère Eusèbe! il n'y tint plus, et tourna violemment le bouton de la porte. Elle était fermée au verrou. Un grand bruit se fit dans la chambre, de chaises renversées, de fenêtres qu'on ouvre. M. de P... qui était très robuste, enfonça la porte. Il arriva justement pour voir se refermer, poussée du dehors, l'une des fenêtres qui donnent sur le jardin. Un chapeau d'homme était sur un meuble, à côté d'une canne, celle même qu'il avait trouvée quelques jours auparavant. Eusèbe, effarée, se cachait la tête dans sa robe. Aurélien, ne se con-

Digitized by Google

naissant plus, sauta dans le jardin à la poursuite de son rival; mais celui-ci avait l'avance et refermait déjà la porte du jardin en éclatant de rire. D'un bond, M. de P... fut dans la rue, et put apercevoir, à la lueur des lanternes, le fuyard qui remontait dans sa voitute. C'était un jeune homme très blond, très pâle. « Arrêtez! » cria Aurélien. Le coupé était déjà parti. Que faire? M. de P... s'élança à sa poursuite, et, grâce à des efforts désespérés, l'ayant rejoint au tournant d'une rue, parvint à se cramponner derrière. Situation absurde. Les chevaux se maintenaient au grand trot. Impossible d'atteindre à la portière. De temps en temps, un rire mal étouffé parvenait aux oreilles du jaloux, qui grinçait des dents. Mais il fallait attendre que la voiture s'arrêtât. On riait toujours. Il s'arma de patience. Le coupé venait de tourner dans la rue de la Chaussée-d'Antin et roulait beaucoup moins vite. M. de P... fut stupéfait. Qu'y avait-il d'étonnant pour lui à ce que le bon ami de sa maîtresse demeurât rue de la Chaussée-d'Antin? Les chevaux s'arrêtèrent devant le n° 31. Aurélien se hâta de quitter sa ridicule posture et se précipita furieusement vers son rival, qui descendait de voiture. Mais celui-ci, peu ému, lui dit d'une voix très douce:

— Comment se porte M. de P... depuis que je n'ai eu le plaisir de le voir?

— Milady! Juliette! vous!

Digitized by Google

Naïs & Amymone

I

Vous jugez de leur épouvante. Etre vues ainsi, en plein jour, à travers les branches! Les feuilles de saule, c'est presque aussi transparent que la batiste. N'avoir eu que cette chemise de verdure! Cette Clémentine était une folle, vraiment. Les jeunes filles ne se rendent pas compte des choses; ce n'est pas Jane, une veuve qui aurait eu cette idée. Pourtant, il faut dire que c'était bien tentant : la chaleur lasse de midi, l'eau si claire et si fraîche, qu'éraille la pointe des ramilles; la solitude absolue, là-bas un rideau d'arbres, qui aveugle les fenêtres du château; en outre, des souvenirs d'églogue, Chénier et Banville relus hier soir près de la fenêtre ouverte aux brises d'été; un peu de colère contre Naïs ou Amymone, qui n'ont pas besoin, les heureuses nymphes, d'attendre l'hiver pour se décolleter, et

Digitized by Google

aussi l'inconscient pressentiment de quelque vague Oaristys, — oh! sans aucun berger, — tout les avait exhortées à cette blanche folie. D'abord, assises au bord de la petite rivière, elles avaient retiré leurs mules mignonnes et leurs bas de soie rosée. On mouillerait ses pieds, rien de plus. C'était déjà une mythologie très suffisante. Mais quoi! l'onde caresse avec tant d'invitante douceur, et quel mal y a-t-il, je vous prie, à montrer ses jambes aux petits poissons muets? Comment les ceintures se dénouèrent, comment les chevelures déroulées remplacèrent des vêtements plus sérieux, et comment la naïade frissonna de plaisir en berçant dans ses bras fluides les deux Parisiennes, c'est ce que personne n'aurait jamais su, si brusquement, je ne sais d'où, de derrière un arbre ou du sol même de la prairie, n'avait surgi, — j'hésite à l'avouer, — un homme! Et notez cette aggravation: ce n'était pas un paysan. Petits cris étouffés, effroi qui veut cacher et qui montre, fuite sous l'eau plus transparente que l'air, robes saisies, têtes qui se détournent et veulent voir pourtant, éloignement d'arbre en arbre, derrière les troncs, puis le parti pris de la course à travers champs, le rideau d'arbres, là-bas, atteint et dépassé, le rhabillement qui se hâte, et enfin la rentrée au château, la chute à côté l'une de l'autre sur la chaise longue du boudoir, et le

Digitized by Google

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » effaré par lequel se soulagent les âmes surchargées de terreur, — tel fut le résultat de l'affreux événement ; et nous devons rendre à Jane comme à Clémentine cette justice, qu'une bergeronnette partie en même temps qu'elles du buisson sous lequel elles se baignaient, les devança vers le château de quelques secondes à peine.

— Quelle aventure ! dit Jane.

— C'est terrible, dit Clémentine.

— Crois-tu qu'il nous ait vues ?

— Je crois que oui, ma chère. Toi surtout.

— Pas du tout, je me rhabillais.

— Fi ! la menteuse. C'est moi qui remettais ma robe.

— Oui, sur le bord, d'où elle était tombée. Après ça, c'est peut-être un aveugle.

— Oh ! non, j'ai vu ses yeux.

— S'il n'avait vu que les nôtres ! Mais au moins, toi qui l'as regardé, c'est un vieux ?

— Au contraire, un très jeune homme.

— Alors, c'est effrayant.

— Pour moi, je suis bien décidée à en mourir de honte.

— C'est évidemment ce que nous avons de mieux à faire.

Et le dialogue continua ainsi, décousu, épars effaré. Mais, peu à peu, l'épouvante se calma. Les

Digitized by Google

cœurs tremblants se sentirent moins émus sous les corsages ragrafés. On se dit que c'était en somme un passant, un inconnu, quelqu'un qu'on ne reverrait jamais. Clémentine alla même jusqu'à émettre cette hypothèse qu'elles s'étaient trompées, qu'elles avaient pris pour un homme l'ombre de quelque saule bossu. D'ailleurs, la certitude de leur beauté parfaite atténuait quelque peu le remords de leur extravagance. La conscience d'un seul défaut les eût rendues inconsolables. La nudité, c'est quelque chose comme une confession physique, et les âmes immaculées se confessent sans difficulté.

Les deux sœurs en étaient là de leurs réflexions — car Jane était la sœur de Clémentine, — lorsque sonna la cloche du dîner, et comme M. de Seyssel, leur oncle, n'aimait point à attendre, elles se hâtèrent d'entrer dans la salle à manger, décidément remises, riant entre elles de petits rires, et presque heureuses d'avoir à se garder l'une à l'autre un si épouvantable secret.

— Permettez-moi, mes chères nièces, de vous présenter mon jeune ami le vicomte de Lorsay, qui nous fait l'honneur de venir passer un mois avec nous, dans notre solitude des Ifs.

Il est tout à fait inutile de dire à nos lecteurs que le vicomte de Lorsay était précisément le jeune homme brusquement apparu derrière un

Digitized by Google

saule pendant que Naïs et Amymone se baignaient dans la transparence traîtresse de l'onde.

II

Après le dîner, qui ne fut pas exempt de quelque gêne, il y eut entre les deux sœurs une longue conférence. Elles l'avaient reconnu ! C'était bien lui. Incontestablement.

— As-tu vu comme je rougissais? dit Jane.

— Moi, dit Clémentine, j'avais tellement peur, que, lorsqu'il me regardait, je tirais instinctivement mes cheveux jusque sur mes yeux.

— Et ce Worth qui justement m'a fait des manches trop courtes! Je t'assure qu'il me voyait les bras.

— Mais enfin, qu'allons nous faire? nous ne pouvons pas garder ici tout un mois ce monsieur qui.....

— Oh! ce serait affreux.

— C'est dommage, pourtant. Il est bien.

— Assez bien. C'est une consolation.

— A dîner, il a été très convenable. Il n'avait pas l'air du tout de se rappeler.....

— Il cachait son jeu, ma chère. Si nous racontions tout à notre oncle?

— Y penses-tu? Je n'oserais pas.

Digitized by Google

— Ni moi, certes.

— Si nous disions que nous sommes malades, pour rester dans nos chambres ?

— C'est une idée, cela.

— Eh bien, c'est convenu. Qu'il demeure tant qu'il voudra, nous disparaîtrons.

— Soit. Mais il est tard, va te coucher, petite sœur.

— Oui, oui, dit Clémentine..... C'est le vicomte de Lorsay qu'il s'appelle ?

— C'est le nom que mon oncle a dit.

— Un joli nom.

— Tu trouves ?

— Oh ! il me semble.... Mais tu sais, j'avais déjà ma robe, moi !

— Bon, bon, c'est possible, oublions cela. Et va te mettre au lit.

— Mon Dieu, comme tu as sommeil ce soir ! Si tu savais la drôle d'idée que j'ai eue !

— Tu me la diras demain ; bonsoir, Clémentine.

— Bonsoir, Jane ; dors bien.

Et toutes deux, l'une dans son lit de jeune fille, l'autre dans son lit de veuve, rêvèrent jusqu'au lendemain qu'Arthémis chasseresse, surprise au bain et furieuse, perçait de flèches, non sans soupirs, le beau pâtre Actéon.

Digitized by Google

III

Quand dix jours se furent écoulés, — et vous pensez bien que ni Clémentine ni Jane n'avaient tenu leur résolution de se cacher à tous les regards, la situation se détendit un peu. Le vicomte de Lorsay, vraiment, était parfait. Il était beau, de cette beauté qui se montre d'autant plus qu'elle ne tient pas, dirait-on, à se faire voir ; très charmant, il n'avait aucun ridicule à l'être. Pas la moindre allusion, d'ailleurs. Pas un regard qui voulût dire : « Ah ! mesdames, vous souvenez-vous ?..... » Elles en vinrent à penser que peut-être il ne les avait pas reconnues. La chose, en somme, était possible. Leurs visages ne lui avaient apparu qu'un instant. « Tu comprends, disait Jane, il n'a peut-être pas eu le temps....., quand on regarde tant de choses à la fois..... » Elles se tranquillisèrent tout à fait. Elles poussèrent la placidité jusqu'à faire une promenade avec lui, sur le bord de la petite rivière, pour voir la mine qu'il ferait.

— Voilà un joli arbre, dit-il, en passant devant un saule.

Elles rougirent jusqu'au blanc des yeux, mais comme il avait gardé en parlant la figure la plus indifférente du monde, il se pouvait qu'il n'eût

Digitized by Google

parlé ainsi que par hasard, pour dire quelque chose.

D'ailleurs, il était fort empressé auprès d'elles, auprès de Clémentine surtout. Quand elle se tournait de son côté, elle lui voyait des yeux doux, qui implorent. Le soir, ils chantaient au piano, elle et lui, pendant que Jane jouait aux échecs avec son oncle. Chose singulière : bien qu'elle fût très experte à ce jeu, Jane perdait toutes les parties. Eux, chantaient les duos de Mendelssohn. Quand ils disaient l'*Eden au bord du Gange*, il avait des intonations qui la troublaient jusqu'au fond du cœur. L'eau qui coule dans la brise, sous les branches, il lui semblait qu'elle la voyait, et le lit de la rivière, à travers la clarté du flot, lui apparaissait délicieux et pur, doux, tendre, presque nuptial. « Ma sœur, disait Jane, voilà trois fois que vous chantez cette mélodie, ne sauriez-vous en choisir quelque autre ? » Clémentine répondait : « C'est celle que mon oncle préfère. » Remarquez que M. de Seyssel poussait tout au plus le dilettantisme jusqu'à ne pas confondre : *Ah! vous dirai-je, maman!* avec le quadrille des *Lanciers*.

Hors du salon où on se réunissait les soirs, les deux sœurs, maintenant ne se voyaient guère. On eût dit qu'elles s'évitaient. Jane se tenait presque tout le jour dans sa chambre. Les préférences,

Digitized by Google

pour sa jeune sœur, du vicomte de Lorsay, l'irritaient-elles un peu? Jeune, belle, veuve depuis deux ans, avait-elle conçu au fond de soi quelque projet d'union à peine exprimé, et se sentait-elle disposée à renoncer à son indépendance pour l'amour du vicomte? Se remarier, c'est terrible! mais enfin, depuis l'aventure du ruisseau, le plus fort était fait.

Quoi qu'il en soit, ce fut avec une mine grave et presque sévère qu'elle accueillit sa jeune sœur, un jour que celle-ci la rencontra au jardin, et lui dit d'un air solennel:

— Vois-tu, Jane, j'ai dix-huit ans, mais je suis très sérieuse au fond. Depuis vingt jours, j'ai énormément réfléchi, et plus j'y songe, plus je pense que ce qui m'est arrivé dans la rivière est vraiment épouvantable.

— Il me semble, dit Jane, que la même chose m'est arrivée à moi.

— Oh! toi, c'est différent, tu es une veuve.

— Ah! tu trouves que c'est différent? Mais où veux-tu en venir, voyons?

— Mon Dieu, ma sœur, tu n'es pas sans t'être aperçue que le vicomte de Lorsay est avec moi d'une politesse qui ressemble quelquefois à.....

— Moi? je ne me suis aperçue de rien, je te jure.

— Ah?..... Eh bien, puisqu'il faut que je te

Digitized by Google

l'apprenne, le vicomte ne serait pas très éloigné, si mon oncle y consentait...

— De t'épouser ! dit Jane.

— Oh ! tu sais bien que moi, reprit Clémentine, je ne tiens pas à me marier. Je suis heureuse auprès de toi, auprès de mon oncle. Et puis, le vicomte de Lorsay ne me plaît pas du tout, non, pas du tout. Mais tu comprends, puisqu'il faut épouser quelqu'un, il vaut peut-être mieux que j'épouse celui qui, déjà...

— Comment donc, mais tu avais eu le temps, disais-tu, de remettre ta robe !

— Oui, dans le premier moment, en effet, il m'avait semblé... mais depuis, je me suis mieux souvenue, et c'est toi, j'en suis bien sûre, qui étais déjà rhabillée !

— Mais point du tout, Mademoiselle. Vous n'avez eu qu'à tendre la main pour prendre votre peignoir, tandis que le vent avait emporté le mien.

— Tu te trompes, je t'assure ! et, d'ailleurs, (il me semble que j'y suis encore), je me trouvais placée devant toi, et ainsi, il ne t'a pas vue le moins du monde, oh ! mais pas le moins du monde. Cependant, si tu avais de l'...amitié pour le vicomte de Lorsay, si tu voulais te remarier, — tu n'as pas été très heureuse, la première fois, ma pauvre Jane ! — je me sacrifierais, moi. Mais, sache-le, j'ai quelque souci de mon honneur, et

Digitized by Google

si je ne dois pas être la femme de celui que le hasard a placé sur mes pas dans des circonstances bien... pénibles, je ne serai jamais la femme de personne.

— Voyez-vous la petite sotte qui s'imagine qu'on veut lui prendre son amoureux ? Eh, Mademoiselle, épousez-le, autant de fois qu'il vous plaira! Pensez-vous que je m'en soucie? Allez, allez, dites oui, et bénissez le saule et la rivière qui vous ont fait vicomtesse.

Là-dessus Jane courut se renfermer dans sa chambre, et le soir, quand elle parut à table, ce fut avec la plus maussade mine du monde. Cependant, elle s'était décolletée.

IV

Le mariage décidé, le vicomte fut ivre de joie, et n'ayant point de confident sous la main, il répandit son ivresse dans une lettre à son ami Fabrice :

« Ah! mon vieux camarade, c'est le plus heureux des hommes qui t'écrit! J'adore et je suis aimé, et par qui? par un ange. Clémentine est pure comme une fleur des champs avant la rosée du matin! Et ne t'imagine pas que celle que j'épouse soit une petite pensionnaire, chaste à force de niaiserie, et candide par stupidité. Il y a une déesse païenne dans cet ange immaculé. Pure

Digitized by Google

comme les lys, elle est splendide comme eux. Ah! sa beauté, mon frère! j'en ai les yeux éblouis. Semblable perfection n'a jamais été rêvée. Les nymphes pétries de neige et de roses auraient l'air de mauricaudes à côté de son corps divin, et à la beauté suprême de son âme il n'y a de comparable que l'exquise beauté de sa forme. Tu ne comprends pas sans doute. Il faut que je te dise... Toutes les deux, elle et sa sœur, dans la rivière..., mais non, personne ne doit savoir, personne! et je ferai raser tous les saules de la rive. Adieu! je suis heureux, embrasse-moi je t'aime. »

Le mariage eut lieu.

Quelle main blasphématoire soulèverait les voiles des lits hyménéens et porterait un flambeau curieux dans l'obscurité de leurs chastes délices?

Le lendemain, le vicomte de Lorsay écrivit encore à son ami Fabrice. Mais cette fois la lettre ne contenait que quelques mots. Les voici :

« Ah! mon ami, j'en mourrai! C'était l'autre! »

Digitized by Google

Imagerie Parisienne

I

L'IMPASSE

Eau-Forte

L'endroit, vu le soir, est lugubre. Au premier coup d'œil, on dirait d'un corridor d'égout. Mais l'égout est moins vil. Six maisons à droite, six maisons à gauche, un mur au fond. Le tout sombre et percé çà et là de fenêtres sales où tremblottent des lueurs louches; les yeux de ces maisons borgnes ont des lunettes de crasse. Dans la rue voisine, le pavé est sec; ici la boue persiste, elle y est éternelle, comme la neige sur les monts. De la devanture effondrée d'une boutique débordent confusément des formes méconnaissables parmi lesquelles une vieille barrique ouvre son trou plus noir; il y a dans cette tonne des grouillements de rats. Des bandes de lumière terne, tombées des lucarnes, traversent la rue comme des planches franchissent un fossé, et, dans l'un de ces intervalles où la boue, plus visible, est plus laide,

Digitized by Google

un chien fouille du museau un tas d'ordures, pendant qu'un chat se pelotonne en soufflant, puis saute sur la barrière à claire-voie d'un couloir douteux, qui s'ouvre d'elle-même sous le choc avec un bruit de sonnerie fêlée. Qui donc habite ici? Debout sur le trottoir, au point où l'impasse débouche dans la rue claire et vivante une femme se tient immobile. Grasse, vieille déjà, coiffée de rubans rouges, la bouche béante, l'œil mort, un reverbère l'illumine et la jaunit. Partout ailleurs, cette femme serait extraordinaire. Ici elle semble toute naturelle. Elle est le complément, horrible et nécessaire, de ce lieu. Elle résulte de lui, comme la fumée du feu, comme le parfum des fleurs. Il est possible qu'elle y soit née, il est probable qu'elle y mourra. On la ramassera un jour, souillée de boue, ivre ou morte, là bas, derrière le tas d'ordures, Ophélie abominable du ruisseau.

II

LE CHEVAL ET LE CAVALIER

Dessin à la plume

D'abord tout va le mieux du monde. Le cheval qu'il vient de louer au manège voisin monte les

Digitized by Google

Champs-Elysées avec une lenteur rassurante; évite de lui-même les voitures, et s'arrête pour laisser passer les gens pressés qui pourraient l'écraser. C'est le dimanche, il y a foule. Le jeune cavalier est très satisfait. Un lorgnon dans l'œil, il considère galamment les promeneuses qui vont et viennent, emmitouflées de chaudes fourrures et le manchon pendu au cou. Quant il croit qu'on le regarde, il salue au hasard, pour se donner bon air, la première calèche qui passe. Une seule chose l'inquiète : le palefrenier du manège lui ayant demandé s'il voulait des éperons : « Sans doute, a-t-il répondu, je ne monte jamais à cheval sans éperons. » Maintenant il se pourrait que, par étourderie ou par suite d'un mouvement trop brusque, il effleurât de la molette le ventre de sa monture, et Dieu sait ce qui arriverait alors ? « Car, se dit-il en caressant avec désinvolture le cou du maigre animal, je crois qu'il a du sang. » Mais il n'a pas peur, parce qu'il est très brave et qu'il monte très bien à cheval. Cependant on ne peut pas toujours aller au pas; le moment est venu d'essayer un petit temps de trot; pour le galop, il verra plus tard; il faut bien connaître un cheval avant de se hasarder. Le trot réussit assez bien. A vrai dire, le cavalier ne retombe pas toujours d'aplomb sur la selle; mais un léger dandinement ne manque pas de grâce. « Dandi-

Digitized by Google

nement » vient de « dandy. » Il trouve cette réflexion très spirituelle, et s'efforce de sourire; mais c'est très difficile, en trottant. Parvenu à la hauteur de l'Arc de Triomphe, il incline vers l'avenue du Bois de Boulogne, au pas, à cause du tournant. Il veut aller de ce côté-là, qui est plus élégant. Mais qu'a donc le cheval? Il secoue la tête, recule de quelques pas, et, en un mot, refuse catégoriquement de s'engager dans l'avenue. « C'est très curieux, se dit le cavalier. Si je lui donnais un coup de cravache? Non, je n'aime pas à maltraiter les animaux. Il ne veut pas aller à gauche? eh! allons à droite. Se promener dans la solitude a quelque chose d'agréable aussi. C'est même beaucoup plus distingué. » Mais la bête, occupée à brouter un reste de gazon au coin de l'avenue, ne veut pas aller à droite non plus. Le cas devient grave. On ne peut pourtant pas se promener sans bouger de place. Il essaye de prendre l'attitude d'un homme qui attend quelqu'un, afin de donner à sa monture le temps de changer d'avis; puis, après quelques minutes, il tire violemment la bride du côté où il prétend aller. Le cheval de nouveau secoue rudement la tête, en signe de dénégation sans doute. Or déjà les badauds s'atroupent. Le cavalier comprend qu'il devient ridicule et qu'il faut en finir. Il s'établit sur la selle du mieux qu'il peut, et, résolument, avec un

Digitized by Google

hop! énergique, il pique des deux! Quel est le résultat de cette résolution suprême? Le cheval, qui s'était remis à brouter, lève un de ses pieds de derrière pour chasser une mouche qui le gêne. « Oh! oh! s'écrie le cavalier, il rue! » et prudemment, car il tient à sa peau, et sans se soucier des sourires ni des brocards, il met pied à terre, prend par la bride l'animal récalcitrant, et le ramène au manège. Dimanche prochain, il ira à Montmorency, à cause des ânes.

III

LES BALCONS ROSES

Sanguine

Il y a à Paris, dans les quartiers neufs, pour le passant qui regarde, un moment furtif et exquis. L'ombre a gagné d'abord le rez de-chaussée des hautes maisons blanches; elle a éteint l'or brutal des enseignes, et, d'étage en étage, son insensible escalade envahit presque entièrement les façades, qui, à présent, semblent voilées d'une gaze noirâtre, bien tendue. On voit transparaître distinctement tous les détails de l'architecture; mais ce qui avait la blancheur crue de la pierre est devenu sombre comme une feuille de papier où l'on a

Digitized by Google

renversé un encrier. Seuls, les longs balcons supérieurs se dérobent encore à l'ascension du crépuscule. Illuminés par le couchant, qui les regarde par dessus l'épaule des maisons, ils sont roses, tout roses, d'un rose tendre pareil à celui d'un jeune visage qui rougit. C'est comme un baiser d'adieu que le jour pose au front de la ville déjà ténébreuse, ou plutôt comme un diadème lumineux, les ferrailles compliquées des balcons imitant des ciselures. De loin en loin, des arbustes malingres, qui se dressent hors de leurs caisses vertes, paraissent des arbres féeriques, grâce à la clarté rose qui les baigne, et les serins, dont on ne démêle pas les cages parmi l'enchevêtrement des branches, semblent, pendant un instant, des colibris merveilleux. Alors les fenêtres s'ouvrent et les jeunes filles apparaissent. Pourquoi ? Qui les attire ? Savent-elles qu'à ce moment les balcons de Paris sont semblables à des édens suspendus, et, pour le ravissement d'un passant rêveur, veulent-elles, par une présence d'anges, compléter ces paradis ? Elles vont et viennent sur les balcons roses, ou s'inclinent languissamment. Il y a parmi elles des enfants, qui sont des chérubins plus petits. L'éloignement et la rougeur attendrie du crépuscule confondent les couleurs diverses de leurs toilettes dans une teinte uniforme, délicieusement rose. Leurs manches sont des ailes, et des nimbes, pa-

Digitized by Google

reils à ceux que l'on voit quand on ferme ses yeux éblouis par une lumière trop vive, planent sur leurs chevelures lointaines. Hâte-toi, passant, hâte-toi de fuir, car le soir jaloux, qui monte sans relâche, commence à border d'ombre leurs jupes immatérielles; bientôt, au lieu de ces précieuses apparitions, tu ne verrais plus que de jeunes personnes à marier, belles ou laides, qui viennent prendre le frais entre un rosier nain mort l'hiver dernier et un serin qui chante faux. Va-t-en! afin de garder intact le souvenir du moment furtif où les jeunes filles de Paris sont des anges.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Enterrement Prématuré

Il est certains sujets d'un intérêt très absorbant, mais qui sont trop entièrement horribles pour être du domaine de la fiction pure. Le simple romancier doit les éviter s'il ne veut pas offenser ou dégoûter. Ils ne sont convenablement mis en œuvre que lorsque la sévérité et la majesté de la vérité les sanctifie et les soutient. Par exemple, nous tressaillons de la plus intense des douleurs voluptueuses au récit du passage de la Bérésina, du tremblement de terre de Lisbonne, de la peste de Londres, du massacre de la Saint-Barthélemy, ou de la suffocation de cent vingt-trois prisonniers dans le Trou-Noir de Calcutta. Mais dans ces récits, c'est le fait, — c'est la réalité, — c'est l'histoire qui émeut. Comme inventions, nous les regarderions simplement avec horreur.

J'ai mentionné quelques-unes des plus éminen-

Digitized by Google

tes et des plus augustes calamités qu'on relate; mais, dans celles-ci, c'est l'extension non moins que le caractère de la calamité qui impressionne si vivement l'imagination. Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur que du long et sinistre catalogue des misères humaines j'aurais pu extraire quelques cas individuels plus remplis de souffrances essentielles qu'aucune de ces vastes généralités de désastres. La vraie misère, en effet, le suprême malheur est particulier, non diffus. Que le maximum spectral de l'agonie soit enduré par l'homme-unité et jamais par l'homme-foule, — c'est ce dont il faut remercier un Dieu charitable!

Etre enterré vivant est, sans contredit, le plus épouvantable maximum d'angoisse qui soit jamais échu en partage à la simple humanité. Que cela soit arrivé fréquemment, très fréquemment, ceux qui pensent ne le contesteront point. Les limites qui séparent la Vie de la Mort sont au plus haut degré ténébreuses et vagues. Qui dira où finit l'une et où commence l'autre. Nous savons qu'il y a des maladies présentant des cessations totales de toutes les fonctions apparentes de la vitalité, et dans lesquelles, néanmoins, ces cessations, à les bien nommer, sont simplement des suspensions. Ce ne sont que des pauses temporaires dans l'incompréhensible mécanisme. Une certaine période s'écoule, et quelque invisible et mystérieux prin-

Digitized by Google

cipe met de nouveau en mouvement les ailes magiques et les roues enchantées. La corde d'argent n'était pas détendue à jamais, ni l'archet d'or irréparablement rompu. Mais où, dans l'intervalle, était l'Ame?

Abstraction faite, d'ailleurs, de cette inévitable conclusion *a priori* que les mêmes causes doivent produire les mêmes effets, — que l'occurence avérée de ces cas de vitalité suspendue doit naturellement donner origine par-ci par-là à des enterrements prématurés, — abstraction faite de cette considération, nous avons le témoignage direct d'expériences scientifiques et vulgaires pour prouver qu'un grand nombre de ces enterrements a eu lieu en effet. Je pourrais renvoyer, s'il était nécessaire, à une centaine de cas bien authentiques. Il s'en est présenté un d'une nature très remarquable, il n'y a pas longtemps, dans la cité de Baltimore, où il occasionna une émotion douloureuse, intense et très étendue.

L'un des plus respectables citoyens — homme de loi éminent et membre du Congrès — vit sa femme saisie d'un mal soudain et inexplicable qui déjoua l'habileté des médecins. Après beaucoup de souffrances, la dame mourut ou fut censée mourir. Nul ne soupçonna, en réalité, ou n'eut lieu de soupçonner qu'elle ne fût pas morte effectivement: elle présentait toutes les apparences

Digitized by Google

ordinaires de la mort. La face prit les contours habituels, affaissés et pincés. Les lèvres avaient la pâleur de marbre accoutumée. Les yeux étaient sans éclat. Il n'y avait pas de chaleur. La pulsation avait cessé. Le corps fut conservé trois jours sans être inhumé, et durant ce laps, il acquit une rigidité pierreuse. Bref, on hâta les funérailles à cause du progrès rapide de ce qu'on supposait être la décomposition.

On déposa la dame dans un caveau de famille, lequel, pendant les trois années subséquentes, demeura intact. A la fin de cette période, il fut ouvert pour recevoir un sarcophage. Mais, hélas! quelle effroyable commotion attendait le mari, qui, en personne, ouvrit la porte! Comme les battants se projetaient en dehors, un objet enveloppé de blanc lui tomba, en cliquetant, dans les bras. C'était le squelette de sa femme dans son linceul, non décomposé encore.

Une investigation minutieuse rendit évident que la dame avait revécu dans les deux jours consécutifs de son enterrement; — que ses efforts en dedans du cercueil avaient fait tomber celui-ci, d'un rayon, sur le sol où il s'était cassé de manière à permettre à la victime de s'échapper.

Une lampe accidentellement laissée pleine d'huile, à l'intérieur du sépulcre, fut trouvée vide; il se pouvait qu'elle eût été épuisée par l'évaporation.

Digitized by Google

Sur la plus haute des marches qui descendaient dans la formidable chambre, gisait un grand fragment de la bière au moyen duquel il semblait que la dame eût essayé d'attirer l'attention en frappant contre le portail en fer. Elle s'évanouit probablement pendant qu'elle était occupée de la sorte, ou, peut-être, trépassa de frayeur; et dans la chute, son linceul s'enchevêtra dans quelques ferrures qui se projetaient intérieurement, si bien qu'elle resta, si bien qu'elle pourrit debout!

En l'année 1810 se présenta en France un cas d'inhumation précipitée, accompagné de circonstances qui vont loin dans la justification de ce dire: « La vérité est plus étrange que la fiction. » L'héroïne de l'histoire fut Mlle Victorine Lafourcade, jeune fille d'illustre maison, riche et douée d'une grande beauté personnelle. Parmi ses nombreux prétendants se trouvait Julien Bossuet, un pauvre *littérateur* ou journaliste parisien, que son talent et son aménité générale avaient recommandé à l'attention de l'héritière. Elle paraît l'avoir sincèrement aimé. Mais l'orgueil familial la fit se résoudre à l'évincer et à épouser un monsieur Renelle, banquier et diplomate assez éminent. Après le mariage, cependant, ce gentleman la négligea et peut-être même la maltraita positivement. Ayant passé avec lui quelques années misérables, elle mourut; — son état du moins ressembla d'as-

Digitized by Google

sez près à la mort pour tromper quiconque la vit. Elle fut enterrée — non dans un caveau — mais dans une tombe ordinaire, près du village où elle était née. Plein de désespoir et toujours enflammé par le souvenir d'un attachement profond, Julien se mit en route pour la province où se trouve le village, dans le but romanesque de déterrer le cadavre et de se mettre en possession des tresses luxuriantes de son amie.

Il arrive à la fosse. A minuit il déterre le cercueil, l'ouvre et le voilà occupé à détacher la chevelure, quand il est arrêté par l'entre-bâillement des yeux adorés.

En effet, la dame avait été enterrée vive; la vitalité ne l'avait pas encore totalement abandonnée, et les caresses de son amant l'éveillèrent de la léthargie qui avait été prise pour la mort. Frénétiquement, Julien la porta à son logement dans le village. Il employa certains cordiaux très actifs que lui suggérait une érudition médicale assez étendue. Enfin elle revécut. Elle reconnut son sauveur. Elle demeura près de lui jusqu'à ce qu'elle eut, par lents degrés, recouvré pleinement sa santé primitive. Son cœur de femme n'était pas de diamant, et cette dernière leçon d'amour suffit pour le fléchir. Elle l'accorda à Bossuet. Elle ne retourna plus auprès de son mari, mais, lui cachant sa résurrection, elle se réfugia avec son amant en

Digitized by Google

Amérique. Vingt ans après ils revinrent à Paris, persuadés que le temps avait si grandement modifié l'aspect de la dame, que ses amis seraien incapables de la reconnaître. Ils se trompèrent cependant, car, à la première rencontre, M. Renelle reconnut parfaitement sa femme, et la réclama. Elle résista à cette réclamation, et un tribunal judiciaire la soutint dans sa résistance, — décidant que les circonstances particulières et le long cours d'années avaient aboli, non seulement selon l'équité naturelle, mais selon la loi, l'autorité du mari.

Le *Journal chirurgical* de Leipzig, publication périodique d'une grande autorité et d'un grand mérite, a relaté dernièrement un événement de l'espèce en question vraiment désolant.

Un officier d'artillerie, homme d'une stature gigantesque et d'une santé robuste, jeté à terre par un cheval indomptable, reçut à la tête une contusion très grave, qui le plongea aussitôt dans l'insensibilité. Le crâne était légèrement fracturé; mais on ne redoutait aucun danger immédiat Le malade fut trépané avec succès; il fut saigné et l'on appliqua plusieurs autres des moyens ordinaires de soulagement. Par degrés, néanmoins, il tomba dans un état de stupeur de plus en plus désespéré, et finalement on pensa qu'il était mort.

Digitized by Google

Le temps était chaud et le corps fut enterré, avec une hâte indécente, dans l'un des cimetières publics. Les funérailles eurent lieu un jeudi. Le dimanche suivant, les terrains du cimetière étaient, comme de coutume, fort encombrés de visiteurs, et, vers midi, une émotion profonde fut produite par un paysan qui déclara que, s'étant assis sur le tombeau de l'officier, il avait distinctement senti une commotion de la terre, paraissant causée par quelqu'un qui se débattait en dessous. On ne prêta d'abord que peu d'attention au récit de cet homme ; mais son évidente terreur et l'obstination brutale avec laquelle il persistait dans son assertion firent à la longue sur la foule leur effet naturel. On se procura précipitamment des pioches, et la fosse, qui était honteusement superficielle, fut en peu de minutes si bien ouverte qu'on vit apparaître la tête de son occupant. Il était alors, en apparence, mort ; mais il était assis presque droit dans son cercueil, dont le couvercle, en des luttes furieuses, avait été en partie soulevé.

Le corps fut aussitôt porté à l'hôtel le plus voisin, et là on déclara qu'il était encore vivant, quoique en état d'asphyxie. Après quelques heures, il revint à la vie, reconnut des individus de sa connaissance, et, en des phrases entrecoupées, parla de ses agonies dans la tombe.

De ce qu'il raconta il résulta clairement qu'étant

Digitized by Google

enterré il avait eu conscience de sa vie pendant plus d'une heure avant de tomber dans l'insensibilité. Le tombeau ayant été rempli négligemment et légèrement avec de la terre très poudreuse, un peu d'air pénétrait nécessairement. Il entendit les pas de la foule au-dessus de sa tête et essaya de se faire entendre à son tour. Ce fut, selon ses dires, le tumulte dans l'enclos du cimetière qui l'éveilla comme d'un profond sommeil ; mais il ne fut pas plus tôt éveillé qu'il s'aperçut pleinement de l'horreur stupéfiante de sa position.

Ce malheureux, à ce qu'on rapporte, n'allait point mal et paraissait être dans une bonne voie de rétablissement définitif, mais il succomba victime du charlatanisme de l'expérimentation médicale. On lui appliqua une batterie galvanique, et il expira soudainement dans un de ces paroxysmes extatiques que développe quelquefois l'électricité.

Cette mention de la batterie galvanique me remémore un cas bien connu et bien extraordinaire, où son action réussit à restaurer la vitalité chez un jeune avocat de Londres qui avait été enterré pendant deux jours. Ce fait se passa en 1831 et produisit en ce temps une sensation très profonde partout où on en fit un sujet de conversation.

M. Edouard Stapleton, la victime, était mort apparemment d'une fièvre typhoïde accompagnée

Digitized by Google

de quelques symptômes anormaux, qui avaient excité la curiosité de ses médecins. A son décès extérieur, ses amis furent sollicités de sanctionner un examen *post mortem*, mais ils refusèrent l'autorisation. Comme il arrive souvent quand de pareils refus ont lieu, les praticiens résolurent de déterrer le corps et de le disséquer à loisir, entre eux. Des arrangements furent aisément effectués avec quelques individus du corps nombreux des Résurrectionistes (1), dont Londres abondait alors, et la troisième nuit après les funérailles le cadavre supposé fut exhumé d'un tombeau profond de huit pieds et déposé dans l'amphithéâtre d'un hôpital particulier.

Une incision d'une certaine étendue venait d'être faite à l'abdomen, quand l'apparence fraîche et peu délabrée du cadavre suggéra l'idée d'une application de la batterie. Une expérience suivit l'autre, et les effets habituels survinrent, n'ayant, sous aucun rapport, rien de caractéristique, si ce n'est, une ou deux fois, un degré plus qu'ordinaire de similitude avec la vie dans les mouvements convulsifs.

Il se fit tard, le jour commença à poindre, et on jugea convenable de procéder aussitôt à la dis-

1. Sorte de gens qui déterrent les cadavres pour les vendre.

Digitized by Google

section. Un étudiant, cependant, était particulièrement désireux d'éprouver sa théorie personnelle, et insista pour qu'on appliquât la batterie à un des muscles pectoraux. Une incision grossière fut pratiquée et un fil de fer promptement mis en contact. Alors, le patient, avec un mouvement précipité, mais qui n'avait rien de convulsif, se leva de la table, marcha au milieu de la salle, regarda autour de lui fixement et avec inquiétude, pendant quelques secondes, et puis parla. Ce qu'il disait était inintelligible, mais des mots furent prononcés. La syllabisation était distincte. Ayant parlé, il tomba lourdement à terre.

Pendant quelques moments tous les assistants furent paralysés par l'horreur; mais l'urgence du cas leur rendit bientôt leur présence d'esprit. Ils reconnurent que M. Stapleton était en vie, quoique évanoui. Au moyen d'une application d'éther il revint à lui et fut rapidement rendu à la santé et à la société de ses amis, auxquels cependant on dissimula toute connaissance de sa résurrection jusqu'à ce qu'une rechute ne fût plus à craindre. Leur étonnement et leur émerveillement extasié — peuvent se concevoir.

La particularité la plus satisfaisante de cette aventure, néanmoins, est contenue dans ce que raconte M. Stapleton lui-même. Il affirme qu'à aucune période il ne fut tout à fait insensible;

Digitized by Google

que, vaguement et confusément, il sut tout ce qu'il advenait de lui depuis le moment où il fut déclaré mort par les médecins jusqu'à celui où il tomba évanoui sur le plancher de l'hôpital « Je suis vivant ! » sont les mots incompris que, en reconnaissant la localité de l'amphithéâtre, il essaya en cette extrémité de proférer.

Ce serait chose facile que de multiplier les histoires telles que celles-ci : mais je m'abstiens; nous n'avons pas besoin de tant d'exemples pour établir qu'il se produit des enterrements prématurés. Quand nous réfléchissons combien il est rare, par la nature même de ces cas, que nous ayons la possibilité de les découvrir, nous devons admettre qu'ils peuvent *fréquemment* avoir lieu sans venir à notre connaissance; et, effectivement, jamais on n'empiète sur un cimetière, pour un motif quelconque, dans une certaine étendue, sans que des squelettes soient trouvés dans des attitudes qui suggèrent les plus effroyables des soupçons.

Effroyable, en effet, le soupçon, mais plus effroyable le fait! On peut affirmer sans hésitation qu'aucun événement n'est aussi terriblement combiné de manière à produire le maximum des détresses physiques et mentales que l'enterrement avant la mort. L'insupportable oppression des poumons, — les exhalaisons étouffantes de la

Digitized by Google

terre moite, — l'adhérence du corps aux vêtements mortuaires, — l'embrassement rigide de l'habitacle étroit, — la noirceur de la Nuit absolue, — le silence pareil à une mer qui engloutit, — la présence invisible, mais palpable, du Ver Conquérant, — ces choses, avec des pensées d'air et d'herbe, là-haut, avec la mémoire de chers amis qui voudraient accourir pour nous sauver s'ils étaient seulement informés de notre sort, avec la conscience qu'ils ne peuvent d'aucune façon en être informés, — que notre lot désespéré est celui des vrais morts, — ces considérations, dis-je, font entrer dans le cœur qui palpite encore une somme d'épouvante et d'intolérable horreur, devant laquelle doit reculer l'imagination la plus téméraire. Nous ne connaissons rien de si agonisant sur terre, — nous ne pourrons rien connaître d'à moitié aussi hideux dans le royaume de l'enfer le plus bas. De sorte que toutes les narrations sur ce sujet ont un profond intérêt, — un intérêt cependant qui, à cause de la solennité terrible du sujet lui-même, dépend strictement et particulièrement de la *vérité* de la chose racontée.

Ce que j'ai à dire maintenant est à *ma* connaissance actuelle — fait partie de mon expérience positive et personnelle.

Il y a quelques années, j'étais sujet à des attaques de ce mal étrange que les médecins se

Digitized by Google

sont accordés à nommer la Catalepsie, faute d'un titre définitif. Quoique les causes immédiates aussi bien que les causes prédisposantes, quoique même la diagnose effective de cette maladie soient toujours mystérieuses, son caractère sensible et apparent est suffisamment bien défini. Ses variations semblent être principalement des variations d'intensité. Quelquefois, le patient gît pendant un seul jour ou même pendant une période plus courte dans une espèce de léthargie excessive; il est insensible, et, extérieurement, immobile; mais la pulsation du cœur est encore faiblement perceptible; quelques traces de chaleur subsistent; une légère couleur languit encore au centre de la joue, et l'application d'un miroir aux lèvres permet de découvrir une action torpide, inégale et vacillante des poumons. D'autres fois, la catalepsie se prolonge pendant des semaines, pendant même des mois, et alors l'examen le plus strict et les épreuves médicales les plus rigoureuses ne réussissent pas à établir une distinction matérielle quelconque entre l'état du cataleptique et ce que nous concevons de la mort absolue. Très communément, le malade est préservé d'un enterrement prématuré seulement par la connaissance où sont ses amis qu'il a été précédemment sujet à la catalepsie, par le soupçon que cette connaissance excite logiquement, et surtout par la non-appa-

Digitized by Google

rnece de décomposition. Les progrès de la maladie sont, heureusement, graduels. Les premières manifestations, quoique assez notables, ne prêtentpas à l'équivoque. Les accès deviennent de plus en plus caractéristiques et durent chacun plus longtemps que le précédent. Là gît la principale sécurité contre l'enterrement : l'infortuné dont la première attaque aurait le caractère extrême qu'on remarque en certaines occasions, serait inévitablement livré tout vif au tombeau.

Mon propre cas ne diffère qu'en des particularités peu importantes de ceux mentionnés dans les livres médicaux. Quelquefois, sans une cause apparente quelconque, je tombais peu à peu dans un état de demi-syncope ou de demi-évanouissement; et, dans cet état, sans douleur, sans possibilité de remuer, ou, pour parler strictement, de penser, mais avec une vague et léthargique conscience de la vie et de la présence de ceux qui entouraient mon lit, je demeurais jusqu'à ce que la crise du mal me rendît soudainement à une perception parfaite. D'autres fois, je fus promptement et impétueusement frappé. Je devenais malade, et muet, et glacé, et vertigineux, et tombais aussitôt en prostration. Puis, pendant des semaines, tout était vide, et noir, et silencieux. L'Univers devenait Rien. C'était le degré suprême de l'annihilation totale. De ces dernières attaques je me

Digitized by Google

réveillais par une gradation lente en proportion de la soudaineté du saisissement. Tout comme le jour se lève pour les mendiants sans amis et sans maison, qui vagabondent par les rues à travers une longue et désolée nuit d'hiver — tout aussi tardivement, — tout aussi péniblement, — tout aussi allègrement, — me revenait la lumière de l'âme.

Abstraction faite de la tendance à la catalepsie, ma santé générale paraissait bonne. Je ne pouvais même pas percevoir qu'elle fût le moins du monde affectée par la maladie prédominante, à moins qu'une idiosyncrasie dans mon *sommeil* ordinaire ne dût être considérée comme un résultat. En m'éveillant de ce sommeil, je ne pouvais jamais prendre aussitôt une possession entière de mes sens, et je restais toujours pendant quelques minutes dans beaucoup de troubles et de perplexités : les facultés mentales en général et la mémoire spécialement étant dans un état de vacance absolue.

Dans tout ce que j'endurais il n'y avait pas de souffrances physiques ; mais, de détresses morales, une infinité. Mon imagination devenait un ossuaire. Je parlais de « vers, de tombeaux et d'épitaphes » ; j'étais perdu dans des rêveries de morts, et l'idée d'un enterrement prématuré était perpétuellement en possession de mon cerveau. L'horrible danger

Digitized by Google

auquel j'étais exposé me troublait jour et nuit. Le jour, la torture de la méditation était excessive; la nuit, suprême. Quand l'obscurité hideuse se répandait sur la terre, alors, avec une véritable horreur mentale, je frissonnais, — frissonnais comme les palmes tremblantes du char funèbre. Quand mon corps ne pouvait plus endurer l'état de veille, c'était avec des luttes que je me résignais à dormir, car je frémissais à la réflexion que, en m'éveillant, je pourrais me trouver le locataire d'un tombeau. Et quand, finalement, je tombais dans le sommeil, c'était seulement pour me précipiter aussitôt dans un monde de fantômes, au-dessus duquel, avec de vastes ailes noires, qui font de l'ombre, planait, prédominante, unique, l'idée du sépulcre.

Parmi les innombrables et ténébreuses images qui m'oppressaient en rêve, je choisis pour mémoire une seule vision.

Il me sembla être immergé dans une transe cataleptique d'une durée et d'une profondeur plus qu'ordinaires. Soudainement, une main glacée vint se poser sur mon front, et une voix impatiente et inarticulée murmura dans mon oreille les mots : Lève-toi !

Je me dressai sur mon séant. L'obscurité était totale. Je ne pouvais pas voir la forme de celui qui m'avait éveillé. Je ne pouvais me remémorer ni

Digitized by Google

en quel moment j'étais tombé dans cet accès, ni le lieu où j'étais couché maintenant. Pendant que je restais sans mouvement et me consumais en de vaines tentatives pour rassembler mes pensées, la main froide me saisit violemment par le poignet et le secoua avec pétulance, tandis que la voix inarticulée reprenait :

— Lève-toi ! Ne t'ai-je pas dit de te lever ?

— Mais qui es-tu ? demandai-je.

— Je n'ai pas de nom dans les régions que j'habite, répliqua la voix pleine de tristesse. J'étais mortel, mais je suis démon. J'étais impitoyable, je suis charitable. Tu sens que je frissonne. Mes dents claquent lorsque je parle, ce n'est pas du froid de la nuit — de la nuit sans fin. Oh ! mais cette hideur est inexorable ; comment peux-tu dormir tranquillement ? Je ne peux pas me reposer à cause du cri de ces grandes agonies. Ces visions sont au delà de ce que je puis supporter. Lève-toi ! Viens avec moi dans la Nuit extérieure, et laisse moi t'ouvrir les tombeaux. N'est-ce pas là un spectacle de malheur ! — Regarde !

Je regardai : l'Etre invisible, qui me tenait encore par le poignet, avait fait s'ouvrir les tombes de tous les morts, et de chacune d'elles sortait le rayonnement phosphorescent de la pourriture ; de sorte que je pouvais voir au fond des retraits les plus intimes, voir les corps ensevelis dans leur

Digitized by Google

sommeil triste et solennel avec le ver; mais hélas! les vrais dormeurs étaient moins nombreux de beaucoup de millions que ceux qui ne dormaient pas du tout; et il y avait de faibles efforts, et il y avait partout une affreuse inquiétude; et de la profondeur des fosses sans nombre montait un bruissement mélancolique de linceuls; et de ceux qui paraissaient reposer tranquillement, je vis qu'un grand nombre avait modifié plus ou moins la rigide et incommode position dans laquelle ils avaient été d'abord enterrés. Et encore une fois la voix me dit, pendant que je regardais fixement.

— N'est-ce pas! oh! n'est-ce pas un aspect pitoyable?

Mais avant que je pusse trouver des mots pour répondre, l'Etre avait cessé de tenir mon poignet; les lumières phosphorescentes expirèrent, et les tombeaux furent fermés avec une violence soudaine, tandis qu'il s'en élevait un tumulte de cris désespérés, répétant: « N'est-ce pas — oh! Dieu! — n'est-ce pas un aspect lamentable? »

De pareilles rêveries se produisant la nuit, prolongeaient leur redoutable influence dans mes heures de veille. Mes nerfs se détendirent entièrement, et je devins la proie d'une épouvante perpétuelle. J'hésitais à monter à cheval, ou à me promener, ou à me livrer à un exercice quelconque, susceptible de m'écarter de chez moi; je

Digitized by Google

n'osais plus me risquer hors de la présence immédiate de ceux qui connaissaient ma tendance à la catalepsie, afin, si je tombais dans mes accès habituels, de n'être pas enterré avant que mon état réel fût constaté. Je doutais des soins, de la fidélité de mes plus chers amis. Je craignais que pendant quelque catalepsie d'une durée plus qu'ordinaire, ils ne se décidassent à me considérer comme irrévocablement perdu. J'en arrivais même à redouter qu'à cause du grand trouble que j'occasionnais, ils pussent être fort aises de considérer quelque attaque très prolongée comme une excuse suffisante pour se débarrasser tout à fait de moi. C'était en vain qu'ils s'efforçaient de me rassurer par les assurances les plus solennelles. J'exigeai qu'ils me promissent avec des serments sacrés que, dans aucune circonstance, ils ne m'enterreraient avant que la décomposition fût assez sensiblement avancée pour rendre impossible tout salut ultérieur. Mais, malgré tout, mes terreurs mortelles ne voulaient entendre aucune raison, ne voulaient accepter aucune consolation. J'entrai dans une série de précautions méticuleuses. Entre autres choses, je fis construire le caveau de ma famille, de manière qu'il pût être prestement ouvert de l'intérieur. La pression la plus légère sur un long levier qui s'étendait au loin dans le sépulcre, suffisait à faire voler en arrière les battants du portail

Digitized by Google

de fer. Il y eut aussi des aménagements pour la libre admission de l'air et de la lumière, et de convenables réceptacles pour la victuaille et pour l'eau, à la portée immédiate du cercueil, destiné à me recevoir. Ce cercueil fut chaudement, moelleusement doublé: on le pourvut d'un couvercle façonné selon les principes de la porte du caveau, et où s'ajoutèrent des ressorts machinés, de sorte, que le mouvement le plus faible du corps serait suffisant à mettre le captif en liberté. Outre cela, une grande cloche pendait du toit sépulcral, et sa corde était destinée à s'étendre, à travers un trou, jusque dans le cercueil et aussi à être assujettie à une des mains du cadavre. Mais, hélas! que peut la vigilance contre la destinée humaine! Ces précautions elles-mêmes, si bien combinées, ne suffirent pas à sauver des extrêmes agonies de l'inhumation prématurée un misérable prédestiné à cette agonie.

Un moment se présenta — comme il s'en était fréquemment présenté — où je me trouvai revenant de l'insensibilité absolue dans le premier, faible et indéfini sentiment d'existence. Lentement — avec une gradation de tortue — s'approchait le pâle et gris crépuscule du jour psychique. — Une inquiétude torpide. — L'endurance apathique d'une douleur lourde. — Aucun soin — aucune espérance — aucun effort. Puis, après un

Digitized by Google

long intervalle, un tintement dans les oreilles; puis après un laps plus long encore, une sensation de picotement ou de fourmillement dans les extrémités; puis, une période en apparence éternelle de quiétude agréable, pendant laquelle les sentiments qui s'éveillent, se débattent vers la pensée; puis, une brève rechute dans le non-être, puis, un recouvrement soudain. Plus tard le léger tremblement d'une paupière et, immédiatement après, le choc électrique d'une terreur mortelle et indéfinie qui envoie le sang en torrent des tempes au cœur. Et maintenant, le premier effort positif pour penser; et maintenant le premier essai de se souvenir; et maintenant un succès partiel et s'évanouissant; et maintenant la mémoire regagnant assez son domaine pour que, dans une certaine mesure, je sois conscient de mon état. Je sens que je ne m'éveille pas d'un sommeil ordinaire. Je me rappelle que j'ai été soumis à une attaque de catalepsie. Et alors, enfin, comme par l'entrée précipitée d'un océan, mon esprit frémissant est dompté par le terrible danger unique, par la spectrale et toujours prédominante Idée unique.

Pendant quelques minutes, après que cette idée se fut emparée de moi, je restai sans mouvement. Pourquoi donc? Je ne pouvais sommer mon courage de se mouvoir. Je n'osais pas faire l'effort qui me convaincrait de mon sort. — Et cepen-

Digitized by Google

dant il y avait quelque chose dans mon cœur qui chuchotait : « C'est certain ! » Un désespoir — tel qu'aucune autre espèce de misère n'en a jamais fait naître, — le désespoir seul me contraignit, après une longue irrésolution, à lever les lourdes paupières de mes yeux. Je les levai. Il faisait sombre, tout à fait sombre. Je connus que l'accès était passé. Je connus que la crise de mon mal était passée depuis longtemps. Je connus que j'avais, maintenant, pleinement recouvré l'usage de mes facultés visuelles, — et cependant il faisait sombre, tout à fait sombre ; l'absence de rayons, intense et extrême, de la nuit qui dure toujours.

J'essayai de pousser des cris perçants ; et mes lèvres et ma langue desséchées s'agitèrent ensemble, convulsivement, dans cette tentative, mais aucune voix ne sortit de mes poumons caverneux qui, oppressés comme du poids de quelque montagne écrasante, haletaient et palpitaient avec mon cœur à chaque inspiration laborieuse et pleine de luttes.

Le mouvement de mes mâchoires, dans cet effort pour crier, me fit reconnaître qu'elles étaient comprimées comme le sont habituellement celles des morts. Je sentis aussi que je gisais sur une matière dure ; mes côtés étaient étroitement comprimés par quelque chose d'analogue. Jusque-là je n'avais osé remuer aucun de mes membres ; mais

Digitized by Google

alors, je dressai violemment mes bras qui avaient été posés, dans toute leur longueur, en croix sur la poitrine. Ils heurtèrent une solide substance ligneuse, qui s'étendait au-dessus de ma personne, à une distance de six pouces au plus de ma face. Enfin, je n'en pouvais plus douter: j'étais dans un cercueil.

Et maintenant, à travers mes infinies angoisses, s'approcha doucement le chérubin Espérance, — car je pensais à mes précautions. Je me tordis, je fis des efforts convulsifs pour forcer le couvercle à s'ouvrir: il ne bougea point. Mes bras tâtaient, cherchant la corde de la cloche: ils ne la trouvèrent pas. Et, alors, le chérubin consolateur disparût à jamais, et un désespoir encore plus sombre régna triomphalement, car je ne pouvais m'empêcher de sentir l'absence de la doublure que j'avais si soigneusement préparée. Alors auss monta soudainement à mes narines l'odeur forte et particulière du sol humide. La conclusion était irrésistible: je n'étais pas à l'intérieur du caveau. J'étais tombé en catalepsie, pendant une absence, — parmi des étrangers, quand, où, comment, je ne pouvais me le rappeler, et c'étaient eux qui m'avaient enterré comme un chien, cloué dans quelque cercueil banal, et jeté profondément et pour toujours dans quelque fosse ordinaire et sans nom.

Digitized by Google

Quand cette horrible conviction se fut imposée dans les plus intimes retraits de mon âme, j'essayai encore une fois de crier, et dans ce second effort, je réussis. Un long, sauvage et continuel cri d'effroi, ou plutôt un hurlement d'agonie, résonna à travers les royaumes de la nuit souterraine.

— Hilli, hillo ! là ! répondit une voix brusque.

— Que diable est-ce que cela ? dit un second personnage.

— Finissez donc ! dit un troisième.

— Qu'est-ce que cela signifie de hurler de la sorte ! dit un quatrième.

Et là-dessus je fus saisi et secoué sans cérémonie pendant plusieurs minutes par un groupe d'individus à l'air très brutal. Ils ne m'éveillèrent pas de mon sommeil, car je m'étais tout à fait éveillé en poussant le hurlement aigu. Mais ils me remirent en possession de ma mémoire.

Cette aventure se passait près de Richmond, en Virginie. En compagnie d'un ami, j'avais fait dans une partie de chasse quelques milles en aval sur les bords du fleuve James. La nuit survint, et nous fûmes surpris par un orage. La cabine d'une petite corvette qui était à l'ancre dans le fleuve et portait un chargement de terre végétale nous fournit le seul abri possible. Nous fîmes comme nous pûmes et passâmes la nuit à bord. Je dormis dans l'un des deux hamacs du vaisseau ; et les

Digitized by Google

hamacs d'une corvette de soixante ou de soixante-dix tonneaux ont à peine besoin d'être décrits. Celui que j'occupai n'offrait aucune sorte de literie. Sa largeur extrême était de dix-huit pouces. La distance, du fond de cela au pont qui surplombait ma tête, était exactement la même. Il me fut excessivement difficile de me fourrer là dedans. Néanmoins je dormis sainement, et ma vision tout entière — car ce n'était ni un rêve ni un cauchemar — provint naturellement des circonstances de ma position, — du penchant ordinaire de mes pensées — de la difficulté, à laquelle j'ai fait allusion, de rassembler mes esprits, et particulièrement de reconquérir la mémoire, difficulté qui subsiste longtemps après mon réveil. Les hommes qui me secouèrent étaient l'équipage de la corvette et quelques ouvriers engagés pour la décharge. C'est du chargement lui-même que venait l'odeur terreuse. Le bandage autour des mâchoires n'était autre qu'un mouchoir de soie dans lequel j'avais lié ma tête, à défaut de mon bonnet de nuit accoutumé.

Les tortures endurées cependant avaient été indubitablement égales, quant au temps, à celles d'une sépulture véritable. Elles furent terribles, elles furent inconcevablement hideuses! Mais d'un mal vint un bien, car leur excès même opéra dans mon esprit une inévitable révulsion. Mon âme

Digitized by Google

prit du ton, prit du sang-froid. J'allai à l'étranger. Je fis des exercices vigoureux. Je respirai l'air libre du ciel. Je pensai à des sujets autres que la mort. J'éloignai mes livres médicaux. Je brûlai Buchan. Je ne lus pas les *Pensées de la Nuit,* ni aucune billevesée à propos de cimetières, ni des contes pour faire peur *comme celui-ci.* Bref, je devins un nouvel homme et vécus la vie d'un homme. Dès cette mémorable nuit, je congédiai pour toujours mes appréhensions sépulcrales, et avec elles s'évanouit le mal cataleptique dont peut-être elles avaient moins été la conséquence que la cause.

Il y a des moments où, même à l'œil froid de la raison, le monde de notre triste humanité peut revêtir l'apparence d'un enfer. Mais l'imagination de l'homme n'est pas Carathis pour explorer impunément toutes ces cavernes. Hélas! la terrible légion des terreurs tumulaires ne peut pas être considérée comme absolument fantastique; mais, pareilles à ces démons en compagnie desquels Afrasiab descendit le fleuve Oxus, il faut qu'elles dorment, ou elles nous dévoreront; — il faut les laisser dormir, ou nous périssons.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'INITIATION DE LA SIGNORA

Psyché Zénobia

Je présume que tout le monde a entendu parler de moi. Je m'appelle la signora Psyché Zénobia. Cela est un fait. Personne, à l'exception de mes ennemis, ne m'appelle Suky Snobbs. On m'a assuré que Suky est seulement une corruption vulgaire de Psyché, qui est bon grec et signifie « l'âme » (c'est bien moi, je suis *toute* âme), et signifie aussi « un papillon ». Cette dernière signification, indubitablement, fait allusion au bel air que j'ai dans ma nouvelle robe de satin cramoisi, avec mon mantelet arabe, bleu de ciel, et les franges d'*agraffas* vertes, et les sept volants d'*auriculas* couleur orange. Pour ce qui est de Snobbs, toute personne qui me regarderait s'apercevrait instantanément que mon nom n'est pas Snobbs. Miss

Digitized by Google

Tubitha Navet a propagé ce bruit par une louche envie. Voilà bien Tubitha Navet! oh! la petite misérable! mais que peut-on attendre d'un navet? Ce serait miracle qu'elle se rappelât le vieux proverbe: « Sang qui sort d'un navet... etc., etc... » (*Note.* Rappelez-le lui à la première occasion.) (2[e] *note.* Pincez-lui le nez!) Où en étais-je? — Ah! — On m'a assuré que Snobbs est une simple corruption de Zénobia, que Zénobia fut une reine (et j'en suis une aussi! le docteur Money-Penny m'appelle toujours la reine des cœurs), et que Zénobia, aussi bien que Psyché, est bon grec, et que mon père était un « Grec » et que, conséquemment, j'ai droit à notre nom patronymique qui est Zénobia, et en aucune façon Snobbs. Personne, si ce n'est Tubitha Navet, ne m'appelle Suky Snobbs. Je suis la signora Psyché Zénobia.

Comme je l'ai dit précédemment, tout le monde a entendu parler de moi. Je suis cette même signora Psyché Zénobia si justement célèbre comme secrétaire-correspondant du « Journal Omniscient, Littéraire, Idéologue Et Fashionable, Organisateur, Urbain, Rural, Nécrologique, Égalitaire Et Démoniaque, Embrassant Beaux-Arts, Sciences Biologiques, Liturgiques Et Universellement Sociologiques. » Le docteur Money-Penny a composé ce titre pour nous, et dit qu'il l'a choisi parce qu'il retentit creux comme une futaille vide. (Le docteur

Digitized by Google

est un homme vulgaire quelquefois, mais il est profond). Tous nous mettons après nos noms les initiales de notre Société, selon l'usage de la S. R. A. (Société Royale des Arts), de la S. C. A. N. A. R. (Société Consacrée A la Naturalisation des Arts Rationnels), etc... Le docteur Money-Penny dit que S est mis là pour stupide, et que C. A. N. A. R. doit s'épeler : canard; (mais cela n'est pas vrai !) et que S. C. A. N. A. R. signifie: stupide canard et non la Société de lord Brougham. A vrai dire, le docteur Money-Penny est un homme si étrange que je ne sais jamais quand il parle sérieusement! En tous cas, nous ajoutons toujours à nos noms les initiales : J. O. L. I. E. F. O. U. R. N. É. E. D. E. B. A. S. B. L. E. U. S. Ce qui veut dire : Journal Omniscient, Littéraire, Idéologue Et Fashionable, Organisateur, Urbain, Rural, Nécrologique, Égalitaire et Démoniaque, Embrassant Beaux-Arts, Sciences Biologiques, Liturgiques Et Universellement Sociologiques. Une lettre pour chaque mot. Il y a donc un progrès décisif sur lord Brougham. Le docteur Money-Penny prétend que ces initiales expriment notre véritable caractère; mais, sur ma vie! je ne sais pas ce qu'il entend par là.

Malgré les bons offices du docteur et les efforts de l'Association pour se faire connaître, elle ne rencontra pas grand succès avant que je me joi-

Digitized by Google

gnisse à elle. Pour dire la vérité, ses membres se laissaient aller à un ton de discussion trop frivole. La feuille qu'on lisait chaque samedi soir était caractérisée par la profondeur moins que par la bouffonnerie. Ce n'était que syllabes fouettées. Il n'y avait pas d'investigations des causes premières, des principes premiers. Il n'y avait même pas d'investigations du tout. Aucune attention n'était accordée à ce point : « l'Application des choses. » Bref on ne trouvait pas dans le journal un style délicat, comme celui-ci. Tout était bas, absolument. Ni profondeur, ni érudition, ni métaphysique, rien de cette chose que les lettrés appellent : spiritualité, et que les illettrés stigmatisent du nom de « cant » (1). Le docteur Money-Penny prétend que je devais orthographier « Çant » avec un grand K, mais je sais mieux les choses.

Quand je me joignis à la société, j'essayai d'y introduire une meilleure méthode de penser et d'écrire, et tout le monde sait à quel point j'ai réussi. Nous avons d'aussi bons articles dans notre J. O. L. I. E. F. O. U. R. N. É E. D. E. B. A. S. B. L. E. U. S. qu'on en saurait rencontrer dans le Blackwood-Magazine. Je dis Blackwood-Magazine, parce que les meilleurs écrits, sur tout sujet, se trouvent dans les pages de cette revue justement

1. Baragouin.

Digitized by Google

célèbre. Nous la prenons maintenant pour modèle en tout point et, conséquemment, nous parvenons à une notoriété rapide. Et, après tout, ce n'est pas une chose si difficile de composer un article ayant le véritable cachet Blackwood, si l'on s'y prend comme il faut. Naturellement je ne parle pas des articles politiques. Comment ils se font, tout le monde le sait, depuis que le docteur Money-Penny l'a expliqué. Myster Blackwood a une paire de ciseaux de tailleur et trois apprentis qui se tiennent debout à ses ordres. L'un lui fait passer « le *Times* », l'autre « l'*Examiner* », le troisième « le *Nouveau Compendium des termes d'argot* », par Gulley ; Myster Blackwood, simplement, coupe et distribue. C'est bientôt fait ! — *Examiner, Times, Compendium d'argot ;* — puis *Times, Compendium d'argot, Examiner ;* — puis *Times, Examiner, Compendium d'argot.*

Mais le principal mérite d'un *magazine* gît dans ses articles miscellanées, et les meilleurs de ceux-ci se présentent sous la rubrique de cette sorte d'écrits que le docteur Money-Penny appelle les *bizarreries* [1], (Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?) et que toute autre que lui appelle les INTENSITÉS. Ceci est un genre de littérature que j'apprécie depuis longtemps quoique ce soit seulement de-

1. En français dans le texte.

Digitized by Google

puis une récente visite chez Myster Blackwood (où me députait la Société) que j'ai eu connaissance de l'exacte méthode de composition. Cette méthode est très simple, — pas aussi simple pourtant que celle de la politique. Lorsque je me présentai à Myster Blackwood et lui fis connaître les désirs de la Société, il me reçut avee une grande civilité, me conduisit dans son cabinet et me fournit une explication nette de tout le procédé.

« Ma chère madame, dit-il, évidemment frappé de mon apparence majestueuse, car je portais le satin cramoisi avec les *agraffas* vertes et les *auriculas* couleur orange ; ma chère madame, dit-il, voilà la chose : En premier lieu, votre écrivain d'*intensités* doit avoir une encre très noire et une plume très grosse, à la pointe très émoussée. Et remarquez bien, miss Psyché Zénobia, continua-t-il après une pause, en déployant une énergie et une solennité de gestes des plus saisissantes, remarquez bien, — *cette plume* — *ne doit* — *jamais* — *être taillée !* Là gît le secret, l'âme de l'intensité. Je prends sur moi d'affirmer qu'un individu, pour si grand que fût son génie, n'a jamais écrit avec une bonne plume — comprenez-moi bien — un bon article. Soyez persuadée que lorsqu'un manuscrit peut être lu, il ne vaut pas d'être lu. C'est là un principe fondamental de notre foi, et si vous ne pouvez pas vous y soumettre à

Digitized by Google

l'instant même, notre conférence est achevée. »

Il fit une pause. Mais, naturellement, comme je n'avais pas le désir de mettre fin à la conférence, je consentis à un axiome d'une évidence si éclatante, et de la vérité duquel j'avais depuis longtemps connaissance. Il parut satisfait et donna suite à ses instructions.

« Il paraîtra peut-être outrecuidant de ma part, miss Psyché Zénobia, de vous renvoyer à des articles ou à des séries d'articles propres à servir d'exemple et d'étude. Cependant je puis, sans doute, appeler votre attention sur quelques cas. Voyons! il y a eu le MORT VIVANT, chose capitale! — C'était le compte-rendu des sensations d'un gentleman qui avait été enterré avant que le souffle fût hors de son corps, — une chose pleine de goût, de terreur, de sentiment, de métaphysique et d'érudition! Vous auriez juré que l'auteur était né et avait été élevé dans une bière. Puis nous avons eu les CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIUM. Beau, très beau! — Glorieuse imagination! — Profonde philosophie! — Spéculation acérée! — Plénitude de feu et de furie, avec un bon assaisonnement de quelque chose de résolument inintelligible. C'était un joli morceau de bouillie, et le public avalait cela délicieusement. On a prétendu que Coleridge était l'auteur de ce chef-d'œuvre, mais il n'en est rien. Il a été com-

Digitized by Google

posé par mon babouin favori, Genièvre, après un grog de genièvre hollandais, chaud et sans sucre. (Ceci, j'aurais eu de la peine à le croire, si tout autre que Myster Blackwood me l'avait affirmé.) Ensuite parut l'EXPÉRIMENTATEUR INVOLONTAIRE. Tout roulait sur un gentleman qui avait été cuit dans un four et en était sorti vivant et en bon état, quoique certainement rôti jusqu'à un certain point. Il y eut encore le JOURNAL D'UN MÉDECIN DÉFUNT, où le mérite gisait dans un galimatias excellent et dans un grec passable, tous les deux bien intéressants pour le public. Et puis, il y eut l'HOMME DANS LA CLOCHE, un travail, soit dit en passant, miss Zénobia, que je ne saurais suffisamment recommander à votre attention. C'est l'histoire d'un jeune individu qui va dormir sous une cloche d'église et se trouve réveillé par l'ébranlement de l'airain sonnant des funérailles. Le son le rend fou et, conséquemment, tirant ses tablettes, il fait un exposé de ses sensations. Si jamais vous vous noyez ou vous pendez, n'hésitez pas, prenez note de vos sensations; elles vous vaudront dix guinées la feuille. Si vous désirez écrire énergiquement, miss Zénobia, accordez une attention minutieuse aux sensations!

— Je le ferai certainement, mister Blackwood.

— Bien! reprit-il. Je vois que vous êtes une élève selon mon cœur; je vais donc vous mettre

Digitized by Google

au fait des détails nécessaires à la composition de ce qui peut être appelé un authentique article Blackwood, du cachet sensateur. — Vous comprendrez que j'entends par là l'espèce que je considère comme la meilleure de toutes, dans tous les cas.

La première chose requise est de vous mettre dans un embarras tel que personne n'y ait jamais été avant vous. Le four, par exemple, était une bonne idée. Mais si vous n'avez pas sous la main un four ou une grosse cloche, et que vous ne puissiez pas raisonnablement être précipité d'un ballon, ou engloutie par un tremblement de terre, ou fourrée dans une cheminée, il faudra bien vous contenter d'imaginer quelque mésaventure analogue. Je préférerais cependant que vous eussiez le *fait* pour vous *monter*. Rien n'excite mieux la fantaisie qu'une connaissance expérimentale de la chose présente. La vérité est étrange, vous le savez, plus étrange que la fiction, et, en outre, mieux circonstanciée. »

Ici je lui donnai l'assurance que j'avais une excellente paire de jarretières, et que j'irais me pendre incontinent.

« Bien ! répliqua-t-il, agissez ainsi, — quoique se pendre soit un peu banal. Peut-être pourrez-vous mieux faire. Prenez une dose de pilules de Brandeth, et puis faites-nous part de vos sensa-

Digitized by Google

tions. Toutefois mes instructions s'appliquent également bien à une variété quelconque d'accident, et, en retournant chez vous, vous pouvez facilement être frappée à la tête, écrasée par un omnibus, mordue par un chien enragé ou noyée dans une gouttière. Mais venons au fait.

Ayant déterminé votre sujet, il convient de prendre en considération le ton, la manière de votre récit. Il y a le ton didactique, le ton enthousiaste, le ton naturel, tous devenus lieux communs. Mais on a le ton laconique qui, récemment, a été d'un grand usage. Il consiste en courtes sentences, à peu près comme ceci :

« Ne peut être trop bref. Ne peut être trop piquant. Toujours droit au but. Et jamais un paragraphe. »

Puis il y a le ton élevé, diffus, interjectionnel. Plusieurs de nos grands romanciers préconisent ce genre. Tous les mots doivent être dans un tournoiement pareil à celui d'une toupie, et offrir, en plate de signification, un bruit semblable à celui de la toupie, ce qui répond parfaitement au but. C'est le meilleur de tous les tons possibles, quand l'écrivain est trop pressé pour penser.

Le ton métaphysique a du bon. Vous avez de la chance pour y réussir, si vous connaissez quelques grands mots. Parlez des écoles ionique et éléatique, — d'Architas, de Gorgias et d'Alch-

Digitized by Google

mœdes, — dites quelque chose sur l'objectivité et la subjectivité. Abusez hardiment de l'individu appelé Locke. Fourrez votre nez dans les généralités, et si vous laissez échapper quelque chose de par trop absurde, ne prenez pas la peine de le gratter, mais simplement ajoutez une note au bas de la page, et dites que vous êtes redevable de la profonde observation ci-dessus à la « *Critique de la raison pure* (1), » ou aux « *Eléments métaphysiques des sciences naturelles* (2). » Cela aura l'air érudit et... et... franc.

Il y a encore différents tons d'une célébrité égale; mais, je n'en citerai plus que deux : le ton transcendantal et le ton hétérogène. Dans le premier, le mérite consiste à voir dans la nature des choses beaucoup plus loin que n'importe qui. Cette seconde vue produit énormément d'effet quand elle est ménagée proprement. Un peu de lecture du calendrier vous fera faire de grands progrès. Mâchez de gros mots, rendez-les aussi petits que possible, et écrivez-les sans dessus dessous; parcourez les poésies de Channing, citez ce qu'il dit à propos d'un « petit homme gras qui avait un faux air de savant, » ajoutez quelques phrases sur l'unité supernale. Ne dites pas une syllabe de la dualité infernale; par dessus tout,

1 et 2. En Allemand dans le texte.

Digitized by Google

étudiez-vous à vous exprimer comme par signes, indiquez tout, — n'affirmez rien. Si vous vous sentez inclinée à dire : « pain et beurre, » ne le dites en aucun cas sans ambage. Vous pouvez mentionner quelque chose *approchant* de « pain et beurre » ; vous pouvez faire allusion à un gâteau de sarrasin ; vous pouvez même aller jusqu'à insinuer un potage de farine d'avoine ; mais si votre pensée est formellement « pain et beurre, » soyez cauteleuse, ma *chère* miss Psyché, et ne dites, sous aucun prétexte, « pain et beurre ! »

Je lui assurai que je ne le dirai plus jamais, aussi longtemps que je vivrais ; il m'embrassa et continua :

« Pour ce qui est du ton hétérogène, c'est simplement un amalgame judicieux et en égales proportions de tous les autres tons du monde, et conséquemment, il est composé de tout ce qu'il y a de profond, de grand, de bizarre, de piquant, de *pertinent* et de joli.

Supposons maintenant que vous ayez déterminé vos incidents et votre style, la partie la plus importante, ce qui est, en réalité, l'âme de toute la besogne, reste encore à faire. — Je fais allusion au *remplissage*. Il est inimaginable qu'une lady ou un gentleman quelconque ait mené la vie d'un ver à livres (1), et pourtant il est nécessaire

1. Rat de bibliothèque.

Digitized by Google

que votre article ait un air d'érudition, ou du moins, fournisse l'évidence d'une lecture générale très étendue. Je vais vous mettre dans la voie d'obtenir ce résultat. Regardez ! (En même temps M. Blackwood jetait bas trois ou quatre volumes d'une apparence peu extraordinaire et les ouvrait au hasard.) Rien qu'en jetant votre œil sur presque chaque page de n'importe quel livre du monde, vous serez capable d'apercevoir aussitôt une fourmilière de petites BRIBES, soit d'érudition, soit de *bel-espritisme*, qui sont la vraie chose pour l'épicement d'un article Blackwood. Vous ne ferez pas mal de prendre note un peu pendant que je vais lire. Je ferai deux divisions. En premier lieu : *Faits piquants pour la fabrication des comparaisons;* en second lieu : *Piquantes expressions à introduire, selon que l'occasion les réclame.* Ecrivez maintenant. »

Et j'écrivis pendant qu'il dictait :

« FAITS PIQUANTS POUR COMPARAISONS. — *Originairement, il n'y avait que trois muses : Meletè, Mnemè, Aœdè.* — Méditation, mémoire et chant. — Vous pourrez tirer un grand effet de ce petit fait, si vous le travaillez proprement. Vous voyez, il n'est pas généralement connu et il a l'air *recherché;* mais il faut être soigneux et donner la chose avec un air assuré d'improvisation.

Continuons. *Le fleuve Alphée passait au-dessous*

Digitized by Google

de la mer et en émergeait sans dommage à la pureté de ses eaux. C'est un peu usé, certainement, mais convenablement habillé et servi, cela aura l'air tout aussi frais que jamais.

Voici quelque chose de mieux. *L'iris persan parait, à quelques personnes, posséder un parfum doux et très puissant; tandis que, à d'autres, il semble parfaitement sans odeur.* Ceci est beau et très délicat. Arrangez un peu la chose et elle fera merveille. Nous trouverons encore autre chose dans la botanique, spécialement avec l'aide d'un peu de latin. Ecrivez. L'EPIDENDRUM FLOS ACRIS, *de Java, porte une très belle fleur, et vit même déracinée. Les indigènes la suspendent par une corde au plafond, et jouissent de sa bonne odeur pendant plusieurs années.* Observation capitale! Mais en voilà assez pour les comparaisons; passons aux EXPRESSIONS PIQUANTES. — *Là vénérable nouvelle Ju-Kiao-li.* Bien! En introduisant ce peu de mots avec dextérité, vous prouverez votre connaissance intime de la langue et de la littérature des Chinois. A l'aide le ce titre, vous pouvez aller votre chemin sans l'arabe, le sanscrit ou le chickasaw. Il n'y a pas cependant de revue passable sans espagnol, italien, allemand, latin et grec. Il faut que je vous cherche un petit spécimen dans chaque langue. Une bribe quelconque fait l'affaire, car il faut vous en rapporter à votre propre ingéniosité pour

Digitized by Google

l'accommoder à votre article. Maintenant, écrivez.

Aussi tendre que Zaïre (1). Aussi tendre que Zaïre (français), se rapporte à la fréquente répétition de la phrase « la tendre Zaïre » dans la tragédie française de ce nom. Proprement introduite, cette phrase révèlera non-seulement votre connaissance de la langue française, mais votre lecture et votre esprit universel. Vous pouvez dire, par exemple, que le poulet que vous mangiez (je suppose que vous écriviez un article sur votre étranglement à mort par un os de poulet), que le poulet n'était pas tout à fait aussi tendre que Zaïre. Ecrivez :

Van muerte tan escondida,
Que no te sienta venir,
Porque el plazer del morir,
No me torne a dar la vita.

C'est espagnol, — de Miguel Cervantes. *Venez vite, ô mort! Mais soyez prompte, et ne me laissez pas vous voir venir, de peur que le plaisir que j'éprouverai à votre apparition ne ne me fasse malheureusement revenir à la vie!* (2)

Ceci, vous pouvez le glisser tout à fait *à propos*, quand vous luttez, dans les derniers moments de l'agonie, avec l'os de poulet. Ecrivez :

1 En Français dans le texte.

2. Je traduis la traduction.

Digitized by Google

Il pover' uomo che non se' vera accorto,
Andava combattendo, e era morto.

C'est italien, vous vous en apercevez, — d'Arioste. Cela signifie qu'un grand héros, dans la chaleur du combat, ne s'apercevant pas qu'il avait été bel et bien tué, continuait de s'escrimer vaillamment, tout mort qu'il était. Le rapport de cette citation à votre cas est manifeste ; — car je me plais à espérer, miss Psyché, que vous ne négligerez pas de regimber pendant au moins une heure et demie, après que vous aürez été étranglée à mort par cet os de poulet. Qu'il vous plaise d'écrire !

Und sterb' ich doch, so sterbe ich denn,
Durch sie,... durch sie...

C'est de l'allemand, — du Schiller. Traduction : *Et si je meurs, au moins je meurs pour toi... pour toi !* Ici, il est clair que vous apostrophez la cause de votre désastre, le poulet ! En effet, quel gentleman (ou quelle lady) de sens ne *voudrait* pas mourir, j'aimerais à le savoir, pour un chapon bien engraissé, de la vraie race de Molucca, bourré de câpres et de champignons, et servi dans un saladier avec de la gelée d'orange en mosaïque? Ecrivez. (Vous trouverez de ces chapons chez Tortoni.) Ecrivez, s'il vous plaît.

Voici une jolie phrase latine, et rare encore.

Digitized by Google

(On ne saurait être trop recherché ni trop bref dans son latin : il devient si commun !) *Ignoratio elenchi*. Il a commis une *Ignoratio elenchi ;* — c'est-à-dire il a compris les mots et non l'idée de votre proposition. Cet homme était un fou, comme vous voyez ; quelque *pauvre garçon* que vous avez accosté, tandis que vous râliez, l'os de poulet dans la gorge, et qui, à cause de vos râles, n'a pas compris ce dont vous parliez. Jetez-lui l'*Ignoratio elenchi* entre les dents, et du coup vous l'annihilez. S'il réplique vous pouvez lui dire d'après Lucain (le voilà !) que ses discours sont de simples *anemona verborum*. L'anémone, avec un grand brillant, n'a pas d'odeur. Ou, s'il s'avise de se fâcher, courez-lui sus avec *insomnia jovis*, — une phrase que Silius Italicus (voyez ici !) applique à des pensées pompeuses et ampoulées. Ce moyen est sûr et lui percera le cœur. Il n'a plus rien à faire qu'à rouler et mourir. Voulez-vous être assez bonne pour écrire ?

En grec, il nous faut avoir quelque chose de joli, du Démosthène, par exemple :

ἀνὴρ ὁ φεύγων καὶ πάλιν μαχέσται

Il y a une traduction supportable dans *Hudibras :*

Car celui qui s'enfuit peut encore combattre,
Ce que celui-là ne peut jamais, qui est tué.

Digitized by Google

Dans un article Blackwood, rien n'a aussi bon air que le grec. Les lettres exhalent déjà un air de profondeur. Observez seulement le regard astucieux de cet *Epsilon*. Ce *Phi* doit, assurément, être un Wig. Y a-t-il jamais eu un plus joli garçon que cet *Omicron*? Bref, il n'y a rien d'égal au grec pour un véritable journal à sensation. Dans le cas présent, l'application est la plus aisée du monde. Lancez cette sentence avec un gigantesque juron et en manière d'ultimatum, au vaurien, à l'esprit bouché, au scélérat, qui ne pouvait comprendre votre clair anglais, à propos de l'os de poulet. Il recevra l'avertissement, et décampera, vous pouvez y compter. »

C'étaient toutes les instructions que M. Blackwood pouvait me fournir sur le sujet en question; mais je sentais qu'elles seraient entièrement suffisantes. J'étais enfin capable d'écrire un vrai article Blackwood! et je me résolus à le faire aussitôt. En prenant congé de moi, myster Blackwood me fit des propositions pour l'achat de l'article, quand il serait écrit. Mais comme il ne pouvait m'offrir que cinquante guinées par feuille, je jugeai plus à propos de le réserver à notre Société, que de le sacrifier pour une somme aussi chétive. Nonobstant cet esprit de ladrerie, le gentleman montra sa considération pour moi sous tous les autres rapports, et me traita avec la plus grande

Digitized by Google

civilité. Ses paroles d'adieu firent une profonde impression sur mon cœur, et j'espère que je me les rappellerai toujours avec gratitude.

« Ma chère miss Zénobia, dit-il les larmes aux yeux, y a-t-il quelque autre chose que je puisse faire pour favoriser le succès de votre louable entreprise? Laissez-moi réfléchir. Il est bien possible que vous ne soyez pas capable, aussi vite qu'il le faudrait, de vous noyer, ou — d'être étranglée par un os de poulet, ou — pendue, — ou — mordue par un... — mais, arrêtez! Maintenant, j'y pense, il y a une meute de très excellents boule-dogues dans la cour — de beaux garçons, je vous assure! — sauvages, et tout ce que... Enfin vous en aurez pour votre argent. — Ils vous auront mangée, *auriculas* et tout, en moins de cinq minutes (voilà ma montre!) et puis pensez seulement aux sensations! — Ici! dis-je, Tom! — Peter! — Dick! Oh! le vilain! — lâchez ces... »

Mais comme j'étais réellement très pressée, et que je n'avais plus un moment à perdre, je fus contre mon gré forcée de précipiter mon départ, et conséquemment je pris congé aussitôt, — un peu plus brusquement, je l'admets, que la simple politesse ne me l'aurait permis en d'autres cas.

Mon premier soin, après avoir quitté myster Blackwood, fut de me mettre dans quelque difficulté immédiate, selon son avis. Dans ce but, je

Digitized by Google

passai la plus grande partie de la journée à errer dans Édimbourg, cherchant des aventures désespérées, — des aventures adéquates à l'intensité de mes sentiments, et adaptées au vaste caractère de l'article que j'avais l'intention d'écrire. Dans cette excursion, j'étais accompagnée par un domestique nègre, Pompée, et par mon petit chien de manchon, Diana, que j'ai amenée avec moi de Philadelphie. Ce ne fut cependant qu'assez tard dans l'après-midi, que je réussis pleinement dans ma difficile entreprise. Un événement important m'arriva alors, duquel le prochain article Blackwood contiendra la substance et le résultat, dans le ton hétérogène.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Typ. et Lith. A. CLAVEL, 9, Cité d'Hauteville.

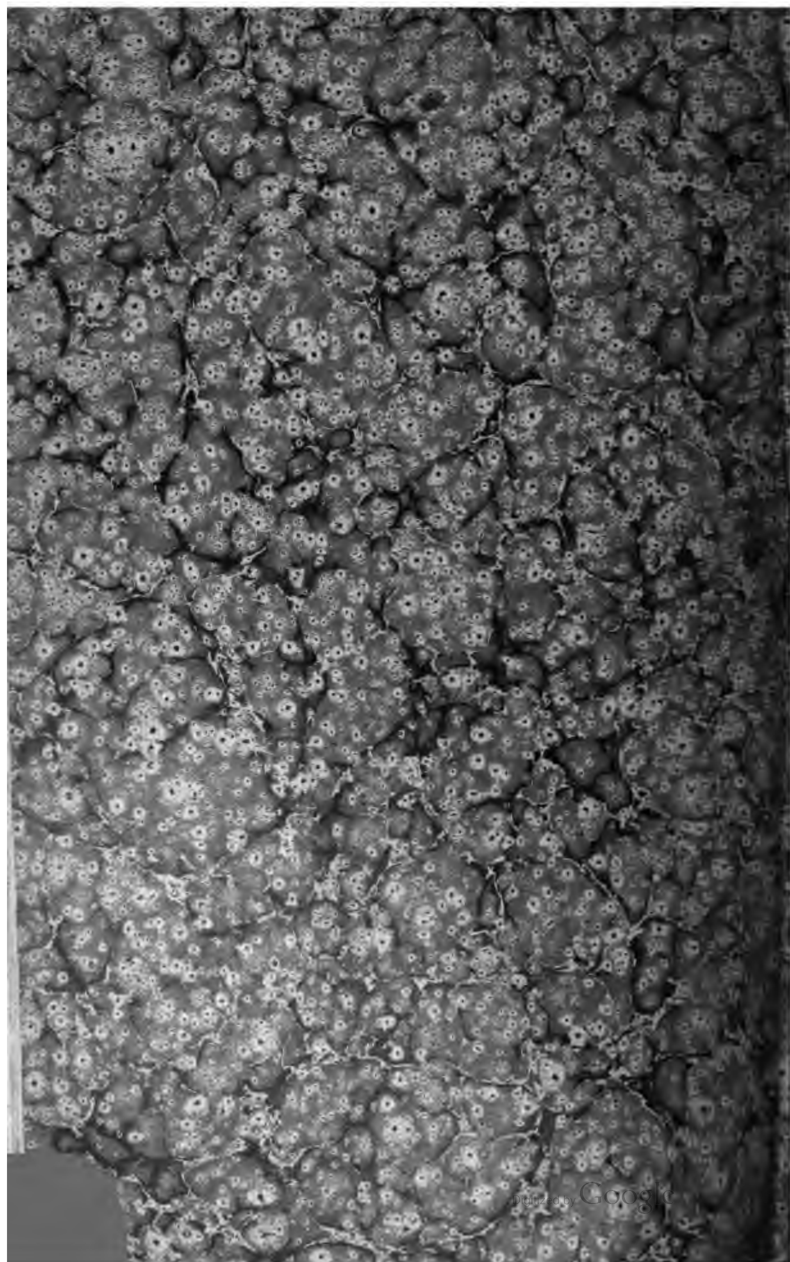
Digitized by Google

Digitized by Google

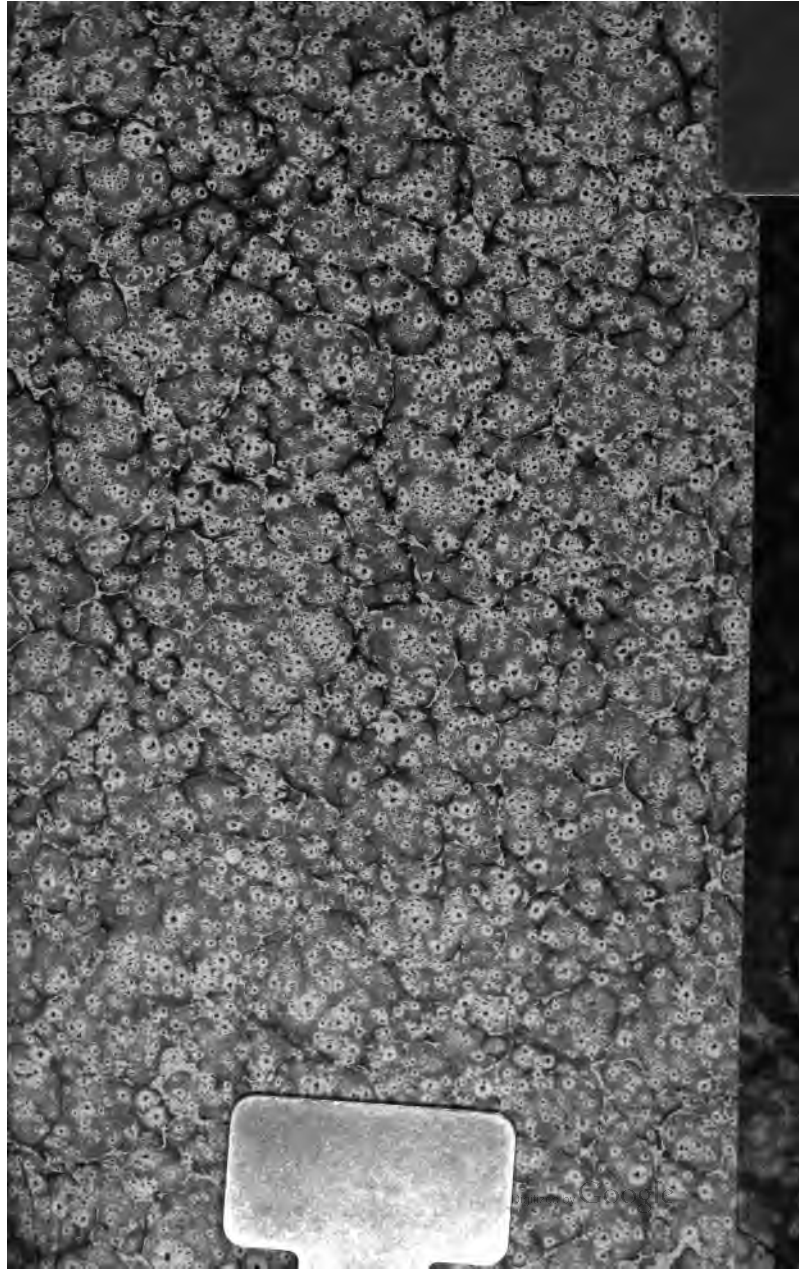
Digitized by Google

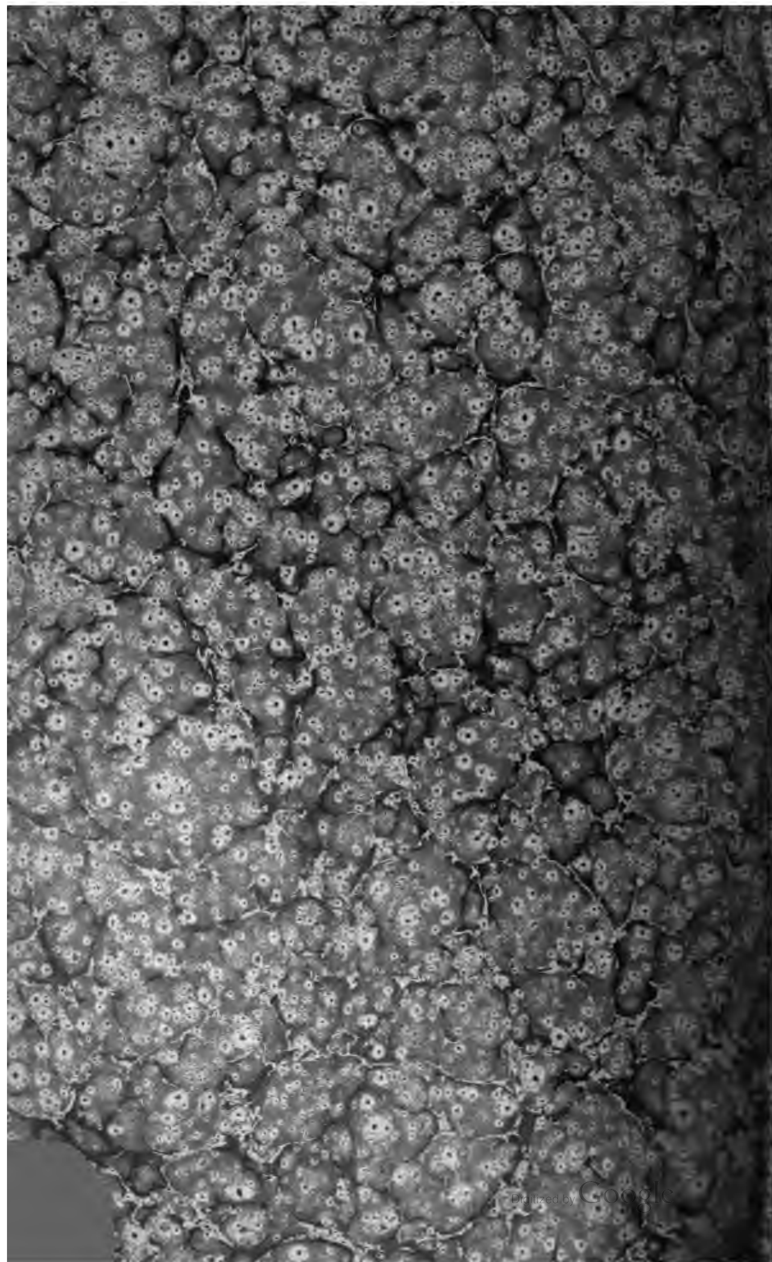
Digitized by Google

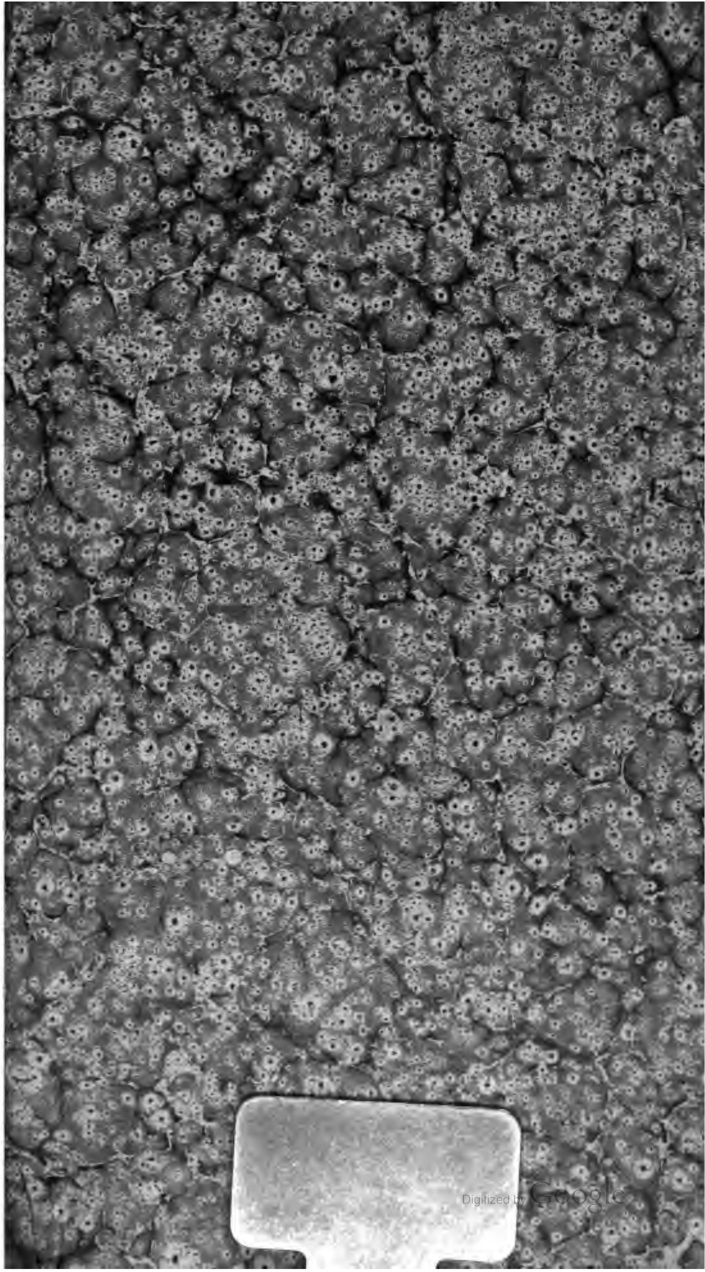
Digitized by Google



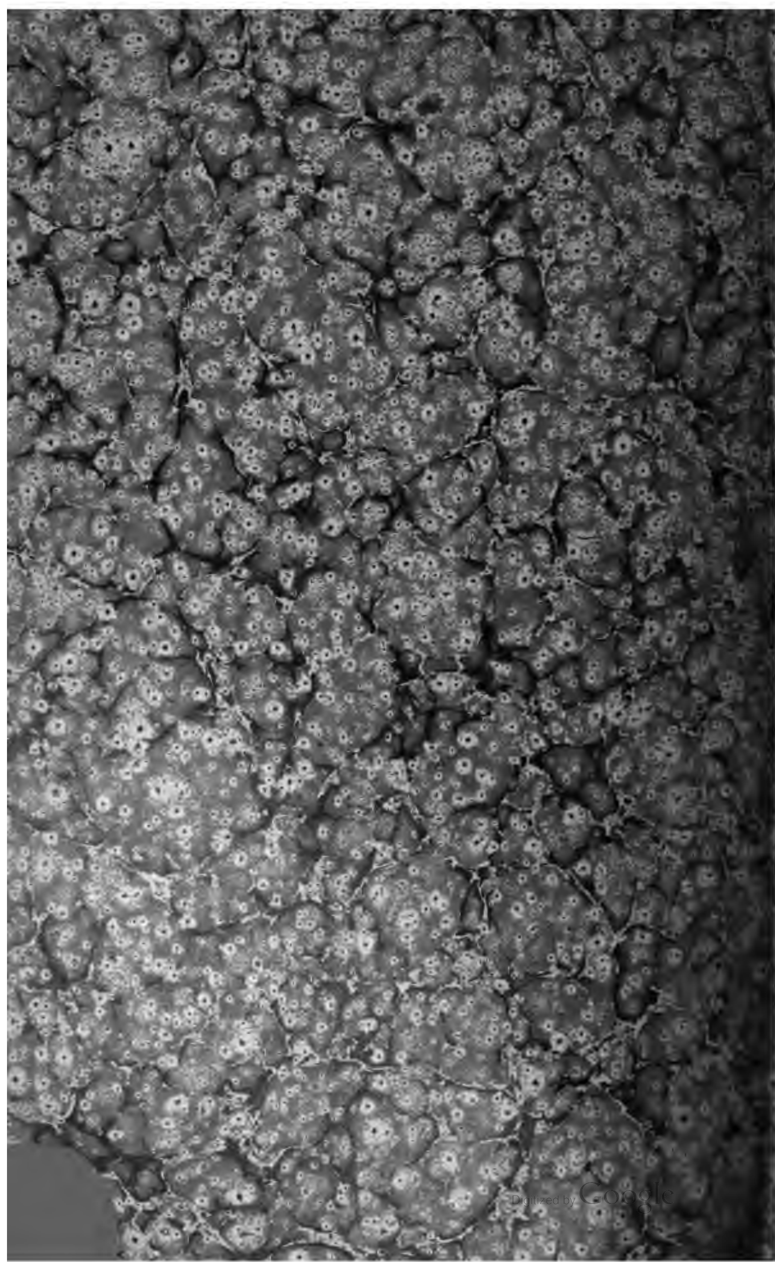
Digitized by Google


Digitized by Google

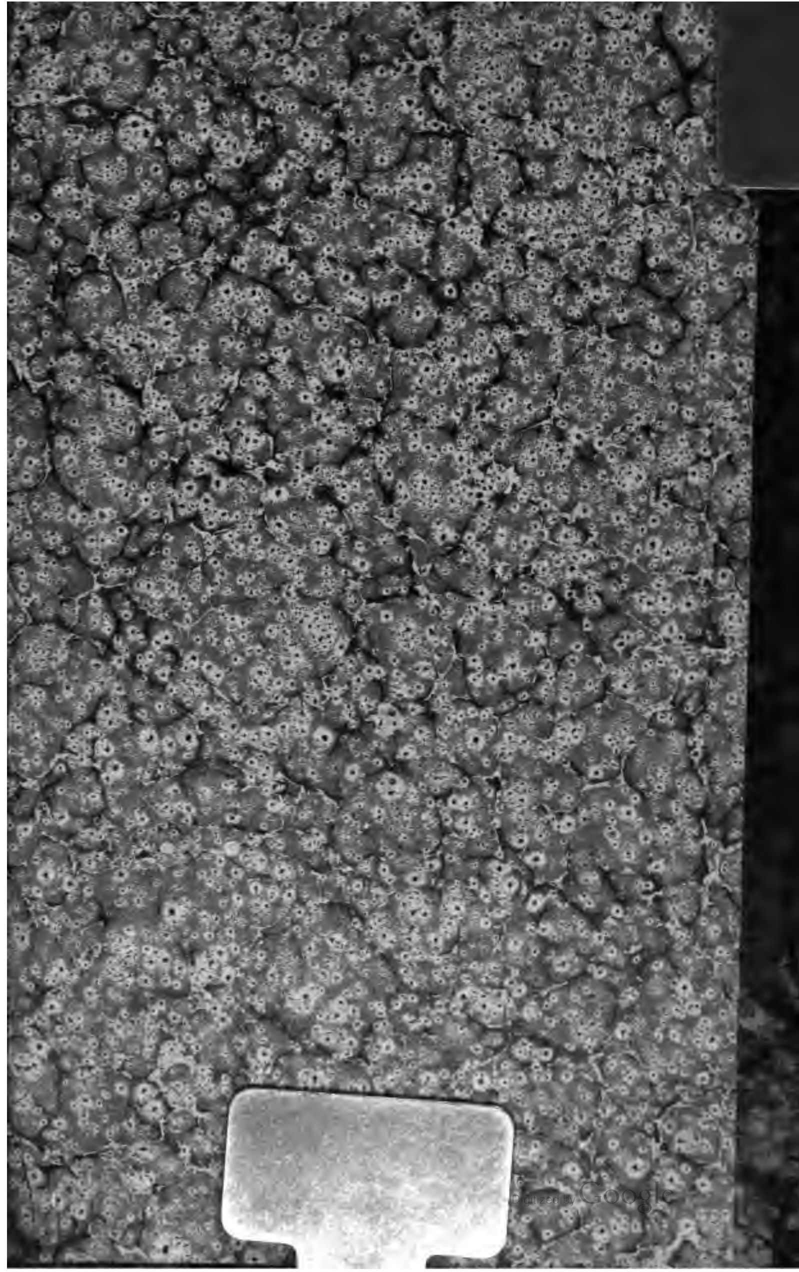

Digitized by Google



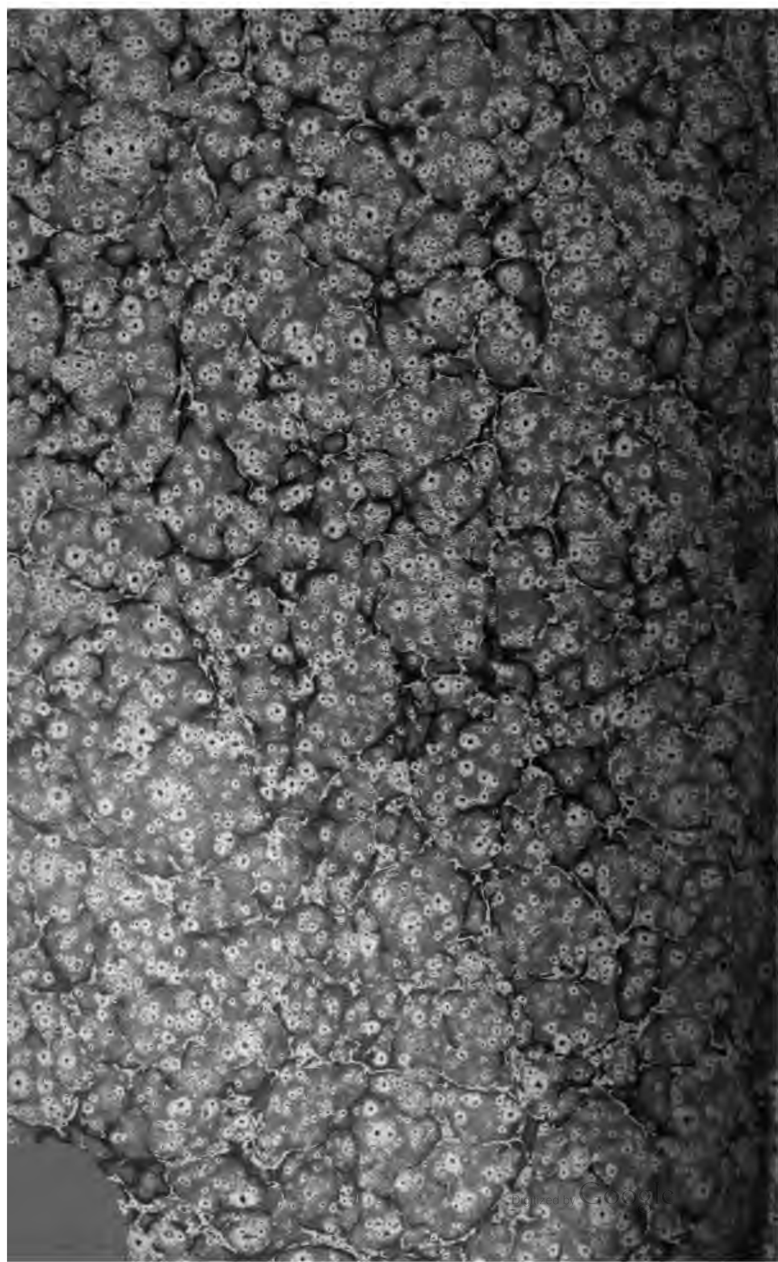
Digitized by Google

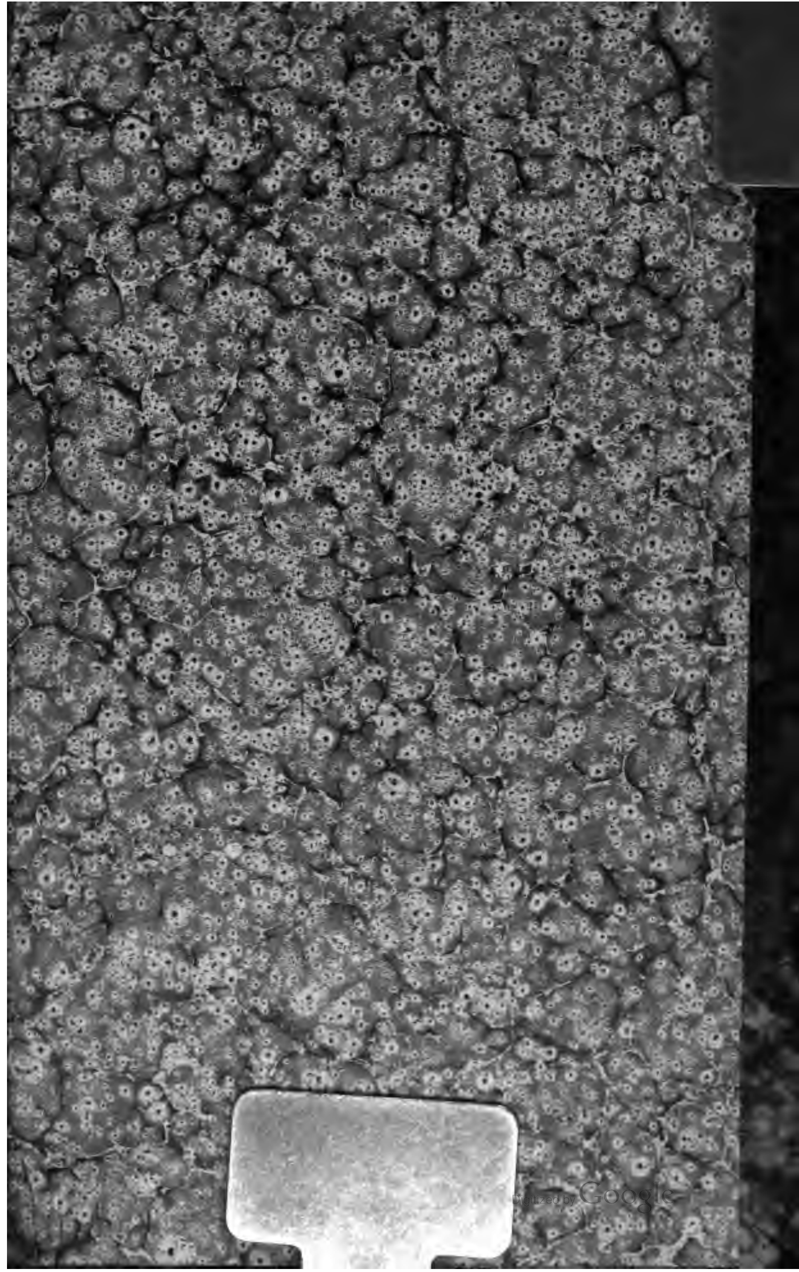


Digitized by Google

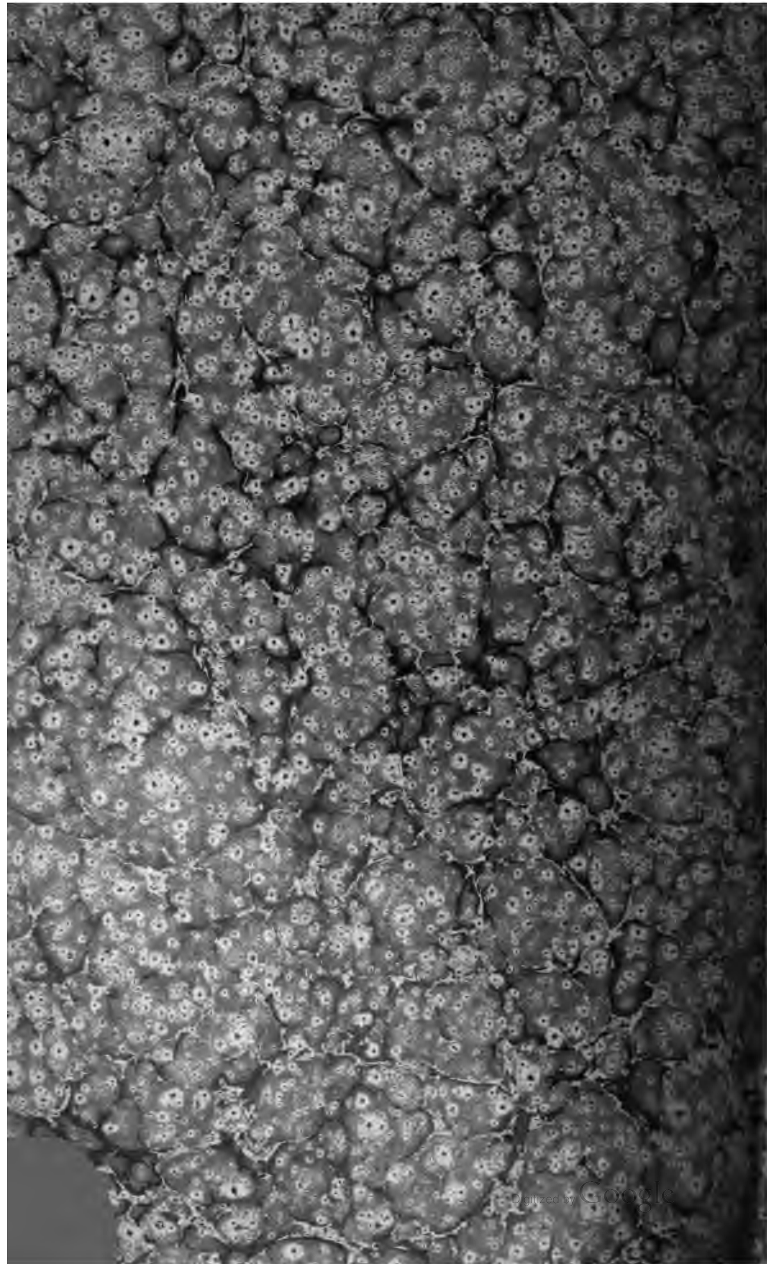


Digitized by Google

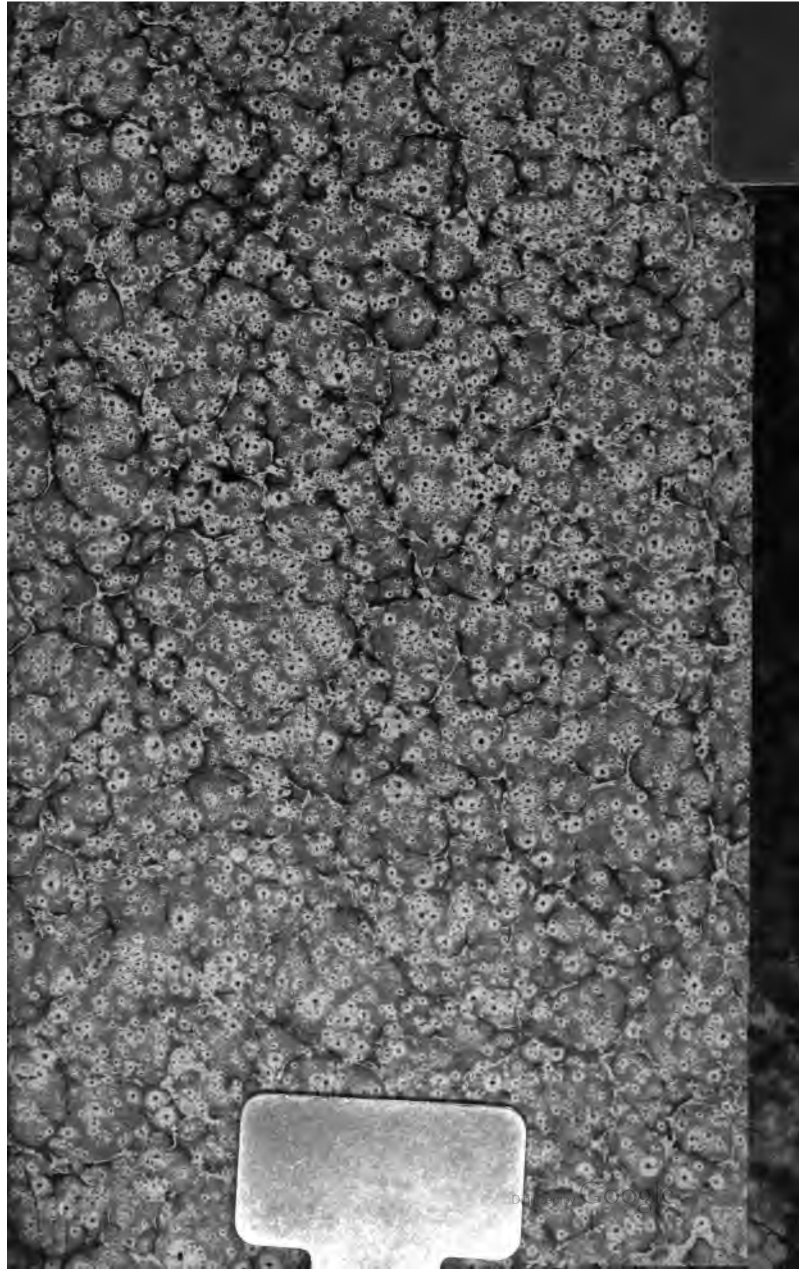

Digitized by Google



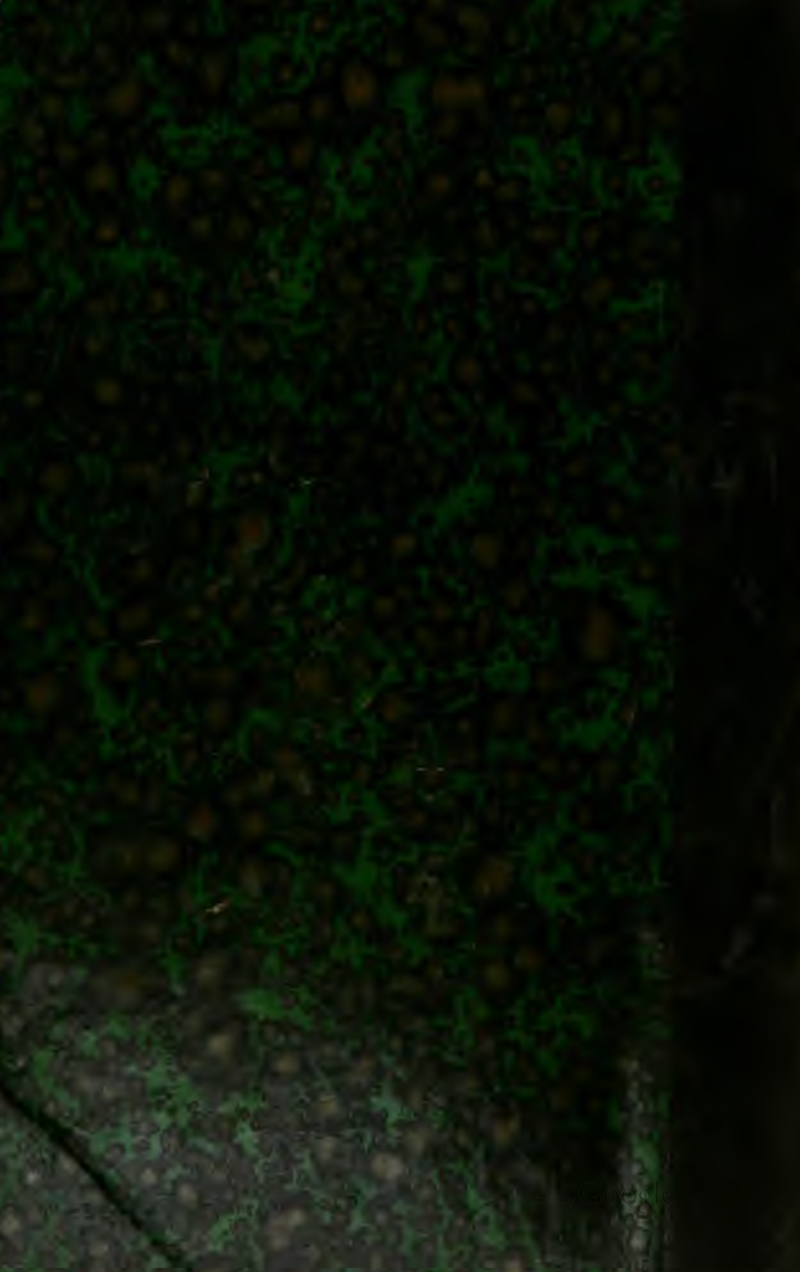
Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google